

MC
2:

MAISON
DE LA
CULTURE
GRENOBLE

REVUE DE PRESSE

Le Voyage dans l'Est

Christine Angot / Stanislas Nordey





LE VOYAGE DANS L'EST

Théâtre National de Strasbourg
Nanterre-Amandiers

à partir du

28
Nov.

Stanislas Nordey

Voyage dans l'inceste

L'ex-directeur du **TNS** met en scène le roman de Christine Angot *Le voyage dans l'Est*. Le spectacle réunit six comédiens, dont trois incarneront la romancière à différentes époques de sa vie, pour une nouvelle fois, porter un regard clinique sur l'inceste dont elle a été victime.



Théâtral magazine : *Quelle réaction a suscité chez vous la découverte du texte de Christine Angot ?*

Stanislas Nordey : Je lis tous ses textes depuis le début, en lecteur fidèle et intéressé. Je m'apprêtais à découvrir celui-là tout simplement, comme "le nouveau Christine Angot", pourtant il m'a touché bien plus profondément que ce que j'imaginai. Christine creuse la question de l'inceste et y revient régulièrement. Mais cette fois, le temps a passé (près de 50 ans), il y a la distance, et le regard qu'elle porte m'a transpercé. Ayant refermé le livre, j'ai ressenti l'impérieuse nécessité d'en faire quelque chose. Et ce n'est pas rien pour moi, puisque c'est la première fois que je porterai un roman au théâtre... **Quel a été le déclencheur ?**

En partie, la figure de Claude, l'ex-compagnon de Christine, avec qui elle aborde dans le récit un épisode précis. Selon moi, ce personnage, c'est nous tous, à travers la question qui peut se poser aux proches de victimes d'expériences traumatiques : que faut-il faire ? que faut-il ne pas faire ? Comment aider ? **Comment avez-vous abordé**

l'adaptation, et quel rôle Christine Angot a-t-elle eu dans ce processus ?

J'ai appelé Christine et lui ai exposé, pendant deux longues heures, mon ressenti du texte, de la forme et du fond. Elle m'a fait confiance. Mais je lui ai expliqué que je voulais être d'une extrême fidélité au roman, ne pas en faire une adaptation mais plutôt respecter son architecture, selon moi l'une de ses grandes forces en plus de la langue et de la littérature que Christine produit. Il n'était donc pas question qu'elle réécrive le texte, contrairement à ce qu'elle avait pu faire par exemple avec Cécile Pauthe pour *Un amour impossible*. La torsion principale que je fais est de choisir trois comédiennes différentes pour incarner Christine Angot à trois âges : adolescente et jeune adulte, puis femme de 40 ans, enfin elle aujourd'hui.

Comment va s'organiser la narration ?

Une des principales questions, impossible à éluder, est la représentation de la crudité de ce que j'appelle les "scènes de crime" ?

Ma réponse est que c'est impossible. Ce n'est pas juste, ce n'est pas l'enjeu. Ce qui reste, c'est la violence. Par ailleurs il y a peu de scènes et beaucoup de narration. C'est la raison pour laquelle je ferai, plus que d'habitude, appel à l'image et au son. Le texte pourra être dit en direct, mais aussi enregistré, filmé, ce qui composera un spectacle assez graphique.

Christine Angot a déclaré : "Aujourd'hui, la solitude c'est fini. Les personnes qui ont été victimes sont ensemble, en colère et solidaires". Le théâtre peut-il avoir une part dans ce changement ?

Concrètement, le théâtre ne change rien, mais sa force, comme la littérature, c'est qu'il peut aider à penser, à mettre en perspective, à éclairer les esprits. C'est déjà ça.

Propos recueillis par Nedjma Van Egmond

■ *Le voyage dans l'Est*, de Christine Angot, mise en scène Stanislas Nordey, avec Claude Duparfait, Pierre-François Garel, Cécile Brune, Carla Audebaud, Charline Grand, Moanda Daddy Kamono. Du 28/11 au 8/12 Théâtre National de Strasbourg, du 1er au 15/03/2024 à Nanterre-Amandiers



SCÈNE L'INTERVIEW

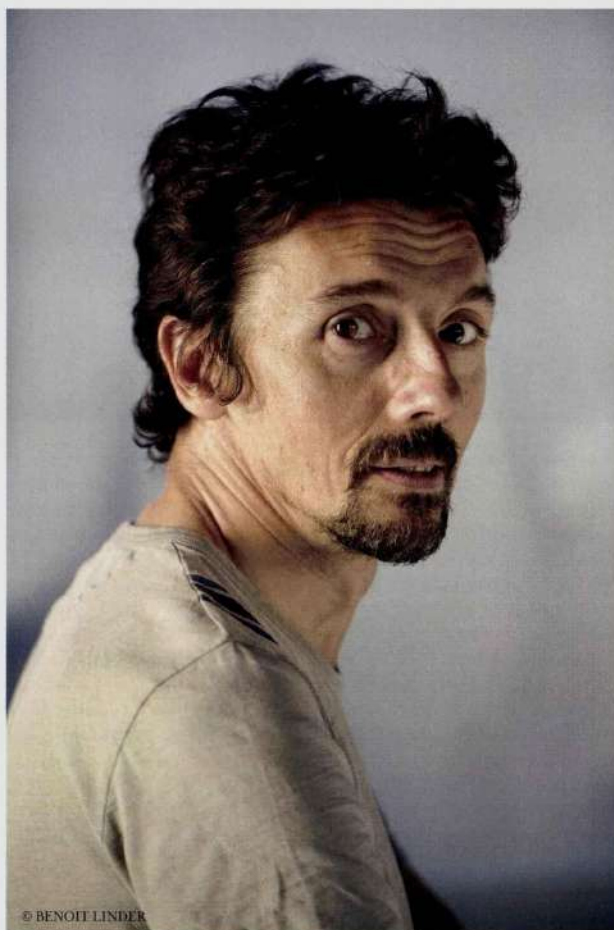
« Il était hors de question de faire un spectacle sur l'inceste »

En quittant la tête du Théâtre national de Strasbourg, le metteur en scène et comédien Stanislas Nordey y présente deux spectacles, *Le Voyage dans l'Est*, d'après le roman de Christine Angot et *Évangile de la nature* d'après Lucrèce.

PAR HUGUES LE TANNEUR

C'est la première fois que vous montez un texte de Christine Angot. Qu'est-ce qui a attiré votre attention sur cette œuvre au point de vouloir la mettre en scène ?

Depuis la deuxième partie de mon mandat à la tête du Théâtre national de Strasbourg, j'ai choisi de ne monter que des textes écrits par des femmes, comme Léonora Miano, Marie NDiaye ou Claudine Galéa par exemple. Quant à Christine Angot, cela fait trente ans que je lis ses livres. Je la guettais en quelque sorte. Quand j'ai découvert *Le Voyage dans l'Est* à sa parution en 2021, ça m'a sauté à la figure. Je lui ai demandé si elle était d'accord pour que j'en fasse un spectacle. Ce qu'elle a accepté. En revanche je n'ai pas souhaité l'impliquer dans le travail d'adaptation. Parce que je tenais absolument à garder telle quelle la structure du roman et non à présenter une version écrite pour la scène. La question essentielle pour moi, c'est de porter à la scène un roman avec tout ce que cela implique, et non adapter un livre. C'est pour ça qu'il y aura de la vidéo et de la musique, car le travail sur l'image et le son permet de revenir au roman. Et puis il faut



© BENOIT LINDER

installer le spectacle dans une durée qui rende compte de la force de l'écriture.

Christine Angot y revient à nouveau sur son passé et donc sur l'inceste dont elle a été victime de la part de son père. Mais à la différence de ses livres précédents, il y a cette fois la distance

liée d'une part au fait qu'elle a déjà traité cette question brûlante, mais aussi à l'éloignement dans le temps. Comment traitez-vous cet aspect de l'œuvre ?

Je le vois comme une archive dont elle exhumerait peu à peu des aspects jusque-là jamais abordés. Déjà il y a le recul du temps. Un des angles du spectacle, c'est cette femme de soixante-quatre ans qui regarde cet homme de quarante-quatre ans ; l'âge qu'avait son père à l'époque des faits. Pour les acteurs comme pour le public, cela pose le problème de l'identification. Il est difficile pour des raisons évidentes de s'identifier à ces deux protagonistes. En revanche il y a une troisième personne, c'est Claude, qui a été pendant longtemps le mari de Christine Angot et avec qui elle a des conversations dans le roman. C'est très important parce qu'on peut s'identifier à lui. En ce sens, sa présence est essentielle au spectacle. Claude, c'est nous tous, nous qui vivons ou aurions pu vivre aux côtés de personnes ayant vécu ces événements traumatisants. À travers lui, on ressent comment on est attentif, ou non, au drame de l'autre et comment on interfère dans le drame de l'autre.

L'intérêt du roman, c'est qu'il n'est pas univoque. Il aborde les événements et leurs répercussions sous plusieurs points de vue...

Oui, il était hors de question de faire un spectacle sur l'inceste. Ce que raconte *Le Voyage dans l'Est*, c'est d'abord de quoi est faite une vie, qui aurait aussi bien pu être la nôtre. Cela parle de nos fragilités. En le lisant, j'ai pensé au titre du roman de Maupassant, *Une vie*. Le fil rouge du spectacle, c'est la lucidité. Au moment des faits, elle est consciente de ce qui lui arrive. Quand son père en la quittant lui donne un bref baiser sur la bouche, le mot, « inceste », lui vient aussitôt à l'esprit. Mais la force du livre, c'est sa capacité à traiter les événements en utilisant plusieurs niveaux de langue, des variations de ton très subtiles. C'est aussi pour ça que le spectacle est en deux parties : la première autour de la figure du père, la deuxième autour de celle de Claude.

Il y a quelque chose dans le livre qui est de l'ordre de la reconstitution. Comme un travail d'enquête.

Effectivement, j'appelle ça « les scènes de

crime » ; à l'exemple des scènes dans les hôtels au début du roman. Il y a une foule de détails. La description des hôtels, des chambres, de la voiture du père. Elle évoque le scandale causé par ses livres à Strasbourg où on l'a accusée de salir son père, un notable local qui travaillait au Conseil de l'Europe. Elle parle des remous causés par les représentations d'*Un amour impossible* mis en scène par Célie Pauthe au TNS. Je tiens à préciser cependant que Christine Angot s'est toujours défendue contre le raccourci qui voudrait faire d'elle l'auteure d'une seule histoire. La nécessité de l'écriture a fait qu'elle s'est saisie de ces événements tragiques qui ont marqué sa vie. Mais même si elle n'avait pas subi d'inceste, elle aurait écrit des romans.

Vous allez bientôt interpréter *Évangile de la nature* d'après le poème *La nature des choses* de Lucrèce, traduit par Marie NDiaye, dans une mise en scène de Christophe Perton. Comment abordez-vous cette œuvre essentielle de l'Antiquité romaine ?

C'est la première fois que je dois apprendre par cœur un texte aussi difficile, à la fois poétique, philosophique et scientifique. Christophe Perton a demandé une nouvelle traduction à Marie NDiaye, qui a relevé le défi avec enthousiasme. Il y a quelque chose de fascinant à se confronter à ce texte qui date de plus de 2000 ans. Lucrèce se présente comme celui qui transmet la sagesse d'Épicure désigné comme un « dieu en philosophie », mais c'est extraordinaire de découvrir ce qu'il dit sur le climat, par exemple, sur la façon dont l'homme abîme parfois la nature. Il y a un souci pédagogique chez Lucrèce qui maîtrisait les connaissances scientifiques de son époque et savait les transmettre par le biais d'une poésie qui nous éblouit encore aujourd'hui. Lucrèce parle de la peur, de l'effroi, des superstitions. Mais il écrit pour rassurer, pour désamorcer les angoisses. Il dit qu'il ne faut pas avoir peur ni de la vie ni de la mort, mais qu'il faut profiter de la beauté et des plaisirs de la vie. Sur scène, Christophe Perton me demande de dire le poème comme si j'étais moi-même Lucrèce, un homme généreux qui souhaite partager son savoir avec le plus grand nombre. Un homme qui fait œuvre de transmission, mais aussi de création. Et que je suis, pour cette raison, particulièrement heureux d'incarner au théâtre.

LE VOYAGE DANS L'EST

d'après Christine Angot, mise en scène Stanislas Nordey, au Théâtre national de Strasbourg, du 28 novembre au 8 décembre.

ÉVANGILE DE LA NATURE

d'après *De la nature des choses*, adaptation et mise en scène Christophe Perton, traduction Marie NDiaye, jeu Stanislas Nordey, au Théâtre national de Strasbourg, du 13 au 21 Décembre.



A Pain That I'm Used To

Pour sa dernière création au TNS, Stanislas Nordey adapte **Le Voyage dans l'Est** de Christine Angot, dont il entend magnifier l'écriture.

Par Anissa Bekkar – Photo de Jean-Louis Fernandez

Christine Angot revient sur l'inceste paternel dont elle a été victime à l'adolescence et l'emprise subie jusqu'à l'âge adulte. Comment est née l'envie de porter ce récit au théâtre ?

J'ai été bouleversé par la maturité de l'écriture et cette nouvelle traversée de son histoire, que je connais bien. Je lui ai fait part de mon envie de mettre en scène le roman et, après de longues discussions, le projet a pris forme. Je ne tenais pas à monter une pièce sur l'inceste, c'est le texte qui m'a séduit. J'ai donc voulu mettre en valeur ce geste littéraire pour faire entendre la force d'une écriture racontant ce qu'on s'autorise à dire et ce que c'est d'être témoin d'actes aussi terribles.

Vous avez déjà travaillé sur l'écriture de soi, notamment avec Edouard Louis : comment porter un tel roman au plateau ?

C'est un vrai challenge ! La vie de Christine est au cœur du récit et le structure en trois périodes (de 13 à 25 ans, de 25 à 40 ans puis de 40 ans à aujourd'hui) donc il m'a semblé important qu'un trio de comédiennes l'incarne sur scène. Pour situer les époques et recréer les "scènes de crimes", c'est-à-dire d'inceste, la scénographie s'appuie aussi sur la vidéo, notamment des images d'archives. Enfin, l'enjeu était de ne pas tomber dans le graveleux. Faire usage de la nudité était inimaginable. J'ai préféré m'en tenir au texte, car ce sont les mots du père, ceux imposant l'inceste, qui font le plus mal et nous choquent en tant que spectateurs.

Christine Angot sonde sa propre conscience sous emprise, renvoyant à la notion de consentement. Dans la pièce, deux figures masculines jouent un rôle essentiel à cet égard : son père dans la première partie, son époux Claude dans la seconde.

Elle avait conscience de ce qu'elle subissait mais n'a pu s'y opposer ; ni en parler avant l'âge adulte. En creusant dans le passé, elle réaffirme ainsi la force de sa lucidité. Toutefois, outre la parole qu'on ne peut formuler, se pose la question de celle qui n'est pas entendue, par son père mais aussi par Claude. Ces deux hommes toxiques planent comme des ombres. Si le père est un bourreau, l'époux est en revanche un homme tout en nuances. Il a sauvé Christine mais s'avère faillible : il a connaissance de l'inceste, aurait pu témoigner auprès de la police mais a refusé de le faire, empêchant alors son épouse d'obtenir justice. Cette ambivalence m'a frappé car c'est peut-être à lui qu'on peut le plus facilement s'identifier. Même si cette histoire est celle de Christine, la finesse et la complexité des personnages disent aussi, plus largement, ce que c'est d'être un homme aujourd'hui.

Au Théâtre national de Strasbourg du 28 novembre au 8 décembre
tns.fr



Entretien / Stanislas Nordey

Le Voyage dans l'Est

THÉÂTRE NATIONAL DE STRASBOURG / TEXTE DE CHRISTINE ANGOT /
MISE EN SCÈNE STANISLAS NORDEY

Stanislas Nordey adapte pour la première fois au théâtre un roman : *Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot, qui y revient sur l'inceste qu'elle a subi il y a 50 ans. Composé de différents niveaux de langage, ce texte pose de riches défis à la scène.

Pourquoi avoir choisi *Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot pour votre première expérience d'adaptation d'un roman ?

Stanislas Nordey : J'ai choisi ce texte pour la même raison que je choisis toutes les œuvres que je mets en scène : parce qu'il m'a sauté à la gueule. J'ai découvert Christine Angot dès les années 90, surtout par son théâtre, et n'ai jamais cessé de la lire depuis. J'aime sa langue, très orale. *Le Voyage dans l'Est* m'a particulièrement intéressé du fait de son rapport au temps. Les 50 ans d'écart entre l'inceste et son récit permettent un face-à-face entre l'autrice de 60 ans et son père de 44 ans que j'avais très envie de mettre en scène. Les différents niveaux de langage et d'écriture qui cohabitent, qui s'entremêlent dans le texte m'ont aussi attiré. L'alternance entre récit et dialogue pose au metteur en scène des défis que j'ai eu envie de relever.

Avez-vous associé Christine Angot à votre travail d'adaptation ?

S.N. : Je lui ai fait rencontrer les comédiens du spectacle : Cécile Brune, Carla Audebaud, Charline Grand, Pierre-François Garel, Claude Duparfait, Moanda Daddy Kamono et Julie Moreau. Il est toujours important pour moi que les acteurs puissent entendre la voix, voir les gestes de l'auteur. La dimension très médiatique de Christine Angot, les fantasmes qu'elle suscite ont rendu cette rencontre d'autant plus nécessaire. Mais j'ai préféré ne pas faire intervenir l'autrice dans l'adaptation : il me semblait qu'elle aurait pu vouloir faire de son roman tout autre chose. Or je voulais en garder la structure, l'architecture que je trouve parfaite.

Le rapport d'un lecteur à un texte est très différent, plus intime que celui qu'entretient



© Jean-Louis Fernandez

Stanislas Nordey

un spectateur avec une pièce. Comment abordez-vous cela ?

S.N. : Je n'ai pas voulu cacher dans mon adaptation la nature romanesque du texte d'origine. Au contraire, je souhaite que cette matière littéraire soit sensible dans la pièce. Aussi n'ai-je pas cherché à faire des dialogues présents dans le texte des dialogues de théâtre. Il s'agit de dialogues de roman, et je veux qu'ils apparaissent comme tels au plateau. Pour m'approcher de l'écriture de Christine Angot, j'ai ressenti le besoin d'avoir recours à beaucoup plus de langages autres que le jeu d'acteur qu'à mon habitude : de la vidéo, des images, des textes projetés, de la musique composée par Olivier Mellano...

Vous avez aussi décidé de confier le rôle de Christine Angot à trois comédiennes. Pour quelle raison ?

S.N. : Au départ, j'ai imaginé la pièce avec uniquement Cécile Brune, avec qui j'ai été très heureux de retravailler sur *Au bord* de Claude Galea, ma précédente création. Il y a pour moi

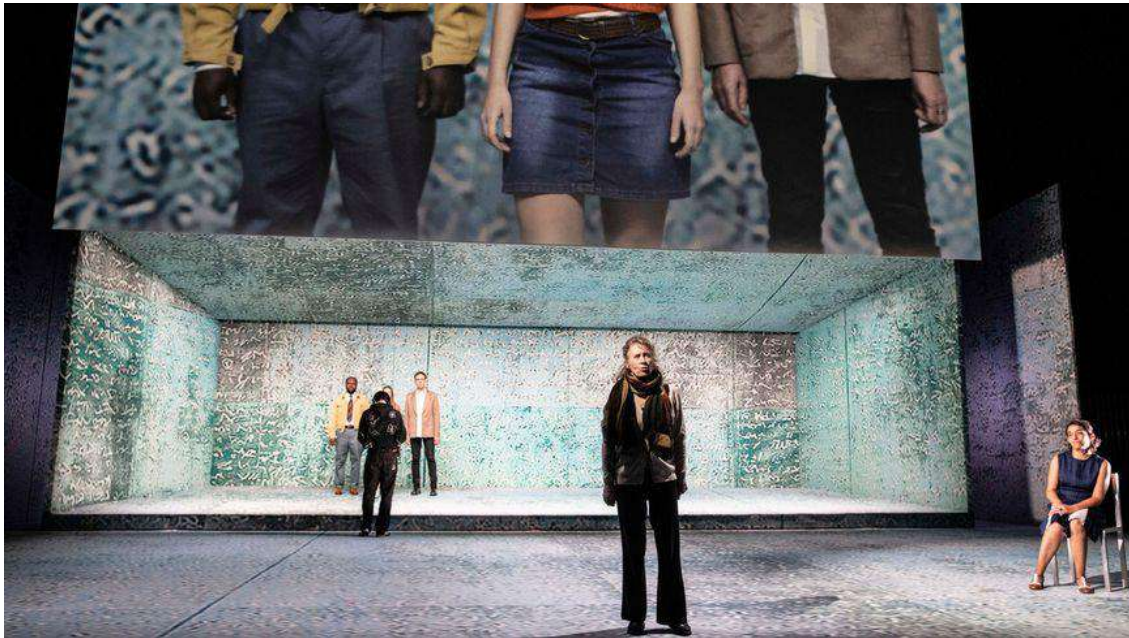
« J'ai choisi ce texte pour la même raison que je choisis toutes les œuvres que je mets en scène : parce qu'il m'a sauté à la gueule. »

bien des similitudes entre ces deux projets, notamment parce qu'ils concernent tous les deux des femmes qui écrivent et défendent une écriture de l'intime. Puis la présence d'une comédienne pour incarner Christine Angot jeune m'est apparue indispensable : c'est Carla Audebaud, jeune actrice issue de l'école du TNS. Enfin, j'ai décidé en répétitions de convoquer une troisième Christine, en la personne de Charline Grand. Cela permet de ne pas identifier Christine Angot à un seul corps et une seule voix, de s'éloigner de l'incarnation et du naturalisme.

Propos recueillis par Anaïs Heluin

Théâtre National de Strasbourg, 1 avenue de la Marseillaise, 67000 Strasbourg.
Du 28 novembre au 8 décembre 2023 à 19h, sauf le 2 décembre à 18h, relâche le 3 décembre. Tél. : 03 88 24 88 00. tns.fr.
Également au **Théâtre Nanterre-Amandiers** du 1^{er} au 15 mars 2024.

Le Voyage dans l'Est au Théâtre National de Strasbourg du 28 novembre au 8 décembre 2023



Le Voyage Dans L'Est- Jean Louis Fernandez

L'inceste ? Une catastrophe familiale, psychique, anthropologique. « La honte n'a pas changé de camp, ceux qui dominent continuent d'en être fiers. Mais la solitude, c'est fini. » - Christine Angot

Christine Angot revient sur l'inceste avec [Le Voyage dans l'Est](#) au **Théâtre National de Strasbourg** du 28 novembre au 8 décembre 2023, dans une mise en scène de **Stanislas Nordey**.

L'écriture est le véhicule qui permet de retrouver quelque chose de soi, malgré tout, en posant l'enjeu de voir au plus près ce qu'il s'est passé et ce qui a été vécu sous l'emprise de ce père qui a soumis sa fille de quatorze ans à l'inceste. Revoir, avec le courage de la vérité : revenir sur les faits, les actes, les mots, les points de vue.

La scène doit pouvoir faire entendre la tension de cette rétrospection. **Stanislas Nordey**, dans sa radicalité théâtrale, cherchera à révéler la précision clinique et l'intransigeance critique de cette langue dont la quête forcenée, d'une humanité implacable, trouble et ravage le sens commun :

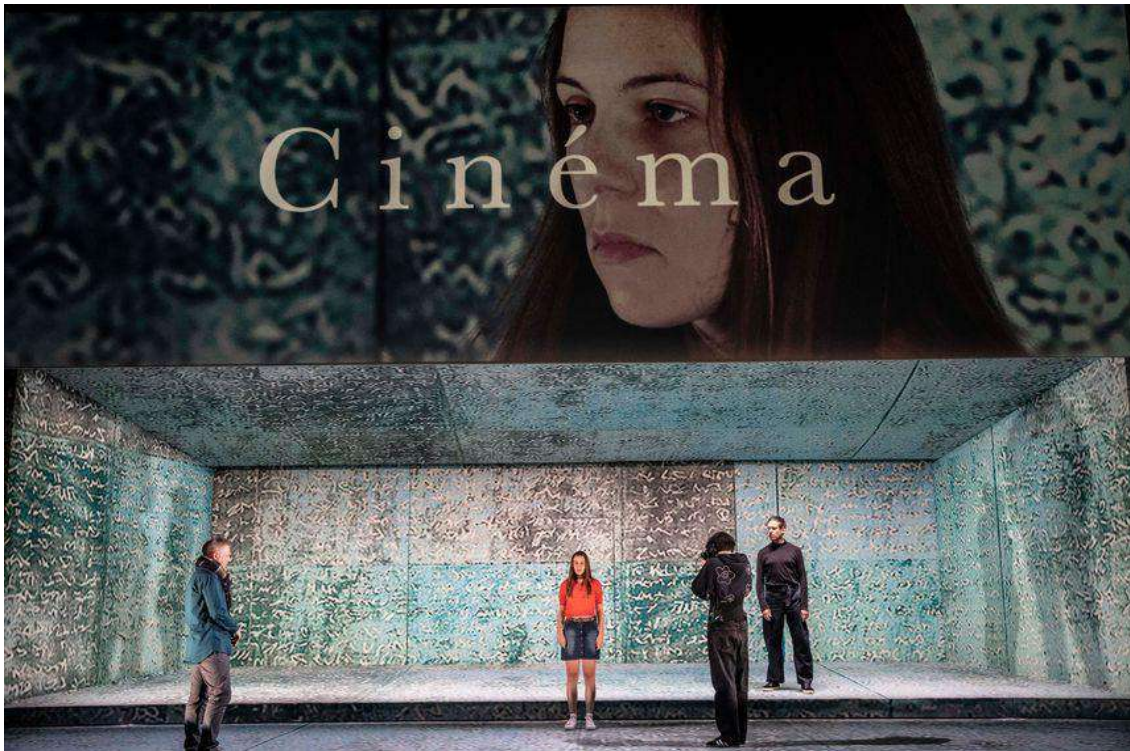
« Les mots de ce roman sont violents. La violence est dans les mots. Mettre des mots sur ces choses-là, par-delà la logique du témoignage, tel que l'accomplit **Christine Angot**, c'est un acte de littérature. Il y a un travail de la langue. Il y a une langue. L'essentiel, c'est de dire et de faire entendre. [...]

C'est davantage qu'un roman sur l'inceste. [...]

C'est l'examen d'une vie. La vie de quelqu'un. Il y a bien sûr les scènes de crime propres à l'inceste, mais il n'y a pas que ça. Le sujet, ce sont les autres. C'est là aussi que réside cette fameuse banalité du mal. Le poids mort des autres qui ne réagissent pas. Dans le premier tiers du roman, Christine ne parle pas, elle n'y arrive pas. Puis il y a une bascule, elle y parvient, elle en

parle à sa mère, à ses amis, au monde. C'est là que ça me touche. Qu'est-ce qu'on en fait de cette histoire avouée ? Au-delà de l'indifférence, c'est la question de la complicité, de la non-assistance à personne en danger qui est en jeu dans le roman. On ne voit pas parce qu'on ne veut pas voir. C'est ce non-vouloir-voir qui est intéressant. Pourquoi ce non-vouloir-voir ? C'est cette position qui m'intéresse, car au fond, c'est sa banalité qui nous concerne tous, c'est le « nous tous ». [...]

Le livre raconte le vide dans lequel se trouve encore aujourd'hui la question de l'inceste. C'est en cela qu'il est politique. C'est le creux du livre. Et ce creux doit être traité avec pudeur. » **Stanislas Nordey**



Le Voyage Dans L'Est

- Jean Louis Fernandez

▶▶▶ Extrait

« Un peu plus tard, allongée dans ma chambre; je lisais. Le téléphone a sonné.

- *Ton papa va partir. Il a quelque chose pour toi, il peut passer te voir ?*

Il m'a tendu un sac en plastique, qui contenait un dictionnaire d'allemand, une grammaire allemande et une grammaire italienne.

- *... Han, merci. Merci beaucoup.*

J'étais touchée, flattée.

Il se tenait debout, au fond de la pièce, à contre-jour.

- *Tu es tellement différente de mes autres enfants...*

- *Pourquoi ?*

- *Avec toi, tout est simple, et j'ai l'impression que je peux être moi-même. Loulou est charmante...*

- *Loulou ?*

- *Oui Louise, tout le monde l'appelle Loulou, elle est adorable, Antoine est un petit garçon très sympathique. Mais ils ne me posent jamais de questions, eux, tu vois, par exemple.*

- *Ils ont de la chance, pourtant, de vivre avec toi, je trouve, j'aurais bien aimé moi. Je suis fier d'avoir un papa comme toi, tu sais. Je n'aurais pas pu rêver mieux.*

- *Pour moi aussi, Christine, c'est une rencontre extraordinaire.*

Il me regardait dans les yeux. Il a fait un pas en avant, et m'a embrassée sur la bouche.

Le mot inceste s'est immédiatement formé dans ma tête. J'ai pensé en me le formulant :

Tiens, ça m'arrive à moi, ça !? »

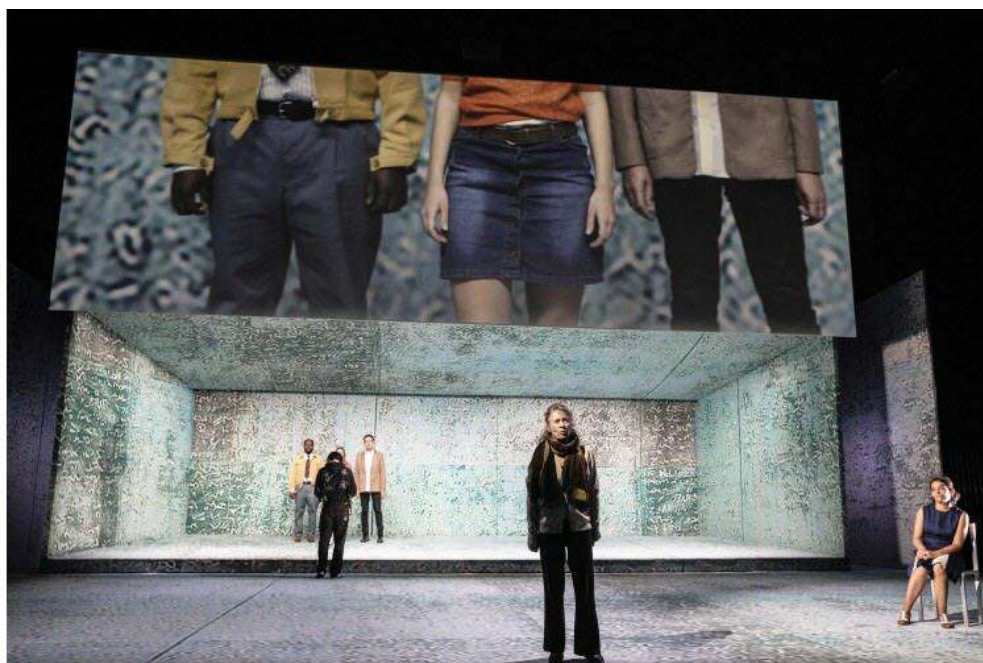
Le Voyage dans l'Est P. 17-18 - Christine Angot - Éditions Flammarion

Théâtre « Le Voyage dans l'Est » de Christine Angot adapté au TNS

dna.fr/culture-loisirs/2023/11/24/le-voyage-dans-l-est-de-christine-angot-adapte-au-tns

Stanislas Nordey adapte le roman de Christine Angot, *Le Voyage dans l'Est*, au Théâtre national de Strasbourg. Cette création clôt et manifeste son action à la direction de l'institution durant neuf ans. Au cœur d'une langue contemporaine à l'oralité puissante, en quête d'humanité. Du 28 novembre au 8 décembre.

Veneranda Paladino - 24 nov. 2023 à 18:15 - Temps de lecture : 3 min



Avec *Le Voyage dans l'Est*, Christine Angot revient sur l'inceste en croisant les temporalités, les registres de langue, les points de vue. Photo Jean-Louis Fernandez

Ils se connaissent depuis une trentaine d'années. Metteur en scène, comédien, Stanislas Nordey est l'un des plus fidèles et attentifs lecteurs de Christine Angot. Peu d'auteurs ont, comme elle, une relation si intense au théâtre, à la scène. Le dramatique a avancé de concert avec le romanesque. Au gré de nombreuses collaborations avec la chorégraphe Mathilde Monnier, les metteurs en scène Hubert Colas, Alain Françon, Cécile Pauthe.


« C'est l'un de ses livres les plus forts »

Pour Angot et Nordey, la prise de risques demeure. Pour l'ancien directeur du Théâtre national de Strasbourg (TNS), il s'agit de « ne pas la trahir » en adaptant à la scène, son roman *Le Voyage dans l'Est* (éd. Flammarion, 56327029prix Médicis 2021). Pour Christine Angot, revenir à Strasbourg où son père,...

- Culture - Loisirs
- Spectacle



Un livre d'Angot adapté au théâtre, le Festival de danse de Cannes, un roman «barré» et romantique... La semaine culture de Madame Figaro

 madame.lefigaro.fr/celebrites/culture/un-livre-d-angot-adapte-au-theatre-le-festival-de-danse-de-cannes-un-roman-barre-et-romantique-la-semaine-culture-de-madame-figaro-20231124

24 novembre 2023

Par [Lætitia Cénac](#), [Bernard Babkin](#) et [Isabelle Potel](#)

Publié le 24/11/2023 à 07:30

Écouter cet article

00:00/05:18



「」
Le Voyage dans l'Est, de Christine Angot, est adapté au théâtre. Rachael Woodson

Une pièce de théâtre, un festival, un roman : l'essentiel à voir et lire conseillé par la rédaction cette semaine.

La fin du silence

«La honte n'a pas changé de camp, ceux qui dominent continuent d'en être fiers. Mais la solitude, c'est fini», prévient [Christine Angot](#). Le mouvement MeToo est passé par là... En 1999, l'auteure publie *L'Inceste*. Le livre est un pavé dans le silence. On y apprend que son père l'a soumise à l'inceste dès l'âge de 14 ans. En 2012 avec *Une semaine de vacances*,

puis en 2021 avec *Le Voyage dans l'Est*, Christine Angot revient sur l'inceste, cette catastrophe familiale, psychique, anthropologique. Elle en éclaire les zones d'ombre, change de point de vue, mettant l'accent sur l'emprise, la domination, le pouvoir. *Triste Tigre*, le livre de Neige Sinno de cette rentrée littéraire, en est le remarquable prolongement. Très bonne nouvelle : *Le Voyage dans l'Est* est adapté au théâtre. Courage de la vérité de Christine Angot, qui, inlassablement, revient sur les faits, les actes, les mots. Radicalité et prise de risque de Stanislas Nordey, metteur en scène et ex-directeur du Théâtre national de Strasbourg. Nul doute que la scène, avec des interprètes comme Cécile Brune et Claude Duparfait, fera entendre cette langue clinique et intransigeante, la tension de cette rétrospection. Un théâtre d'utilité publique. **L. C.**

À découvrir

Le Voyage dans l'Est, du 28 novembre au 8 décembre, au Théâtre national de Strasbourg, puis en tournée, du 1er au 15 mars au Théâtre Nanterre-Amandiers.

"Le voyage dans l'est": un non lieu impossible...Le tandem Angot-Nordey opère une chirurgie charnelle de toute grandeur.

genevieve-charras.blogspot.com/2023/11/le-voyage-dans-lest-un-non-lieu.html



CRÉATION AU TNS

Avec Le Voyage dans l'Est, Christine Angot revient sur l'inceste, cette catastrophe familiale, psychique, anthropologique. L'écriture est le véhicule qui permet de retrouver quelque chose de soi, malgré tout, en posant l'enjeu de voir au plus près ce qu'il s'est passé et vécu sous l'emprise de ce père qui a soumis sa fille de quatorze ans à l'inceste. Revoir, avec le courage de la vérité : revenir sur les faits, les actes, les mots, les points de vue. La scène doit pouvoir faire entendre la tension de cette rétrospection.

Décor lisse, intransigeant, tantôt arène où se déroulent les aveux, le récit de Christine Angot, les "rebondissements" d'une tragédie humaine qui fait l'objet de déni, de trou noir, d'abîme où se jettent les personnages à corps perdu. "Cinéma" en fond comme le récit mis en scène qui va se dérouler face à nous. Une narration, un "scénario" d'après une histoire vraie....L'écran sera la toile où la "voyageuse" parcourt le monde, image récurrent d'un visage inquiet, meurtri. Ecran où va lui succéder le visage de l'enfance, celui de Christine en gros plan qui conte en direct les abus et leur long cheminement. Le drame vécu par cette jeune fille, sa "rencontre" avec son père sont simplement bouleversants et incarné par Carla Audebaud que l'on voit également sur écran géant simultanément. Visage tantôt joyeux, crédule, naïf, ou débité, désabusée, trahie par les événements qui s'enchainent. La dépendance de "l'enfant" à son père, les actes décrits abruptement touchent, impactent et dépassent l'entendement. Le verbe, la syntaxe s'enflamment et le personnage de Christine incarné par Cécile Brune portent ces paroles, ses écrits avec rudesse, délicatesse ou emportement. Le corps en miette d'une femme blessée se déstructure, se brise en mille

morceaux inconsolables. Le "non-lieu" qu'elle fustige et bannit de sa vie comme attitude et posture est credo qui fait mouche. Le père qui navigue la tête haute, interprété par Pierre François Garel, "séduit" par la crédibilité de son jeu, lointain, évanescent, poreux, toxique à souhait. Christine adulte jouée par Charline Grand semble "restaurée", "réparée" mais le mal est fait et l'irréparable persiste.



Les situations portées par chacun s'enchainent et dévoilent un univers glacé, hypocrite et pervers à souhait. La mère, Julie Moreau, attentive et faussement impliquée dans ce jeu de dupes est crédible et tendre complice. Claude, Claude Duparfait, excelle dans la sobriété, le tact et le déni. Un personnage sur la corde raide, celui qui sait mais ne fait rien... Car dans cette famille de "bonne famille" les relations sont filtrées à demi-mots et portent le secret de l'humiliation, de la déconstruction de l'autre à volonté. Tragédie plus que théâtre de mœurs, cette adaptation des écrits de Christine Angot sont habilement mis en scène par Stanislas Nordey, pudiquement mais féroce. Chacun y trouve sa place et l'intensité de ce qui y est raconté est sidérante. Les décors signés Emmanuel Clolus, la lumière signée Stéphanie Daniel contribuent à cette atmosphère glacée constante. La musique, notes de piano égrenées au rythme de l'action se fait univers froid et plombé. On en ressort bouleversé, secoué, au pied d'un mur qui aujourd'hui semble s'entrouvrir au sujet de la reconnaissance humaine et juridiques des "dégâts" causés par l'inceste sur les victimes "non consentantes". Un bout de chemin lucide que ce "Voyage à l'Est" qui parcourt les contrées du drame, de Strasbourg à Reims, de chambres d'hôtel et rencontres familiales. Quand des lèvres de Christine les mots ne parviennent pas à sourdre, l'empathie est forte et quasi constante. "Arrêtez, arrêtons, arrête" ...criaient et dansaient en corps Mathilde Monnier et Christine Angot...

Stanislas Nordey, dans sa radicalité théâtrale, cherchera à révéler la précision clinique et l'intransigeance critique de cette langue dont la quête forcenée, d'une humanité implacable, trouble et ravage le sens commun. Stanislas Nordey, acteur et metteur en scène, a dirigé le Théâtre National de Strasbourg de 2014 à 2023. Il a créé, durant ces années, des textes de Christophe Pellet, Édouard Louis, Claudine Galea, Marie NDiaye et Léonora Miano.

Le Voyage dans l'Est au TNS: La parole pour contrer le silence



lafleurdudimanche.blogspot.com/2023/11/le-voyage-dans-lest-au-tns-la-parole.html

Le **Voyage dans l'Est** est multiple et les étapes nombreuses et toutes apparemment aussi douloureuses les unes que les autres, sauf peut-être la (ou les) première(s) dans une innocence originelle. La pièce qui porte ce titre, en fait aussi celui du livre, mis en scène par Stanislas Nordey, dont le texte lui a "*sauté à la figure*" et qu'il estime comme "*une de ses plus belles oeuvres, une forme d'accomplissement*". Jugement que nous ne pouvons que partager après avoir vu la pièce qui n'est pas du théâtre de forme classique. Les multiples choix de mise en scène qui nous font, nous aussi faire ce "*voyage*" qui est à la fois un voyage dans une région mais aussi et surtout un voyage dans le souvenir, une construction, reconstruction d'une histoire, reconstruction aussi d'une personne, en l'occurrence Christine Angot elle-même. Par ce geste littéraire autofictionnel, elle remet au fur et à mesure tous les éléments de ce vaste puzzle de la mémoire en place et nous le partage dans une enquête presque policière mais également intime et surtout engagée. Ce livre est un combat, personnel bien sûr mais qui arrive à un niveau universel, social et politique, un vrai combat contre la domination masculine profondément inscrite dans les habitudes, pas seulement des hommes mais aussi des femmes aujourd'hui encore.

Mais c'est surtout une histoire personnelle qui nous est transmise, avec toute la sensibilité et les interrogations, les dits et les non-dits, les erreurs et les hésitations, les allers et les retours, les joies espérées et les douleurs insurmontables, inexprimables et non entendues ou niées qui jalonnent une vie de jeune fille jusqu'après la soixantaine.

Cécile Brune qui joue magnifiquement et avec sobriété la narratrice et parcourt en démiurge la scène, arrive à nous incarner le personnage de Christine aujourd'hui - et même, dans une scène étonnante, Christine très jeune. L'intelligence de la mise en scène sans fioritures de Stanislas Nordey qui balance entre le récit et le jeu, entre diégèse (narration) et mimésis (représentation) de manière totalement souple et rapide, fait passer la parole de la narration aux personnages et ainsi donne un très bon rythme à ce texte romanesque. De Christine jeune, interprétée par Carla Audebaud, tout a fait crédible à ses deux âges (de 13 à 15 ans, avec un intelligent artifice de jeu, puis de 16 à 25 ans) ou plus âgée, Charline Grand (de 25 à 45 ans) qui semble plus dynamique, volontaire mais piégée quand même, ou du personnage du père, toujours impeccable Pierre-François Garel en séducteur surplombant, ou de Claude Duparfait, excellent en amant puis mari, aux autres personnages un peu plus fugaces incarnés par Julie Moreau (la mère, la journaliste, la comédienne,...) et Moanda Daddy Kamono (surtout Charly son dernier compagnon et autres rôles), le texte balance, fuse, rebondit et nous emporte dans cette exploration du souvenir.

Le texte alterne entre la reconstruction des épisodes de cette longue descente aux enfers de la soumission, ponctuée d'étapes et marquée par des lieux - Strasbourg, la forêt, Reims, Paris, Le Touquet, La montagne, Tende, chaque station s'enfonçant dans une étape de violence supérieure, dont les descriptions ne nous sont pas épargnées mais sans tomber cependant dans la complaisance ou le voyeurisme - et un recul nécessaire. Ce recul est d'une part la présentation de tout ce travail de souvenir, de mémoire, d'interrogations des témoins, surtout le mari - les autres niant et taisant la réalité des faits - et d'autre part l'analyse, l'essai de reconstruction de tous les sentiments et états d'esprit, ressentis lors de ces épreuves subies.

Ces événements mettent à jour la dissociation, la mise à distance subie, non voulue de la victime, de ce qui lui arrive et le curieux silence des témoins, leur négation et non intervention pour faire cesser cela. Ces deux éléments conjugués enferment la victime dans un étau sans issue possible, même lors d'un ultime sursaut à 28 ans, lors d'une dernière possibilité d'appel à la justice. Mais là aussi, l'inertie, la lâcheté et l'enfouissement de la mémoire prennent le dessus, ce qui nous vaut, à nous spectateurs passifs une apostrophe salutaire, un dernier sursaut avant la constatation lucide du poids des traditions et des idées qui continuent de gouverner la société. Et de continuer à laisser les femmes dans une "*certaine mise en esclavage*" et nous fait garder à "*nous tous*" un ton poli sous la chape de plomb du silence sur ce type de scandale qui détruit des vies entières.

La scénographie (extension d'une précédente pièce Au Bord où Cécile Brune incarnait aussi un personnage qui essaie de rentrer au fond de ses pensées sur une question de dignité) nous accueille dans un univers mental tout en personnifiant la pensée en marche - et le jeu de scène nous le rend à la fois lisible et nous y implique efficacement, tout en nous transposant dans ces espaces de transit où la pensée file comme un train dans le paysage (comme la voiture piège) dans les images de Jérémie Bernaert, ou en nous berçant au son du piano d'Olivier Mellano joué par Barbara Dang. Mais nous devrions encore frissonner au dernier mot "Tout s'est bien passé" qui vient en écho à la première réponse de la mère, ce "*Je sais*" qui a cassé toute tentative de sortir de cette tragédie en germe. Tragédie qui pourrait aussi s'appeler "**Le glaive et la balance**". Une histoire lourde, pesante mais nécessaire et salutaire pour la protagoniste au premier chef, mais où nous tous prenons notre part de responsabilité.

La Fleur du Dimanche

Voyage dans l'Est

Nordey porte en scène « Voyage dans l'est » de Christine Angot, saisissant !

blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/291123/nordey-porte-en-scene-voyage-dans-l-est-de-christine-angot-saisissant

jean-pierre thibaudat

journaliste, écrivain, conseiller artistique

Abonné·e de Mediapart

1134 Billets

0 Édition

Billet de blog 29 novembre 2023

Stanislas Nordey quitte le TNS qu'il aura aimé passionnément en mettant magnifiquement en scène tout ce qu'il aime : une écriture aussi intime que contemporaine servie par des artistes de la scène aussi aguerris que sensibles devant un public aussi comblé que troublé



Scène de « Voyage dans l'est » ; © Jean-Louis Fernandez

« *J'ai rencontré mon père dans un hôtel à Strasbourg, que je ne saurais pas situer* ». Ce sont les premiers mots de *Voyage dans l'est*, un texte de Christine Angot paru en 2021 qui lui valu d'être lauréate du prix Médicis. Une fois encore, longtemps après *L'inceste* (1999) et d'autres textes autour de l'inceste subi (violée par son père), elle y revient. Elle y reviendra encore sans doute, rien n'effacera tout à fait l'horreur, la honte et d'autres sentiments mêlés inextricablement. Longtemps après sa première rencontre avec son père, 220 pages plus loin, aux dernières pages de *Voyage dans l'est*, Christine Angot revient à Strasbourg invitée par le TNS (Théâtre National de Strasbourg). Une pièce qu'elle a écrite étant à l'affiche pour une quinzaine de représentations.

Lors d'une rencontre programmée après la représentation du soir, on lui demande si elle a vécu ce dont elle parle dans la pièce. Elle répond : « *Ce qu'a vécu la jeune fille de la pièce, oui, je l'ai vécu... Enfin... Vivre... Vivre les choses... Est-ce qu'on les vit ? Est-ce qu'on est là ? On est là. On aimerait mieux ne pas y être. Mais on y est. Ce n'est pas vivre vraiment. On y assiste. On regarde. Tiens, il se passe ça* ». Comme une tache qu'aucun acte, pièce ou texte littéraire n'effacera.

Ces mots, on les entend aujourd'hui en cette fin 2023 sur la scène du TNS. Pour sa dernière mise en scène en tant que directeur, Stanislas Nordey a choisi de porter à la scène *Voyage dans l'est* qui n'est pas une pièce mais un récit. Christine Angot était dans la salle le soir de la première. Elle est montée sur scène et, avec Nordey et toute l'équipe du spectacle, a salué le public. Une rencontre entre le public et Christine Angot est programmée le 2 décembre. Est-ce qu'une « *jeune femme* » lèvera la main pour lui demander comme dans *Voyage dans l'est* : « *Est-ce que, vous-même, vous avez vécu ce dont parle la pièce ?* ». C'est peu probable. De livres en débat et entretiens, on sait, désormais. Christine Angot est devenue un personnage médiatique (émissions de télévision, etc.). Chacun sait. Cependant, les temps ont-ils vraiment changé ? Stanislas Nordey a placé en exergue du spectacle ces mots de Christine Angot : « *la honte n'a pas changé de camp, ceux qui dominent continuent d'en être fiers. Mais la solitude, c'est fini* ».

C'est une soirée vertigineuse. On y voit une gamine de treize ans devenir jeune fille puis adulte, se marier, on y voit l'inceste s'inviter à chaque étape comme une plaie qui ne se referme pas, on y voit une femme mûre, la même, revenir sur sa vie, sur ça. Trois actrices se partagent le rôle de Christine : Carla Audebaud (entrée à l'école du TNS en 2019 et sortie trois ans plus tard) interprète la très jeune Christine (13-25 ans), Charline Grand (sortie de l'école du TNB lorsque Nordey la dirigeait), la Christine de 25 à 45 ans et Cécile Brune (ancienne Sociétaire de la Comédie Française), la Christine d'aujourd'hui, celle qui a écrit *Voyage dans l'est* et qui ne fait pas son âge. Toutes les trois se complètent délicatement, déploient l'énigme, frottent la tache indélébile, mettent en mots l'innommable cerné par Angot. Elles sont d'une effroyable et merveilleuse justesse, elles portent haut la façon de Nordey d'aborder ce texte : ne jamais jouer extérieur, se tenir dans la terreur et la splendeur du dire et ce que cela entraîne.

Nordey et sa collaboratrice de toujours Claire Ingrid Cottanceau ont découpé le texte en privilégiant les paroles dites pour les deux premières Christine, laissant en priorité à Cécile Brune, la Christine d'aujourd'hui, la voix du récit. Claude Duparfait (Claude, le premier mari de Christine et le compagnon des mauvais jours), Pierre-François Garel (le père incestueux de Christine, vivant ailleurs, marié et père de deux enfants), Julie Moreau (la mère de Christine) et Moando Daddy Kamono (Charly, le nouveau compagnon de Christine) complètent parfaitement la distribution à l'équilibre (corps, timbres, etc.) parfait. Parmi ces scènes, celle où Claude est témoin indirect de l'inceste (il entend au dessus le lit grincer) est l'une des plus prenantes elle reviendra comme un remords. Claude entend mais ne bouge pas, comme interdit. Christine lui reprochera de ne pas être allé à la police. Mais elle n'y est pas allé non plus. Inextricable jeu de cache cache et pas seulement celui de la vérité, de l'aveu, de la complicité. Le spectacle en exaspère tous les ressorts.

Au fil des années, Stanislas Nordey est devenu un directeur d'acteurs hors pair et, c'est avec une belle fébrilité qu'il signe sa dernière mise en scène au Théâtre National de Strasbourg en tant que directeur, fidèle à sa ligne : monter en priorité voire en exclusivité des autrices et des auteurs contemporains. Après l'avoir dirigé de main de maître et lui avoir redoré son aura si souvent malmenée, il laisse un outil en bel ordre de marche à celle qui lui succède, Caroline Guiela Gguyen.

Outre la densité du texte et son tissage (récit, dialogue, journal) parfaitement découpé pour la scène, en tenant à distance toute illustration de ce qui est dit, ce que le théâtre met en avant à travers les mots, c'est la noria des corps et des temps. Un père, éternellement adulte et maître des horloges, une fillette sous emprise, déprise devenue adulte mais tout aussitôt reprise, enfin la femme mûre balafmée mais sauvée par l'écriture qui décide de tout raconter mettant conjointement en scène une mère ne sachant trop sur quel pied danser, un premier mari compréhensif mais complice malgré lui, un nouveau compagnon. Un inextricable écheveau humain dont Nordey sait magistralement orchestrer les fils entouré de ceux qui, à ses côtés, y contribuent, la scénographie chambre d'échos d'Emmanuel Clolus, la musique (piano) d'Olivier Mellano comme un baume sur une plaie, les costumes on ne peut plus justes d'Anaïs Romand, la lumière délicatement clair-obscur signée Stéphanie Daniel et la vidéo trouble et troublante de Jérémie Bernaert. Un bel ensemble.

Le soir de la première, Stanislas Nordey et Christine Angot ont rejoint l'équipe au quatrième salut comme s'il fallait laisser les trois Christine entre elles pour les trois premiers. C'était bien. Alors, en sortant du TNS, marchant dans Strasbourg vers l'hôtel, me sont revenus comme un écho les derniers mots de *Voyage dans l'est* entre Charly et Christine de retour de Strasbourg :

« -Ça s'est bien passé,

-Très bien ».

Oui, *Voyage dans l'est* est un spectacle sur le fil qui passe bien, très bien.

TNS jusqu'au 8 déc ts les js à 19h sf sam 2 à 18h, relâche le dim 3. Le spectacle sera à l'affiche du Théâtre de Nanterre-Amandiers du 1er au 15 mars. *Le voyage dans l'est* est disponible en poche.

Tragédie de l'inceste au TNS

 lesechos.fr/weekend/spectacles-musique/tragedie-de-linceste-au-tns-2038063

29 novembre 2023



Par [Philippe Chevilly](#)

Publié le 29 nov. 2023 à 16:30

A livre implacable, spectacle implacable. Stanislas Nordey est l'homme de la situation : l'exigeant metteur en scène a su adapter fidèlement, sans déluge d'effets ni pathos, « Le Voyage dans l'Est » de Christine Angot au Théâtre national de Strasbourg. Récit clinique de l'inceste que lui a fait subir à l'âge de 14 ans, puis jeune adulte, son monstre de père, cet ouvrage couronné du prix Médicis 2021 est sans doute le plus complet et le plus profond qu'elle ait écrit sur son calvaire. Comment transformer un tel geste littéraire en geste théâtral ?

Lire aussi :

[« Le Voyage dans l'Est » : Angot, fille de salaud](#)

[Une « Andromaque » pur sang à l'Odéon](#)

Stanislas Nordey y est allé un peu à l'aveugle. Lui qui n'a jamais adapté de roman au théâtre a dû se colleter à un texte sophistiqué alternant narration, dialogues au couteau, introspection et journal intime.

Pas question d'en modifier la forme : l'écriture a juste été resserrée pour aboutir à une représentation de 2h30 sans temps mort. Dans un décor abstrait, sorte de temple aux mosaïques psychiques, le metteur en scène orchestre des monologues fulgurants, des scènes cruciales à deux ou à trois, en utilisant la vidéo pour créer des gros plans ou mettre en valeur des phrases clés du livre.

Juste trio

Sa direction d'acteurs au cordeau donne de la vérité à chaque mot. Trois comédiennes prêtent corps à la narratrice : Carla Audebaud (Christine de 13 à 25 ans), Charline Grand (Christine de 25 à 45 ans) et Cécile Brune, qui campe l'héroïne aujourd'hui. Le trio est d'une grande justesse, dominée par la technique imparable, l'intensité et l'humanité de l'ex-comédienne du Français. Dès les premières images en vidéo dans le train qui l'embarque vers l'Est, Cécile Brune nous vrille le cœur.

Le duo masculin est également impressionnant. Stanislas Nordey a transmis tout son art de la distanciation à Pierre-François Garel qui joue avec une morgue froide le personnage impossible du père. Claude Duparfait bouleverse dans le rôle de l'ex-époux qui n'a pas su protéger Christine, partagé entre remords et hébétude. Julie Moreau (la mère lointaine) et Moanda Daddy Kamono (Charly, le doux amant) jouent leur partition avec la même sobriété.

Ce « Voyage dans l'Est » aurait pu se borner à une « mise en espace » un rien compassée. C'est un spectacle à part entière qui nous confronte intellectuellement et émotionnellement à la tragédie de l'inceste. La douleur, la colère de Christine Angot y sont tout entières. Sa dénonciation du patriarcat, comme moteur de la mécanique infernale du crime, retentit puissamment sur la scène du théâtre. « Vous ne comprenez pas », s'indigne l'écrivaine au centre de son « Voyage ». Au sortir de ce spectacle aussi puissant qu'inédit, on a le sentiment d'avoir enfin compris.

Le Voyage dans l'Est

Théâtre

de Christine Angot

Mise en scène de Stanislas Nordey

Au TNS (Strasbourg) jusqu'au 8 décembre.

www.tns.fr

Aux Amandiers (Nanterre) du 1^{er} au 15 mars.

Philippe Chevilley

«Le Voyage dans l'Est» d'après Christine Angot, penser l'impensable

liberation.fr/culture/scenes/le-voyage-dans-est-dapres-christine-angot-penser-limpensable-20231129_JXKJVVAYZJACVKQW6KQI4BIA3E

Stanislas Nordey adapte au TNS le récit d'inceste de Christine Angot, superbement mis en scène et interprété, et laisse entendre avec force l'écriture de l'autrice.



«Christine» est incarnée par plusieurs actrices à des âges différents. (Jean-Louis Fernandez/Jean-Louis Fernandez)

par Anne Diatkine, envoyée spéciale à Strasbourg
publié aujourd'hui à 15h43

On lit *le Voyage dans l'Est* de Christine Angot en se disant que rien n'est représentable, que tout tient à la langue, la scansion, le rythme, la concision, la précision, mais aussi à la manière de forer vers toujours plus de lucidité, de besoin d'élucider comment l'inceste a pu avoir lieu, puis perduré, d'abord secrètement, et ensuite, en toute connaissance des proches. Dans le même temps, on saisit parfaitement que l'enfant qui porte le récit, l'adolescente, puis la jeune femme, étudiante brillante, qui a pu se croire un moment «passée entre les gouttes» comme elle dit, est à la recherche d'une relation «normale», et qu'elle n'y renoncera pas tant que persiste un filet d'espoir entretenu par les promesses de son père. Dès lors, dès qu'il y a rencontre, il y a un risque que cela se reproduise.

Cela : l'inceste.

Une conscience clairvoyante et voilée

L'immense réussite de la mise en scène de Stanislas Nordey au théâtre national de Strasbourg est de ne jamais faire oublier qu'il s'agit d'un livre, de ne pas chercher à adapter les parties narrées en dialogues, de montrer au contraire la matérialité de l'écriture, le journal intime projeté par exemple. Ce qu'on reçoit, ce que font entendre les acteurs formidablement bien, est donc le texte d'Angot, légèrement élagué. Et ce que la mise en scène rend éclatante, c'est l'épaisseur des trames temporelles qui, sur le plateau coexistent grâce aux différentes actrices qui interprètent Christine à des âges différents, ainsi que les jeux de sa conscience – comme on laisse du jeu et de la souplesse à une corde – clairvoyante et voilée simultanément. La scène est divisée en deux horizontalement : il y a d'abord un espace nimbé de hiéroglyphes indéchiffrables sur les murs, aux couleurs bleutées, neutre comme un hall d'hôtel moderne, sans que la scénographie ne verse dans l'illustration. Au-dessus, une projection. D'abord la narratrice dans un train, jouée par Cécile Brune, presque une vision de ce que pourrait être «Christine» dans dix ou quinze ans, on comprendra plus tard où la mènent le train et ses pensées. Puis l'adolescente (Carla Audebaud) au visage flouté dont on distingue la distorsion des traits, son effroi, ou son sourire. Le flou, recouvrement de la mémoire, difficulté de se percevoir enfant, évite aussi à l'actrice d'avoir à singer l'enfant.

Un rôle impossible

Le récit est bourré de pièges pour qui l'adapte et pas seulement parce que les scènes d'inceste sont irréprésentables. C'est magnifique de voir comment les acteurs, comme souvent chez Stanislas Nordey, décalés, stylisés, avec des mouvements aux antipodes de tout réalisme, atteignent une vérité vivante dans leur abstraction. Avec la même intelligence, le père, Pierre Angot, rôle impossible et formidablement tenu par Pierre-François Garel, n'est pas un monstre, mais un homme à la suffisance et au contentement de soi communs, qui exhale jusqu'au moindre battement de cils la certitude de sa supériorité de classe, de sexe. On le voit souvent de biais, dans des postures légèrement en torsion, le coude sur son genou par exemple, l'imposture qui sourd, sous des manières policées. Claude, le mari, joué par Claude Duparfait, se dévoile à la fin, et l'acteur est génial, infiniment émouvant, dans son étrangeté qui fait entendre la sincérité douloureuse de celui qui ne pouvait pas comprendre la demande non dite de sa compagne, alors qu'il était le témoin auditif et capital de l'inceste. Continuons à citer les acteurs, Moanda Daddy Kamono, Charly, en bonnet rose, et la beauté de cette mise en scène est qu'elle n'a besoin de presque rien pour faire imaginer la sortie de la gare de l'Est où il attend Christine adulte. Mais aussi Charline Grand, qui joue Christine de 25 à 45 ans, tranchante et nette, amazone les mains dans les poches de sa jupe, en dépit de sa perte.

Le Voyage dans l'Est, mise en scène de Stanislas Nordey, au TNS jusqu'au 8 décembre puis au théâtre Nanterre-Amandiers du 1 au 15 mars.

Voyage dans l'Est, analyse chirurgicale de l'inceste

oeildolivier.fr/2023/11/voyage-dans-lest-analyse-chirurgicale-de-linceste

29 novembre 2023



Pour sa dernière création en tant que directeur du TNS, Stanislas Nordey adapte le dernier roman autobiographique de Christine Angot, *Voyage dans l'Est*. Avec pudeur et délicatesse, il aborde l'inceste et ses douloureuses conséquences, non comme un sordide faits divers, mais comme un acte clinique, l'ultime perversion d'un patriarcat à bout de souffle.

© Jean-Louis Fernandez

Le rideau noir cache la scène. Au loin, quelques bruits résonnent, des notes de piano s'égrènent lentement. Pas de brouhaha, juste quelques murmures. La salle plonge lentement dans le noir. Dans la pénombre, le décor d'**Emmanuel Clolus**, rappelant de manière évidente, en tout cas dans le motif, celui de la précédente création de **Stanislas Nordey**, *Au bord* de **Claudine Galea**, laisse apparaître sa matrice géométrique, ses lignes de fuite. Autant espace mental que boîte à souvenirs, il est le lieu dépositaire d'un secret,

l'écrin où les pensées fusent, les réflexions s'entrechoquent et où la parole finit par se libérer. Face public, comédiennes et comédiens vont porter l'histoire de **Christine (Angot)**, adaptée à l'os par **Stanislas Nordey**. S'intéressant aux faits dans ce qu'ils ont de plus cru, de plus intime, sans chercher à leur donner corps autrement que dans l'imaginaire du spectateur, ils leur insufflent ce qu'il faut d'intensité pour évoquer l'acte innommable malgré la rigueur quasi-juridique avec laquelle la société se doit de le considérer, au-delà de toutes émotions.

Une âme maintenue en esclavage



© Jean-Louis Fernandez

Surplombant la scène, un immense écran affiche, en gros plan, le visage en noir et blanc d'une femme d'un certain âge. La vie, les épreuves se sont inscrites dans sa chair. Regard dans le vague, elle semble perdue dans ses pensées. Le générique défile comme au cinéma. Assise dans un train, Christine (extraordinaire **Cécile Brune**) ressasse ses souvenirs, les revit, tente par bribes de reconstruire le récit d'une vie, la sienne, marquée par l'inceste paternel, l'emprise de cet homme sur elle du jour où elle l'a rencontré à aujourd'hui. Née hors mariage, elle est élevée par sa mère. Il lui faudra attendre ses treize ans et un voyage dans l'Est pour croiser le chemin de son géniteur. Pas un mauvais bougre à priori : même s'il a une autre famille, deux autres enfants, il veut faire les choses bien, la reconnaître du moins pour l'état civil, qu'elle porte son nom.

Pour l'adolescente, le moment est crucial. Son père existe, il n'est plus un anonyme. Mais très vite, une relation ambiguë, déplacée, s'installe. Un premier baiser sur la bouche va tout changer. Sa fille, elle ne le sera jamais véritablement. La seule place qu'il lui laisse, malgré ses beaux discours de père ne souhaitant satisfaire en tout point sa progéniture de seconde zone, c'est être l'objet sexuel que l'on utilise, que l'on possède, que l'on pénètre et que l'on rabaisse. Mais comment ne pas céder, comment refuser cette sorte d'amour, l'unique manière qu'il a de communiquer avec elle, de s'unir à elle ? Elle essaye, en vain. Malgré ses

demandes incessantes d'une relation filiale banale, rien n'y fait. Le mal est fait, la blessure insondable, l'inceste leur seul et unique lien. De treize à vingt-six ans, rien ne change. Son ascendant à lui, sa soumission à elle.

L'inceste dans toute sa réalité



© Jean-Louis Fernandez

L'histoire de **Christine Angot**, on la connaît. Elle irrigue son œuvre, la hante, en est l'essence, la colonne vertébrale. Après avoir mis des mots sur la violence physique et psychique que son père lui a fait subir, pour essayer d'en comprendre les causes, d'en chercher les origines, l'écrivaine, entrée à l'Académie Goncourt en février dernier, dépasse la tentation sordide pour ne s'intéresser qu'à l'acte, ses conséquences. Se détachant d'elle-même, tout en étant au cœur de ce roman paru en 2021, elle porte un regard froid, clinique, juridique sur l'inceste dont elle a été victime toute une partie de sa vie. Plongeant dans sa mémoire, mettant à plat les faits, ceux dont elle se souvient, de sa plume acérée, rythmée, sans concession, elle dénonce le délit, le criminel, sa passivité, celles de ses proches, son asservissement, le regard plein de relativité que porte encore et toujours la société. L'inceste n'est pas un fait divers, juste l'ultime façon de nier le lien filial.

Avec pudeur, sans pathos, **Stanislas Nordey** s'empare de cette matière incandescente, l'adapte au plateau, donne vie aux mots d'Angot. Respectant la pensée de l'autrice, tout en lui offrant à travers les jeux finement ciselés des comédiennes et comédiens une dimension plus universelle, il signe un spectacle choc d'une rare puissance, qui bouleverse les certitudes et donne corps aux non-dits. À travers les trois comédiennes qui incarnent la narratrice à trois périodes de sa vie, **Carla Audebaud** (Christine de treize à vingt-cinq ans), **Charline Grand** (Christine de 25 à 45 ans) et **Cécile Brune** (la femme d'aujourd'hui), il invite le public à vivre au plus près de ce drame qu'est l'inceste. Face à elles, tout en distanciation contenue, **Pierre-François Garel** se glisse avec maestria dans la peau de ce père-monstre, qui ne se répartit jamais de son flegme, de sa certitude d'être dans son bon droit. Les autres interprètes sont au diapason, complétant une distribution parfaite. La reconstitution lucide et

factuelle des mécaniques du crime peut alors éclater au grand jour. Ce *Voyage dans l'Est* éprouvant, salvateur et reconstitutif termine sa route, exsangue. Le voile est levé. L'inceste est enfin apparu dans toute sa réalité, sa véracité.

L'uppercut **Angot–Nordey** a mis K.O. les idées préconçues, les relativismes, les sous-entendus mal-placés. Le théâtre a transcendé le roman, lui a donné corps, une vérité impossible à nier !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Strasbourg

Voyage dans l'Est de Christine Angot

TNS

Salle Koltès

1 avenue de la Marseillaise

69000 Strasbourg

jusqu'au 8 décembre 2023

Durée 2h30

Tournée

1^{er} au 15 mars 2024 au Théâtre Nanterre-Amandiers

Mise en scène de Stanislas Nordey

Collaboratrice artistique de Claire Ingrid Cottanceau

Avec Carla Audebaud, Cécile Brune, Claude Duparfait, Pierre-François Garel, Charline Grand, Moanda Daddy Kamono, Julie Moreau, en alternance les 6 et 7 décembre avec Claire Ingrid Cottanceau

Scénographie d'Emmanuel Clolus

Costumes d'Anaïs Romand

Lumière de Stéphanie Daniel

Vidéo de Jérémie Bernaert

Cadre – Félicien Cottanceau

Musique d'Olivier Mellano

Enregistrement piano – Barbara Dang

© 2020 -Tous droits réservés.

Rédacteur en chef - Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Administrateur - Samuel Gleyze-Esteban

Le puissant Voyage dans l'Est de Stanislas Nordey

sceneweb.fr/stanislas-nordey-met-en-scene-le-voyage-dans-lest-de-christine-angot

Vincent Bouquet

29 novembre 2023



Photo Jean-Louis Fernandez

Pour sa première création en tant qu'ancien directeur du TNS, le metteur en scène adapte avec une acuité et une fluidité remarquables le roman en terrain incestueux de Christine Angot.

Il faut la voir cette Christine là, celle d'aujourd'hui, prendre, avec force et assurance, possession du plateau pour fracturer sa boîte de Pandore intime restée trop longtemps fermée à double tour. Les figures spectrales qu'elles convoquent, en même temps que ses souvenirs, c'est elle, et bien elle, qui les active, leur (re)donne vie, corps et voix. Toutes et tous s'échappent de sa mémoire, mais restent entièrement sous son contrôle, à la merci de sa parole, celle qui lui donne les moyens de reconstituer pièce après pièce, fragment mémoriel après fragment mémoriel, le puzzle de son histoire traumatique. **Plusieurs dizaines d'années après les faits, la voilà qui relate, et analyse, ce qu'elle a vécu, cet inceste paternel qui commença à la faveur d'un *Voyage dans l'Est*.** Une escapade familiale devenue, à cause d'un seul homme, le berceau de son malheur et le tombeau de sa candeur.

Cette Christine là, c'est Christine Angot, évidemment, qui bien avant Neige Sinno et son *Triste tigre*, auréolé du Prix Femina et du Prix Goncourt des lycéens 2023, a plongé dans les affres de ce qu'à l'époque le Code pénal français se contentait de qualifier de « viol par ascendant ». Un délit, tout au plus, couronné d'une circonstance aggravante. Pour ce faire, l'autrice se souvient de l'adolescente qu'elle était, celle qui, à 13 ans, croise enfin la route de ce père qu'elle n'a jamais connu. Installée avec sa mère à Châteauroux, elle se réjouit de rencontrer ce géniteur, haut-fonctionnaire au Conseil de l'Europe, qui n'a même pas pris la peine de la reconnaître et de l'intégrer à sa vie. D'abord enjouée, la rencontre ne tarde pas à dérapier lorsque, à l'occasion d'un détour par Gérardmer, ce père qu'elle connaît à peine l'embrasse sur la bouche. De ce geste, qui fait immédiatement naître en elle le mot « inceste », elle ne dit rien à sa mère, pas plus qu'elle ne lui confie la teneur de l'échange téléphonique ultérieur, où son père lui précise qu'il est pris d'une érection en entendant le son de sa voix. À vive allure, la machine à broyer, celle du crime et du silence qui l'accompagne, est lancée et condamne la jeune adolescente, visite après visite, escapade après escapade, de Reims au Touquet en passant par Londres et Paris, à subir les assauts toujours plus poussés de ce monstre paternel qui ne recule plus devant rien, ou presque, et la détruit à petit feu.

À travers ce récit, entrecoupé de séquences analytiques, Christine Angot décortique parfaitement l'art de la manipulation dont font toujours preuve les auteurs d'inceste, leur manière de faire reposer leurs envies sur les épaules de leur victime, de remettre en cause le lien filial pour mieux s'adonner à ce tabou universel, de faire croire que tout cela relève d'une forme de « normalité », d'un « amour particulier ». En jouant avec le lexique des sentiments, en tentant de banaliser des relations sexuelles qui sont, en réalité, des viols avec une ascendance psychologique toute particulière, les bourreaux cherchent, comme le décrit minutieusement l'autrice, à prendre leur victime au piège, à renverser la charge du désir – « *Je n'ai fait que ce que tu voulais* » – et, ce faisant, celle de la culpabilité. Observatrice sans concession des ravages que ce comportement paternel déviant a causés sur la jeune femme qu'elle était, Christine Angot l'est tout autant de la lâcheté de son entourage, de sa mère autant que de son petit ami de l'époque, Claude, qui, à deux périodes distinctes, n'ont pas voulu voir et n'ont pas su agir.

Pour adapter ce roman – une matière peu commune pour lui –, Stanislas Nordey n'a pas fait le choix du grand chambardement et de la profonde immixtion. Tout juste s'est-il contenté, à raison, de réduire le substrat d'origine, d'en faire une vraie matière théâtrale et de trouver le vecteur adéquat pour en transmettre la puissance. **Dans la scénographie d'Emmanuel Clolus, sorte de boîte littéraire d'où naissent les mots et où peut se reformer le passé, comme dans *Au bord*, la parole de Christine est alors prise en charge par trois corps et trois visages : ceux de la Christine d'aujourd'hui, qui assume l'essentiel du récit, et ceux de la Christine âgée de 13 à 25 ans et de 25 à 45 ans, qui, chacune, représentent les deux périodes incestueuses.** Autour d'elles, gravitent le père, la mère, Claude et quelques personnages qui, aussi secondaires soient-ils, apportent tous

leur pierre à l'édifice. Grâce à cette subtile division, Stanislas Nordey réussit à faire coup double, à conserver le côté littéraire du roman et un rapport étroit à la langue – que l'on entend particulièrement clairement et avec laquelle on entretient, à intervalles réguliers, un lien direct grâce aux projections textuelles – et, en même temps, à faire naître la possibilité d'une incarnation éminemment théâtrale. Surtout, le metteur en scène mobilise, comme peu souvent par le passé, l'ensemble des outils à sa disposition, et notamment la vidéo, pour faire s'enchevêtrer les différents niveaux d'écriture présents dans le livre de Christine Angot – les événements factuels, les temps analytiques, les dialogues, notamment téléphoniques, et le passage du *Journal*. De ce processus, émanent une acuité et une fluidité remarquables qui permettent de donner relief et limpidité au récit, mais aussi à la plume de l'autrice.

D'autant que, sur scène, celle-ci se trouve valorisée par une distribution de choix. Profitant d'une direction précise qui alterne adresses public et échanges frontaux, face-à-face rapproché ou par caméra interposée, position ascendante subie ou calculée, les comédiennes et les comédiens s'illustrent dans leur façon d'empoigner la langue et, avec elle, le plateau. **En maîtresse des événements, Cécile Brune porte haut, et avec force, le verbe de Christine Angot, qu'elle incarne dans son corps d'aujourd'hui et à qui elle confère, sans la singer, une réelle épaisseur. À ses côtés, Carla Audebaud et Charline Grand, dans leurs rôles respectifs de Christine du passé, trouvent le ton juste pour, chacune à leur endroit, donner à voir, et à ressentir, l'approfondissement des fêlures qui peu à peu se forment et peinent à se refermer. Face à elles, Claude Duparfait et Pierre-François Garel parviennent à tenir en équilibre sur la ligne de crête où cheminent les personnages masculins.** Le premier dans la peau de Claude et le second dans celle du père, duquel il fait reluire toute la complexité, savant mélange de magnétisme extérieur et de monstruosité intérieure. Au sortir, le dessillement de notre regard au sujet de l'inceste est tel qu'il nous fait dire que le théâtre a bel et bien, en la matière, comme dans d'autres, une sérieuse carte à jouer.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

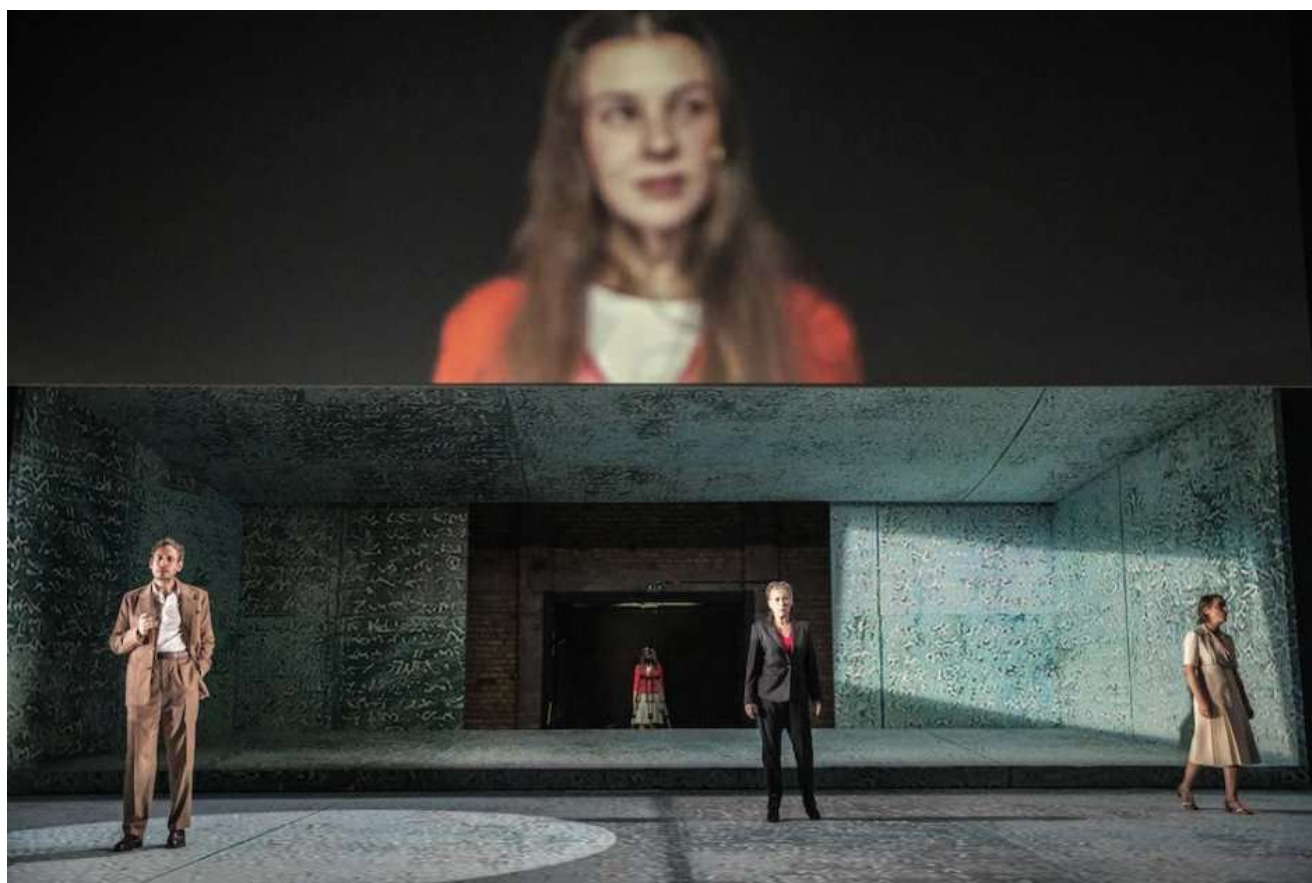
Le Voyage dans l'Est de Christine Angot créé par Stanislas Nordey au Théâtre National de Strasbourg.

[W webtheatre.fr/Le-Voyage-dans-l-Est-de-Christine-Angot-cree-par-Stanislas-Nordey-au-Theatre](http://webtheatre.fr/Le-Voyage-dans-l-Est-de-Christine-Angot-cree-par-Stanislas-Nordey-au-Theatre)

29 novembre 2023

En finir avec l'inceste et les abus sexuels d'un ordre patriarcal.

- Publié par [Véronique Hotte](#)



Avec *Le Voyage dans l'Est*, Christine Angot fait retour sur l'inceste subi - délit familial tu et passé à la trappe du silence, et dont nos temps oeuvrent enfin au dévoilement, à l'élucidation, à la dénonciation, pour le condamner une fois pour toutes, tabou « psychique » et « anthropologique », scélératesse d'adulte éprouvée intimement par un/une plus jeune - triste fait divers récurrent.

L'écriture à la belle oralité, dépliée dans son apparente simplicité, déroulée avec précaution et tact, selon des allers-retours sinueux entre époques - enchevêtrement temporel et tuilage existentiel serré -, explore une épreuve des plus misérables, à travers l'identité bafouée de la

victime par ce qui n'aurait jamais dû advenir, une conscience de soi malmenée et niée par l'Autre. Or, l'éveil se réalisera, après le défi de se souvenir des jeunes années, de leur fraîcheur piétinée par l'abuseur.

« Voir » au plus près ce qui s'est passé et a été subi en dépit de soi, sous l'emprise de celui qui soumet l'adolescente à l'inceste. Cette fille arpenteuse refait le chemin inverse, « revoit » de front - vertige et vérité -, revient sur les faits, actes, mots et points de vue, pour les mettre à distance, autant que faire se peut - geste rétrospectif de grande tension dont la résonance est souveraine.

Stanislas Nordey, acteur et metteur en scène, dirige le Théâtre National de Strasbourg de 2014 à 2023. Il crée durant ces années des textes de Christophe Pellet, Claudine Galea, Marie NDiaye et Leonora Miano... Ici, le metteur en scène privilégie la « précision clinique et l'intransigeance critique de la langue de Christine Angot » dont la quête universelle met à mal une réalité et un champ de bataille désertés par le sens commun, la raison, le respect de l'autre et de l'enfance.

L'inceste, viol par ascendant, est l'interdit fondamental et universel dans le monde entier, depuis la nuit des temps dans toutes les sociétés, scande l'autrice à l'ami ex-époux : « Il faut aller chercher les pharaons, mille trois cents ans avant J.-C., pour trouver des exceptions, qui sont censées, en plus être justifiées, par leur statut quasi divin. Et aujourd'hui, en France, c'est un crime. »

Abuser de sa fille reconnue sur le tard, de toute personne quelle qu'elle soit, c'est la contraindre à des relations physiques qu'elle n'est pas en situation de pouvoir refuser, et par euphémisme, cet acte revient à violer, à avoir des relations imposées non consenties avec une proie saisie et niée : « Alexandre VI était accusé d'abuser de sa propre fille Lucrece. » (Voltaire, *Essai sur les mœurs*.)

L'autrice, narratrice et personnage va à la rencontre d'elle-même - corps et esprit enfin réunis -, elle articule le tuilage chronologique des paroles, révélant peu à peu un éveil à soi - émancipation. Sur la scène, elles sont trois Christine : l'une entre 13 et 25 ans incarnée par l'ingénuité de Carla Audebaud, l'autre entre 25 et 45 ans, lumineuse, par Charline Grand, et celle d'aujourd'hui, médiatrice lucide et marionnettiste responsable, par Cécile Brune, tisseuse de lien. Elles sont majestueuses et sereines dans la volonté d'élucider cette in-tranquillité - corps intuitifs dont les mouvements spontanés apparaissent d'emblée, les voix claires contrôlées.

Ces femmes éclairées racontent leur imprudence et naïveté : souhaiter revoir « normalement » ce père : prétention vaine et déception du sentiment de « s'être fait avoir » encore. Le père refuse de reconnaître sa fille comme sa fille, même s'il a signé à la mairie un papier de reconnaissance.

« Pour les autres. Que je méprise. Je les méprise en douce. Je fais tout en douce. Je me fais plaisir en douce.... » Telle est l'attitude paternelle vue par la fille qui note ce « pouvoir ultime du patriarcat », pouvoir usurpé - faire ce que bon lui semble, ne pas reconnaître la réalité, imposer des vues privées dans son cercle et face à tous ceux qui s'inclinent devant le rapport d'autorité.

Pierre-François Garel est le Père, distant, juste, vu souvent de biais, insaisissable. Claude Duparfait est le compagnon proche et mari séparé qui comprend tout, sensible, mais n'ose pas intervenir, pas plus que la mère, la belle-mère, les demi-frère et la demi-soeur. Julie Moreau, solaire, joue la Mère et autres figures, tandis que Moanda Daddy Kamono joue Charly, l'amant.

S'engager à briser le silence pour faire voler en éclats les contraintes tues et imposées par plus fort que soi, et vaincre l'abus, le viol, toute violence : ce beau et grave Voyage dans l'Est est une réussite scénique, un défi lancé avec grâce, et d'une écriture active qui ne s'en laisse plus conter.

***Le Voyage dans l'Est*, texte de Christine Angot, mise en scène de Stanislas Nordey, collaboration artistique Claire-Ingrid Cottenceau, avec Clara Audebaud, Cécile Brune, Claude Duparfait, Pierre-François Garel, Charlie Grand, Moanda Daddy Kamono, Julie Moreau, en alternance les 6 et 7 décembre avec Claire-Ingrid Cottenceau.**

Scénographie Emmanuel Clolus, costumes Anaïs Romand, lumières Stéphanie Daniel, cadre Félicien Cottenceau, musique Olivier Mellano, piano enregistré Barbara Dang.

Du mardi 28 novembre au vendredi 8 décembre 2023, tous les jours à 19h, sauf samedi 2 à 18h, relâche le dimanche 3, au TNS Théâtre National de Strasbourg 1, avenue de la Marseillaise 67000- Strasbourg. Tél : 03 88 24 88 24 | tns.fr | #tns2324. Du 1er au 15 mars 2024, Théâtre Nanterre-Amandiers, Centre dramatique national.

Crédit photo : Jean-Louis Fernand

Stanislas Nordey porte à la scène "Le Voyage dans l'Est"

la ter- rasse journal-laterrasse.fr/stanislas-nordey-porte-a-la-scene-le-voyage-dans-lest-de-christine-angot-de-la-plus-puissante-des-facons

30 novembre 2023

Théâtre - Critique

Stanislas Nordey porte à la scène « Le Voyage dans l'Est » de Christine Angot de la plus puissante des façons



©Le Voyage dans l'Est, de Christine Angot, mis en scène par Stanislas Nordey. Crédit : Jean-Louis Fernandez

Théâtre national de Strasbourg / texte d'après le roman de Christine Angot / mise en scène Stanislas Nordey

Publié le 30 novembre 2023 - N° 316

Dans *Le Voyage dans l'Est*, récit paru en 2021, Christine Angot fait de nouveau littérature de l'inceste qu'elle a subi de la part de son père. Portant ce texte à la scène de la plus brillante, de la plus puissante des façons, Stanislas Nordey fait, lui, théâtre de ces mots, de ces actes, de ces faits difficiles à penser.

On connaît la voix précise, nette et tranchante de Christine Angot. Admirable lectrice, l'écrivaine a souvent dit ses propres mots lors de lectures publiques, conférant à sa prose une matérialité imparable. Lorsqu'on tourne les pages du *Voyage dans l'Est*, on ne peut s'empêcher d'entendre sa façon si personnelle de dire, de scander les phrases. Pour faire théâtre de son récit (publié chez Flammarion), Stanislas Nordey n'a pas cherché à s'approcher de la particularité de ce ton. Il a imaginé une forme théâtrale — plurielle, pointue, exigeante — capable de rendre compte, sur scène, de la vérité et de l'intensité de cette littérature. Dans *Le Voyage dans l'Est*, comme elle l'a déjà fait dans d'autres écrits, Christine Angot revient sur les faits et les conséquences de l'inceste qu'elle a subi de la part de son père, à partir du jour où elle fait sa connaissance, à l'âge de 13 ans. Ayant grandi seule avec sa mère, l'adolescente ne connaissait cet homme, jusqu'à cette rencontre, qu'à travers une photographie. Puis l'impensable arrive. Brutal. Insoutenable. Christine Angot l'exprime par le biais de mots crus qui laissent éclater toute la violence des gestes, toute la trivialité des situations. Des crimes devrait-on dire. Cette violence, cette trivialité, Stanislas Nordey s'en empare avec l'intelligence qui le caractérise.

Une fille sans père

Sur le plateau du Théâtre national de Strasbourg, le metteur en scène offre trois corporalités à l'écrivaine. Carla Audebaud est Christine Angot de 13 à 25 ans, Charline Grand de 25 à 45 ans, Cécile Brune est Christine Angot aujourd'hui. Entre jeu et narration, acuité des propos et justesse des présences, les trois comédiennes se croisent et se répondent. Elles multiplient les états de conscience, les réalités émotionnelles, les capacités de rapport à soi, à l'autre, à l'existence. Dire est au cœur de ce geste théâtral qui revêt une dimension profondément politique. Dire, mais aussi être, incarner, partager avec les publics — dans un silence grave, dense, qui participe à la force de la représentation — une authenticité, une puissance du texte que l'on attendait et qui advient. Claude Duparfait, Pierre-François Garel, Moanda Daddy Kamono et Julie Moreau (en alternance avec Claire Ingrid Cottanceau) endossent les autres personnages du récit. Ils prennent pleinement part à la réussite d'une proposition qui avance sur une ligne de crête. Cette vision sensible et radicale du *Voyage dans l'Est* fait barrage à tout relativisme. Elle met en évidence l'indignité d'un père qui refuse que sa fille soit sa fille, qui l'enferme dans une fonction sexuelle et la renvoie à un statut d'enfant de seconde zone. Elle creuse la question du silence, de l'emprise, de la lâcheté, de la parole, de la culpabilité de ceux qui savent, du regard que l'on pose sur les stratégies de survie d'une adolescente, puis d'une femme, qui cède mais ne consent pas.

Manuel Piolat Soleymat

A l'affiche Christine Angot Stanislas Nordey

Avec « Le Voyage dans l'Est » au Théâtre national de Strasbourg, une déflagration autour de l'enfer de l'inceste

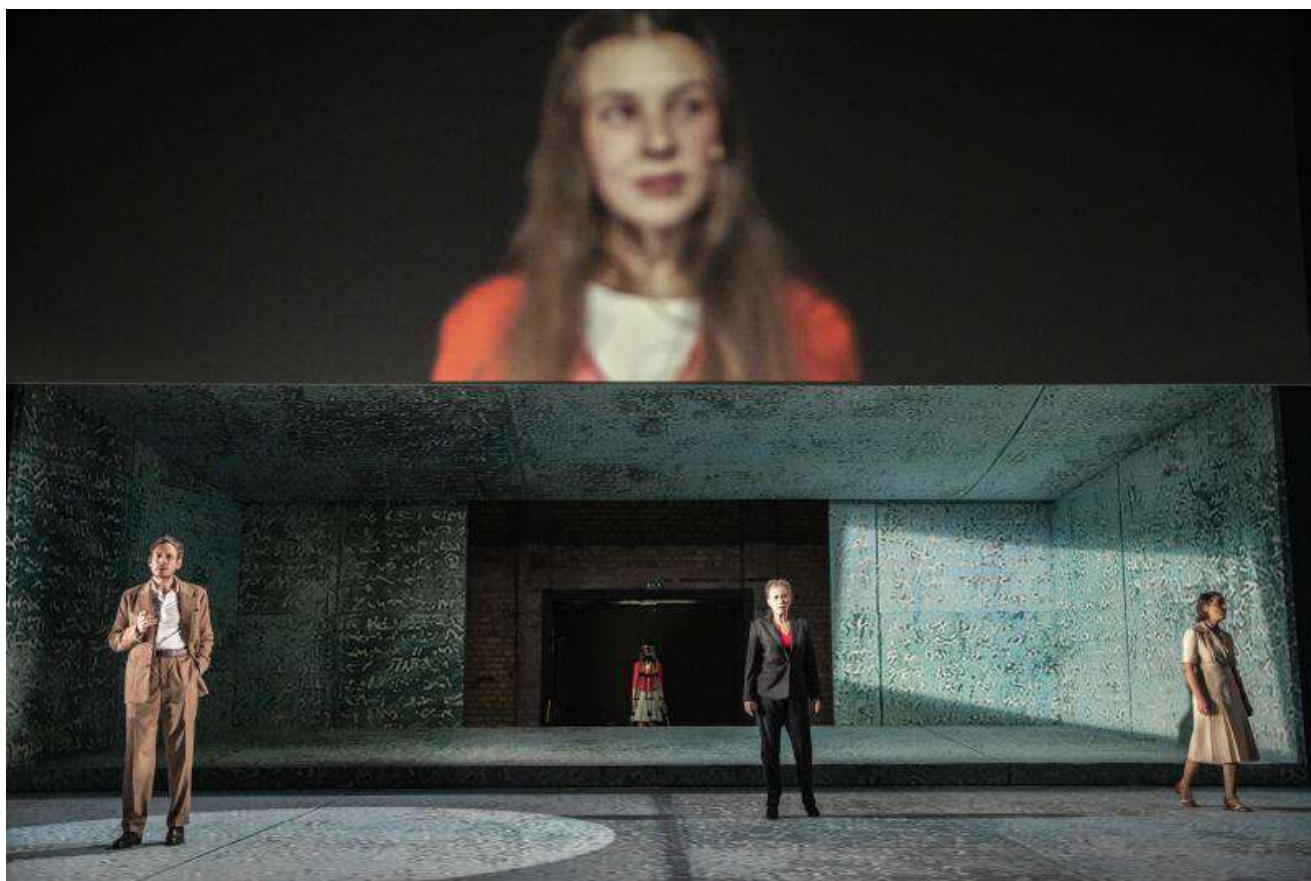
 [lemonde.fr/culture/article/2023/11/30/avec-le-voyage-dans-l-est-au-theatre-national-de-strasbourg-une-deflagration-autour-de-l-enfer-de-l-inceste_6203235_3246.html](https://www.lemonde.fr/culture/article/2023/11/30/avec-le-voyage-dans-l-est-au-theatre-national-de-strasbourg-une-deflagration-autour-de-l-enfer-de-l-inceste_6203235_3246.html)

Joëlle Gayot

Stanislas Nordey adapte avec génie le roman de Christine Angot et permet au public de percevoir l'inouïe capacité de destruction du comportement pervers d'un père.

Par Joëlle Gayot(Strasbourg)

Publié hier à 20h00



Carla Audebaud, à l'écran, et Pierre-François Garel, Cécile Brune et Julie Moreau, sur scène, dans « Le Voyage dans l'Est », de Christine Angot, adapté et mis en scène par Stanislas Nordey, au Théâtre National de Strasbourg, le 27 novembre 2023. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

On ne doutait ni de l'intelligence du metteur en scène Stanislas Nordey ni de la puissance de l'écrivaine Christine Angot, mais on était loin d'imaginer la déflagration générée par le spectacle associant leurs deux noms au Théâtre national de Strasbourg. Il y aura un avant et un après *Le Voyage dans l'Est*.

Lire l'entretien avec Stanislas Nordey (en 2018) : « L'Etat subventionne d'abord le spectateur »

Paru en 2021, chez Flammarion, *Le Voyage dans l'Est* revient vers cet inceste qui obsède l'œuvre de Christine Angot et dont on croyait, lectures à l'appui, connaître l'essentiel. Mais c'était compter sans la mise en scène magistrale de Stanislas Nordey, qui fait émerger des icebergs de sens dont on ne soupçonnait pas l'existence. Pendant les deux heures trente que dure une représentation portée par sept comédiens et comédiennes, les prises de conscience succèdent à l'évidence. On pensait tout savoir ? On se trompait.

Ce mouvement de révélation a la force d'une lame de fond qui transforme la surface des flots en une vague scélérate à laquelle personne n'échappe. A commencer, sans doute, par la romancière elle-même, dont les mots claquent dans un décor d'un bleu océanique parsemé d'écume blanchâtre et surmonté d'un immense écran vidéo : la peur, la honte, la tristesse, la culpabilité et la rage désespérée, face à un mur qu'elle tentera tant de fois de franchir.

Elle veut avoir avec son père des relations normales. « *Vous ne vous rendez pas compte de ce que ça fait d'avoir un père qui refuse que vous soyez sa fille* », entend-on proférer avec une insistance qui signale à quel point ce déni paternel est une voie royale vers un inceste banalisé. La logique en est aussi révoltante qu'imparable. Puisque le père (même s'il lui donne son nom à l'état civil) « refuse » que sa fille soit sa fille, pourquoi, dès lors, s'interdirait-il de coucher avec elle ?

Un manuel de survie

Depuis le temps que Christine Angot le martèle dans ses textes, on aurait dû le comprendre. On aurait dû noter en capitales, pour mieux le graver dans nos têtes, que l'adolescente sous emprise ne pouvait échapper aux mécanismes implacables d'une prédation sexuelle, affective et intellectuelle. Noter aussi de quelle manière, à 13 ans, elle n'a pas eu d'autre choix que de se dissocier intérieurement pour ne pas se perdre totalement. Et pourquoi *Le Voyage dans l'Est* est un manuel de survie.

Une enquête éprouvante menée par l'écrivaine vers les « points de vue » qui étaient les siens à 15, 20 ou 30 ans, et qu'elle invoque en les nommant ou nomme en les invoquant. Peu importe. Ils sont ce qui, en elle, a résisté au massacre et qu'elle sauve du néant en le mettant au jour. Elle ne romance pas mais elle se réinvente. Elle se réempare d'elle-même par et dans la littérature. Elle devient un sujet pensant, pas une victime chosifiée. « *Ce "voyage dans l'Est" est aussi un voyage vers l'être, encore et toujours, vers le réel, encore et jamais* », expliquait ainsi Camille Laurens dans *Le Monde*, à la sortie du livre, en 2021.

Lire la chronique (en 2021) : Le feuilleton littéraire de Camille Laurens sur « Le Voyage dans l'Est », de Christine Angot

Si cette entreprise incroyable nous parvient avec une indéniable clarté, c'est que le théâtre fait place nette sur la progression de l'écriture. L'ample plateau est une boîte à jeu découpée par des ronds de lumière. Sur l'écran, le visage pensif de Cécile Brune filmée dans un train ouvre la représentation. Elle se rend à Strasbourg. C'est là que travaillait, au Conseil de l'Europe, le père de Christine Angot. La comédienne, terrienne et tragédienne, incarne « Christine aujourd'hui ». Plus tard, sur ce même écran, s'imposeront les traits floutés et néanmoins très expressifs de Carla Audebaud, promiseuse jeune actrice qui incarne « Christine 13-25 ans ». Enfin Charline Grand interprète la feinte maîtrise de la maturité, elle est « Christine 25-45 ans ».

Sentiment du vrai

En démultipliant la figure de la romancière qu'il divise en trois identités distinctes, en alternant séquences vidéo et proférations au plateau, en projetant du texte écrit (les extraits du *Journal* tenu par Angot) et de l'image filmée, Stanislas Nordey (qui adapte pour la première fois un roman au théâtre) opère un coup de génie. Il désincarcère la parole des à-plats dans lesquels l'enferment les pages imprimées, et fait surgir à la verticale, saillants et nets, ces « points de vue » indispensables au ressaisissement convoité. La narration se glisse de corps en corps et sillonne, sans se diluer, les époques, les géographies, les gestes et leurs souvenirs, la mémoire.

Dans le rôle du père, l'exceptionnel Pierre-François Garel, ton tranchant, raideur arrogante, regard évanescent, s'offre à la détestation du public. Dans celui de Claude (compagnon de Christine), Claude Duparfait draine une émotion à fleur de peau. Jamais les comédiens ne se touchent. Ils restent, la plupart du temps, à bonne distance les uns des autres. Il faut que l'air circule et que, dans ses courants, s'immisce la possibilité pour une femme de se rassembler et de se (re) constituer, et pour le public de se débarrasser d'un fatras intime où s'emmêlent jugements hors de propos et idées toutes faites.



Au premier plan, de gauche à droite : Cécile Brune, Charline Grand et Carla Audebaud dans « Le Voyage dans l'Est », de Christine Angot, adapté et mis en scène par Stanislas Nordey, au Théâtre National de Strasbourg, le 27 novembre 2023. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

A quoi accède-t-on en fin de compte ? Au sentiment du vrai. Vérité des faits et du dire. Vérité de l'inceste dont on réceptionne avec une rare lucidité l'inouïe et durable capacité de destruction. Vérité de la nasse dans laquelle a été enfermée l'autrice. Vérité, enfin, du combat des mots pour desserrer l'étau. Aux deux tiers du spectacle, le père de Christine Angot lui suggère : « *Tu devrais écrire sur ce que tu as vécu avec moi... C'est intéressant. C'est une expérience que tout le monde ne vit pas.* »

Alors arrive (enfin) une séquence libératrice. Elle se traduit par un éclat (de rire ou de colère) de l'écrivaine traitant de « *pauvre con* » celui qui lui conseille de s'inspirer de Robbe-Grillet. « *Con, connard, pauvre con* » : l'insulte est en page 160 d'un roman qui en compte 215. Là où s'affirme le désir d'écrire, là où le père, jamais, n'aura l'ascendant. *Le Voyage dans l'Est* est un texte majeur sur l'enfer de l'inceste. Désormais, et grâce au théâtre, on le sait mieux que jamais.

Le Voyage dans l'Est, de Christine Angot. Adaptation et mise en scène : Stanislas Nordey. Avec Carla Audebaud, Cécile Brune, Claude Duparfait, Pierre-François Garel, Charline Grand, Moanda Daddy Kamono et Julie Moreau (en alternance avec Claire Ingrid Cottanceau). Théâtre national de Strasbourg. Jusqu'au 8 décembre. Puis à Nanterre-Amandiers, du 1^{er} au 15 mars 2024.

Joëlle Gayot(Strasbourg)



Théâtre

Retour sur l'implacable « Voyage dans l'Est » de Stanislas Nordey

Dans le sillage de la fin de son mandat à la tête du Théâtre national de Strasbourg, Stanislas Nordey y adapte *Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot. Et réussit à donner chair à l'architecture littéraire du roman qui analyse les mécanismes de l'inceste, portée par une distribution d'une grande justesse. Jusqu'au 8 décembre.

Sur un écran surplombant la scène, le visage d'une femme assise dans un train, regard dans le vague. Filmée en noir et blanc, cette femme d'une soixantaine d'années refait *Le Voyage dans l'Est*. Extérieure au monde, elle se remémore sa vie. Qu'est-ce qu'une vie saccagée par l'inceste subi à l'âge de 13 ans ? Le générique s'inscrit comme dans un film.

Des fragments de journal intime

De la projection à l'incarnation. Sur la scène du Théâtre national de Strasbourg (TNS), cette femme prend corps, c'est la magnifique Cécile Brune. D'une voix assurée, la comédienne va dérouler le fil de



Remarquables, les comédiennes Cécile Brune, Charline Grand et Carla Audebaud incarnent Christine Angot à des âges différents. Photo Jean-Louis Fernandez

l'existence de Christine Angot. Forer les fragments de mémoire, le langage bloqué, la peur, la vie de spectre. Appréhender la complexité d'une emprise destructrice, d'une manipulation perverse que l'on n'arrive pas à briser, même devenue jeune adulte. En adaptant le roman de Christine Angot, *Le Voyage dans l'Est* (éd. Flammarion, 2021, Prix Médicis), le metteur en scène

Stanislas Nordey se tient sur la corde raide de l'écriture. L'architecture littéraire du roman reposant sur l'analyse extralucide des faits et gestes, des non-dits, des mensonges ; des dialogues plus directs et crus. L'écriture, à travers des fragments du journal intime de la romancière, se matérialise sur l'écran. Fulgurante, l'écriture de Christine Angot a aussi dé-

placé le théâtre de Stanislas Nordey. Qui prend comme jamais appui sur la vidéo, la musique originalement composée par Olivier Mellano. Et sur une distribution dont la justesse repose notamment sur l'intuition d'incarner trois Christine à des âges différents - Cécile Brune celle d'aujourd'hui, Carla Audebaud celle de 13 à 25 ans et Charline Grand celle de 25-45 ans. Quand les temporalités s'entre-mêlent au cœur même du livre.

« Il me regardait dans les yeux. Il a fait un pas en avant et m'a embrassée sur la bouche. Le mot inceste s'est immédiatement formé dans ma tête. J'ai pensé en me le formulant : "Tiens, ça m'arrive à moi, ça ?" » Elle a 13 ans quand elle rencontre Pierre Angot, responsable du service de traduction au Conseil de l'Europe à Strasbourg - son père. C'est Carla Audebaud qui porte le récit. Enfin reconnue par ce père, l'adolescente ne renoncera pas à avoir « une relation normale » avec cet homme si séduisant et cultivé. Alors que l'inceste nie le lien filial. Pierre-François Garel tient la sidérante partition paternelle. Sa monstruosité inté-

rieure se pare d'une notabilité respectable. Le ton et le grain de voix sont au diapason manifeste le mépris d'une classe sociale dominante.

« Une écriture au rythme de la vie »

Réactivant les scènes de crime, Christine interroge par la suite son mari Claude (Claude Duparfait). Pourquoi n'a-t-il rien dit alors qu'il savait ? Pourquoi Rachel, la mère (Julie Moreau) n'a-t-elle pas porté plainte, une fois alertée par Marc, son collègue et amant de sa fille ?

Avec fluidité, la mise en scène épouse la forme « d'une écriture au rythme de la vie sans heurts, pour que cela soit juste vrai. Cela prend toute une vie », affirme Christine Angot. À la fin, la boîte de Pandore scénographiant

l'espace d'Emmanuel Clolus (recyclant le décor d'une précédente création *Au bord* de Claudine Galea) s'est effondrée, ne restent que les murs de briques du théâtre. Au-delà du phénomène médiatique, dévoyé par tous les discours autour de Christine Angot, on admire son geste littéraire radical qui tient à la singularité absolue d'une forme. Stanislas Nordey l'a servi avec force et puissance, achevant, lui, son *Voyage dans l'Est*. La fin d'un mandat de neuf ans à la direction du TNS, en soutenant les écritures contemporaines et particulièrement celles des autrices.

● **Veneranda PALADINO**
Jusqu'au 8 décembre au TNS ; durée : 2 h 30. www.tns.fr
Rencontre avec les artistes et Christine Angot à l'issue de la représentation du 2 décembre.

► Cinéma

Pour découvrir les films à l'affiche près de chez vous et leurs horaires, scannez ce QR code.



Strasbourg - Évangile de la nature au TNS

La dernière pièce de Stanislas Nordey sur le plateau du TNS en tant que directeur se tiendra du 13 au 21 décembre. Il portera sur scène *De rerum natura* de Lucrèce, six livres composant un grand poème antique où le philosophe reprend les thèses de son maître Épicure. L'ouvrage aura une influence sur nombre de scientifiques et de penseurs à travers les siècles, jusqu'à nos jours .



Stanislas Nordey Photo : Jean-Louis Fernandez

En réaction à l'assassinat de Samuel Paty, **Christophe Perton** a ressenti le besoin de retrouver la philosophie, et durant le second confinement d'octobre 2020, il s'est penché en particulier sur le texte de Lucrèce. Deux années ont été nécessaires pour affronter les 7400 vers de l'oeuvre. La nouvelle traduction par **Marie Ndiaye** , effectuée conjointement avec Christophe Perton, tente de trouver le bon équilibre entre sens et prosodie, fond et forme. Lucrèce est le continuateur, quatre siècles plus tard, de la théorie d'Épicure. Puisqu'il n'existe que les atomes et le vide, qui composent les corps et le reste du monde, il faut vivre au présent sans craindre la mort ni les dieux (l'univers obéit à des lois physiques et non divines). Cette théorie n'est pas sans lien avec la fameuse loi de la thermodynamique apparue au XVIIIe siècle, selon laquelle rien ne se crée, tout se transforme. Cette idée de cycle continu sera notamment symbolique sur le plateau par un décor circulaire et en mouvement. Stanislas Nordey souligne par ailleurs le caractère intemporel de la parole de Lucrèce. « *Tout ce que dit Lucrèce à son époque sur le cosmos, sur l'atome, le climat est époustoufflant ; on a l'impression que certaines choses auraient pu être écrites hier.* »

L'idée d'une Mère-Nature (et de la nécessité de vivre en communion avec cette dernière) est une autre grande ligne de force du poème, concept particulièrement d'actualité avec les enjeux environnementaux contemporains. « *Au-delà de son rationalisme, le texte de Lucrèce porte tout autant sur la conscience que nous devons retrouver sur « les choses de la nature »* », explique encore Christophe Perton. Le poème reflète également son époque avec les guerres civiles entre Rome et l'Italie, la guerre du Péloponnèse qui marque la fin de la République d'Athènes, et avec elle le déclin « *d'une société fondée sur le partage, l'équité, la représentation du peuple au coeur des institutions politiques* ». L'intelligence a cédé la place au « *grand divertissement* », tout comme la philosophie face à la religion et ses dogmatismes. « *Dans son poème, [...] il décrit l'infini, l'absence de centre de l'univers – sur lequel s'est acharnée l'église catholique à l'époque de l'Inquisition.* » Démarrée en plein confinement, c'est en toute logique que Christophe Perton fait débiter sa pièce sur... une épidémie (celle de la peste à Athènes), pour terminer sur l'avènement de la république d'Athènes, espoir politique et social. Les musiques entre pop électro et rock progressif d' **Emmanuel Jessua** et **Maurice Marius** , complices de longue date de Christophe Perton, accompagnent

la voix de Stanislas Nordey, sur le principe de l'ostinato et de la musique répétitive, le metteur en scène envisageant d'ailleurs la pièce comme un oratorio. Lucrèce chante encore !

Les citations de Christophe Pertou sont issues d'un entretien réalisé par Fanny Mentré, collaboratrice littéraire et artistique au TNS, le 14 avril 2023, celles de Stanislas Nordey d'un entretien réalisé par Fanny Mentré le 11 juillet 2023.

Évangile de la nature , Théâtre National de Strasbourg, du 13 au 21 décembre

<https://www.tns.fr/%C3%89vangileDeLaNature>

“Le Voyage dans l’Est”, “Richard II”, “Rapt”... Les spectacles à voir cette semaine

lesinrocks.com/arts-et-scenes/le-voyage-dans-lest-richard-ii-rapt-les-spectacles-a-voir-cette-semaine-603314-06-12-2023

Fabienne Arvers



Stanislas Nordey, Christophe Rauck, Lauren Houda Hussein, Chloé Dabert... Voici notre sélection de spectacles à voir cette semaine.

***Le Voyage dans l’Est*, par Stanislas Nordey**

Lecteur assidu de Christine Angot depuis ses débuts en littérature, Stanislas Nordey monte pour la première fois au théâtre un roman. Sans l’adapter. Impossible pour lui de toucher au texte. Mais comment rendre au théâtre l’épaisseur du roman sans le mettre à plat ?

Comment dire sur un plateau la déchirure de l’inceste que relate l’autrice, se remémorant l’enfant victime de son père et le considérant, aujourd’hui âgée de 60 ans, tel qu’il était à 40 ans. Pour Stanislas Nordey, *“c’est une de ses plus belles œuvres, une forme d’accomplissement. Ce qui me touche dans ce texte, c’est le chemin parcouru pour arriver*

à cet aboutissement”. Le spectacle se joue encore quelques jours au TNS avant une tournée en 2024. Une belle façon pour Stanislas Nordey d’y faire ses adieux en tant que directeur.

***Le Voyage dans l’Est*, de Christine Angot, mise en scène Stanislas Nordey. Jusqu’au 8 décembre, au TNS de Strasbourg.**

Stanislas Nordey, 10 ans à la barre du TNS

oeildolivier.fr/2023/12/stanislas-nordey-10-ans-a-la-barre-du-tns

13 décembre 2023



À Strasbourg, Stanislas Nordey quitte en beauté le TNS et son École. Porté par un feu sacré depuis sa nomination en 2014, le comédien et metteur en scène n'a eu de cesse que de nourrir un projet engagé autour de la diversité et la parité. Homme de plateau, c'est sur les planches qu'il fait ses adieux en mettant en scène brillamment *Voyage dans l'Est* de Christine Angot et en donnant vie à l'Évangile de la Nature d'après le *De Rerum Natura* de Lucrèce traduit par Marie Ndiaye et sous la direction de Christophe Perton.

© Benoît Linder

Que représente le TNS pour vous ?

Stanislas Nordey : c'est une sorte de lieu idéal, certainement un des endroits les plus passionnants de ce qu'il peut y avoir dans le théâtre public. C'est-à-dire un théâtre national en région, chargé d'histoire qui abrite en son sein une école nationale d'art dramatique. Le

TNS s'est aussi une histoire, un ADN qui s'est construit au fil du temps, s'est enrichi des expériences passées, des directions qui m'ont précédées, comme celles de **Jean-Pierre Vincent**, bien sûr, mais aussi celle d'**Hubert Gignoux**, de **Jacques Lasalle**, qui ont pris des risques pour faire de ce théâtre un lieu de création, d'expérimentation et de recherche. C'est une des raisons qui à l'époque, en 2014, m'ont donné envie de candidater. Cela m'a servi de boussole. Par ailleurs, le TNS est un lieu à part sur l'échiquier du spectacle vivant, du fait de sa situation décentralisée, de sa proximité avec l'Allemagne, de tout ce que ça véhicule, ça brasse culturellement et socialement.

Quels sont les grands moments qui ont marqué vos années strasbourgeoises ?



L'Esthétique de la Résistance, Sylvain Creuzevaut ©Jean-Louis Fernandez

Stanislas Nordey : Il y en a beaucoup. Mais je dirais tout d'abord ce que j'ai mis en place avec l'École, notamment le fait qu'un artiste vienne signer un « vrai » spectacle pour l'entrée des élèves dans la vie professionnelle. L'an dernier, **Sylvain Creuzevaut** a monté L'Esthétisme de la résistance adaptée de l'œuvre de **Peter Weiss**, En 2021, Julien Gosselin avait adapté le *Dekalog* d'après la série de dix téléfilms imaginés par **Krzysztof Kieślowski**. Quelques années avant, **Thomas Jolly** s'était attaqué au Radeau de la Méduse de **Georg Kaiser** et **Pascal Rambert** avait écrit une pièce pour les 12 élèves du groupe 44, Mont vérité. Cela raconte beaucoup de ce que j'ai souhaité mettre en place pour cette formation, ainsi que la poursuite de l'initiative Premier acte, lancé à la Colline, dont l'objectif était de mettre plus de diversité sur les planches. Un autre point important qu'il me tient à cœur de mettre en avant, c'est la présence des autrices dans les programmations successives que j'ai imaginées. Il était primordial que sur les grands plateaux aujourd'hui, des dramaturges et écrivaines comme **Claudine Galea**, **Marie Ndiaye**, **Léonora Miano** ou **Christine Angot**, soient représentées. Je suis aussi très fier d'avoir pu porter avec **Frédéric Vossier**, *Parages*, une revue qui raconte une époque et s'inscrit dans

l'histoire du lieu. Plus personnellement, je dirais d'avoir porté et soutenu de grands spectacles, comme *Le Passé* de **Julien Gosselin** d'après l'œuvre de **Léonid Andréïev** ou *Les Palmiers sauvages* de **William Faulkner**, mis scène par **Séverine Chavrier**, d'avoir aussi pu accompagner autour de beaux projets, des artistes qui sont de la génération au-dessus de la mienne, comme **Anatoli Vassiliev**, **Alain Françon** ou **Jean-Pierre Vincent**. Une chose qui me touche aussi et qu'il est important de signaler, c'est que grâce à une programmation éclectique, nous avons constaté avec l'équipe du TNS, que les salles étaient plutôt pleines, étaient plutôt jeunes. Ce qui était un des paris que je m'étais donné en arrivant ici.

Et dans les spectacles que vous avez mis en scène ou joués, certains vous ont-ils marqué plus que d'autres ?

Stanislas Nordey : Je dirais, parce que je suis entré au TNS avec cette pièce, *Je suis Fassbinder*, spectacle créé en collaboration avec **Falk Richter**. C'était un vrai challenge, car j'ai pris le risque d'une commande sans savoir ce que cela allait donner. En tant que comédien, l'aventure avec **Anatoli Vassiliev**, a été une expérience autant riche, formatrice qu'âpre. C'est un directeur d'acteurs incroyable. Et puis partager le plateau avec **Valérie Dréville**, c'est toujours un plaisir. Il y a aussi la rencontre avec Édouard Louis, qui m'a profondément marqué. Enfin, mettre en scène *Voyage dans l'Est* de **Christine Angot**, est quelque chose de très bouleversant et touchant. Je suis très content de partir de Strasbourg sur ce texte. Quelque part, j'ai l'impression d'avoir réussi mon entrée et ma sortie. Cela dit aussi beaucoup du travail qu'exige la direction d'une institution comme le TNS : comment tu installes un projet, assoies une ligne directrice, et comment en parallèle, tu continues à prendre des risques, que ce soit en tant que programmateur, producteur, metteur en scène et comédien.

Dans les autrices que vous avez mises en avant, il y a bien sûr Claudine Galea, mais aussi Marie Ndiaye. Qu'est-ce qui vous touche dans son écriture ?



Berlin mon garçon de Marie NDiaye. mise en scène de Nordey ©Jean Louis Fernandez

Stanislas Nordey : Une forme d'étrangeté dans la forme théâtrale. **Marie (Ndiaye)** est surtout connu pour ses romans et moins comme dramaturge. J'avais l'impression qu'en tant qu'auteurice de théâtre, elle n'était pas suffisamment mise en valeur. C'était important pour moi de l'associer au théâtre, de la mettre en l'avant. Elle a une architecture de pièce qui est singulière, qui me plaît beaucoup. Quand on la rencontre, elle a tout d'une petite souris, mais quand elle écrit c'est un dragon. Il y a un geste très passionnant dans sa manière d'aborder des sujets fondamentaux d'actualité à travers le théâtre. Ce n'est jamais frontal, mais plutôt tout en finesse et délicatesse. Dans *Berlin mon garçon*, la façon dont elle croque le personnage de Marina (**Hélène Alexandridis**), qui choisit d'être humaine avant d'être mère, est tout à fait saisissant. Cela n'a jamais l'air engagé, alors que cela l'est fondamentalement. C'est quelque chose qui m'a profondément touché. Elle est quelque part l'anti Léonora Miano, l'anti Christine Angot, mais sa langue n'en est pas moins subversive et puissante.

Vous quittez le TNS avec deux spectacles, l'un que vous mettez en scène, l'autre dans lequel vous jouez. Comment les avez-vous choisis ?



Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène de Stanislas Nordey © Jean-Louis Fernandez

Stanislas Nordey : Pour ce qui est du *Voyage dans l'Est*, il y avait tout un faisceau de raisons. Je lis ce que publie **Christine (Angot)** depuis longtemps et je trouvais que dans ce dernier roman, publié en 2021, il y avait une sorte de concentré de ce qu'elle est, ce qu'elle écrit depuis plus de 20 ans. Par ailleurs, il y avait dans le nom même de l'œuvre une sorte de clin d'œil à ma présence ici et à Strasbourg, d'autant que le livre, et donc le spectacle, se termine avec une scène qui se passe au TNS. C'était comme un signe, que je n'avais pas envie d'ignorer, d'autant plus pour ma dernière mise en scène en tant que directeur du lieu. Et puis, et c'est le plus important finalement, ce texte m'a mis K.O. Je trouve que la manière dont elle tisse son récit, qu'elle nous attrape nous saisit, nous prend dans ses filets telle une araignée, qui n'est pas malfaisante, mais qui veut nous faire entendre des choses, ouvrir nos œillères. Je trouve d'ailleurs que ce qu'il y a finalement de plus bouleversant dans ce roman, c'est la figure de Claude (son premier mari), qui est, d'une certaine manière, nous tous, ceux qui ne sommes pas forcément concernés, qui ont pour les uns su entendre, pour les autres rester sourds à l'appel des victimes d'incestes, de violences sexuelles. Pour ce qui est de *L'Évangile de la Nature* d'après **Lucrèce**, c'est **Christophe Perton** qui est venu vers moi. Cela avait pour moi du sens, d'être sur scène pour faire mes adieux, puisque quand je suis arrivé au TNS, j'avais programmé *Clôture de l'amour* de **Pascal Rambert**, pour présenter au public strasbourgeois. C'est une manière de boucler le cycle, d'incarner aussi au plateau qui je suis et ce que je suis. Ce long poème écrit par **Lucrèce** quelques années avant J.C. évoque la nature et expose de manière théorique et onirique la puissance scientifique de l'atome à l'origine de la création de l'univers. Il donne à voir le lointain, le monde qui nous entoure bien au-delà de la terre. C'est aussi pour moi, une façon de m'envoler dans le ciel strasbourgeois, peut être à la manière d'une étoile. Il y a quelque chose de l'ordre de la pirouette, de la métaphore.

Vous qui êtes hyperactif, avec ce poste en moins de direction, qu'allez-vous faire de ce temps libre ? allez-vous le combler ?

Stanislas Nordey : Le combler, bien sûr, en prenant le temps de vivre (rires). Je ne suis pas d'une nature inquiète et je n'ai pas besoin de combler le vide. Je vais profiter de la vie, du quotidien et de mes proches. Diriger un lieu comme le TNS est une charge énorme psychologique et mentale. Je vais donc pouvoir me poser, être dans le plaisir et le bonheur de me (re)trouver nomade et libre. J'ai plein de projets en tête qu'ils soient professionnels ou personnels. Je suis tout simplement heureux de ce que j'ai eu et de ce que j'ai actuellement.

Que peut-on vous souhaiter ?

Stanislas Nordey : de découvrir plein de nouveaux auteurs et autrices que j'ai envie de mettre en scène.

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Voyage dans l'Est de Christine Angot

création le 28 novembre 2023 au TNS

Durée 2h30

Tournée

1^{er} au 15 mars 2024 au Théâtre Nanterre-Amandiers

L'Évangile de la nature d'après De rerum natura de Lucrèce

Création le 13 décembre 2023 au TNS

Traduction de Marie Ndiaye & Christophe Perton avec la collaboration d'Alain Gluckstein

Adaptation, mise en scène et scénographie de Christophe Perton

Avec Stanislas Nordey

© 2020 -Tous droits réservés.

Rédacteur en chef - Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Administrateur - Samuel Gleyze-Esteban

À réécouter :



Critique théâtre : Stanislas Nordey met en scène l'inceste
raconté par Christine Angot, et ça marche

Avec Lucile Commeaux et Philippe Chevilley

Diffusion : 04/12/2023

[Réécouter ici](#)



Entretien

96

Les Inrockuptibles n°28



“Quelque chose

de l'ordre

de la preuve”

Richard Woodson



Christine Angot signe son premier long métrage. Avec *Une famille*, poursuivant son *Voyage dans l'Est*, elle retourne à Strasbourg et interroge ceux et celles qui ont choisi d'ignorer l'inceste dont elle fut victime. Un film documentaire bouleversant qui tente de partager l'inimaginable. Entretien autour de son rapport au cinéma, de la "comédie de la masculinité" et de ce qui se joue dans la famille. Texte Nelly Kapriélian & Jean-Marc Lalanne

Christine Angot

Quand elle se retrouve face à sa belle-mère, qui n'a jamais reconnu le viol que lui a fait subir son père et qui l'a rejetée, Christine Angot a ces deux phrases bouleversantes : "J'étais seule face à vous. J'ai besoin de mes amies." Et se tournant vers Caroline Champetier qui la suit, c'est-à-dire vers la caméra, c'est-à-dire vers nous, spectateur-rices, elle ajoute : "Entrez, j'ai besoin de vous !" Elle répète encore : "Entrez ! J'ai besoin de vous !" Et on entrera. Et on verra. Et on entendra. Quoi ? Les mécanismes du *gaslighting* d'une victime, la volonté de déni ou le refus de savoir, d'entendre, de comprendre cette ultime violence faite à une femme qui a été violée. Ces deux phrases ouvrent le film, font qu'il y a un film, et posent l'enjeu – vital – de toute l'œuvre littéraire de Christine Angot. Un geste qui, depuis *Un amour impossible* en 2015 et surtout *Le Voyage dans l'Est* (prix Médicis et prix Les Inrockuptibles en 2021), a opéré un glissement du dévoilement des gestes du prédateur (son père) au silence ou à l'inaction de ceux et celles qui savaient. C'est à ceux et celles-ci que Christine Angot donne la parole dans son film, le premier qu'elle réalise, et la puissance de ce film documentaire est de nous donner à les voir, les entendre, sans le filtre de la littérature. Et c'est imparable. Le film s'intitule, hélas très justement, *Une famille*.

Comment t'est apparue la nécessité d'engager le cinéma dans ce récit qui est le tien et que tu as travaillé jusque-là essentiellement par le biais de la littérature ? Pensaistu que le cinéma pouvait y apporter quelque chose de spécifique ?

Christine Angot — On pourrait le dire comme ça. Mais je ne me le suis pas dit comme ça. Les choses se sont présentées dans l'autre sens. Je sais que je dois aller à Strasbourg pour la sortie de mon livre *Le Voyage dans l'Est*. Je me dis : "Tiens, ce serait bien qu'il y ait une caméra avec moi." Parce que je sais qu'il y a là la famille de mon père. Parce qu'une caméra, c'est un objet mais c'est aussi quelqu'un à côté de soi. L'objet a la particularité de garder la mémoire des choses qu'on vit et de les enregistrer. Et ça c'est vraiment précieux. Ça constitue quelque chose de l'ordre de la preuve. Ce n'est pas juste la mémoire personnelle qu'on peut garder d'un événement. L'objet implique aussi une personne, qui voit la même chose que soi. Tu n'es plus seule à entendre ce que tu entends. Et ça change tout.

Et donc avec cette caméra, et avec deux personnes à tes côtés, tu as sonné à la porte de l'épouse de ton père et engagé un dialogue avec elle. À ce moment-là, existe-t-il un film dans ton esprit, au-delà du désir d'avoir cet entretien ?

Dans cette scène, placée au début du film, on voit que, quand j'arrive devant la maison, je ne veux pas sonner. Je m'en sens incapable. J'ai peur. Peur qu'on ne veuille pas me voir ni me parler. Quand tu es Élise Lucet et que tu sonnes à une porte pour poser des questions dans le cadre d'une enquête, si la personne ne veut pas ouvrir, tu ne te sens pas niée dans ton



être par le refus. Pour moi, ce n'est pas tout à fait pareil quand même. Que la famille de mon père puisse toujours refuser d'ouvrir la porte et de me parler, c'est d'une grande violence. C'est pour ça que j'ai besoin d'être avec quelqu'un. Pour être en mesure de supporter ce coup-là. Comme j'ai peur, je n'arrive pas à sonner. On filme la rue, la maison de l'extérieur... Dans tout ce que j'entreprends, je décide peu en général. Quelque chose se fait, au-delà de la conscience, et agit. Devant la porte, alors que je suis en difficulté, dans une incapacité à sonner, Caroline [*Champetier, la cheffe opératrice du film*] filme les sonnettes. Et, tout à coup, mon doigt appuie sur l'une d'elles. Ça a été instinctif, automatique. Si ça devient un plan, ma main entre dans ce plan, et provoque une action. Ça devient un film. Sans cette caméra qui cadre ces sonnettes, je n'aurais pas pu. Je sonne, donc. Et la femme de mon père répond. À partir de là, je ne réfléchis pas. Je suis en action. Comme on dit au début d'une scène : "Action !" Parce que c'est unique, ça ne se reproduira pas, je ne pensais même pas que c'était possible. Enfin : on va voir. Voir. ...

† Christine à 3 ans, à Gérardmer.

97

Les Inrockuptibles n°28



“Vivre l’inceste, ça fait partie des choses tragiques qui ne sont pas vraiment partageables. C’est terrible, car ça ne permet pas de produire une parole de fraternité.”



→ En confrontant l’épouse de ton père à ce qu’il t’a fait subir, à savoir des viols répétés pendant des années, avais-tu déjà une idée de ce qu’elle dirait ?

Non, vraiment, je ne savais pas. Je n’imaginai rien. Et j’ai été très surprise par ce que j’ai entendu. Quand je suis sortie, j’étais totalement abattue. Au fond, ce que je souhaitais, avec la femme de mon père (*mort en 1999*), c’était moins un entretien que la possibilité qu’elle me donne accès à mon demi-frère et à ma demi-sœur. Déjà, adolescente, quand j’ai fait la connaissance de mon père, je souffrais qu’il me tienne à l’écart de ses deux autres enfants. Je souhaitais les rencontrer. Là, maintenant, j’en ai vraiment fait mon deuil. Mais il aura fallu ça.

Qu’est-ce que tu as compris le jour de cette rencontre filmée chez la femme de ton père ? Que toute relation t’était à jamais fermée avec elle et ses enfants ?

Non. Pas si j’acceptais de la laisser me dire qu’elle avait de la peine pour moi [*ce qu’elle fait à plusieurs reprises dans la scène, et Christine Angot lui exprime qu’elle refuse cette “peine”*]. Pas si je tenais sagement la place de la fille non reconnue. Non pas de la fille violée par le père, bien sûr. Juste la fille non reconnue, et qu’on plaint. Lorsqu’on a subi ce genre de violences sexuelles, on se rend compte qu’on ne peut en parler qu’à une condition : laisser aux gens le champ pour qu’ils expriment leur pitié, leur peine pour vos malheurs. Si vous leur demandez

autre chose, ça devient compliqué. C’est pour ça qu’elle m’ouvre la porte d’ailleurs. Pour jouer le rôle social de la femme bien. Elle se doute que je vais lui parler des viols. Mais elle pense qu’elle a ses arguments, que l’inceste c’est ma version et un roman... Que l’Alzheimer dont mon père souffrait vers la fin peut rendre ses doutes compréhensibles, puisqu’elle ne pouvait pas l’interroger et avoir sa version à lui...

Quand la femme de ton père t’a ouvert et qu’elle voit que tu es accompagnée de personnes qui filment, elle veut d’abord refermer la porte.

Alors tu insistes...

Ça faisait quarante ans que cette porte était fermée. Lorsqu’elle s’est ouverte, je ne pouvais pas la laisser se refermer encore. Au fond, je crois que sur un sujet comme celui-là, on fait soit un film porno, soit un film de guerre. Et on pourrait ajouter que cette porte que je pousse, pour ne pas la laisser se refermer, est comme la porte de la pièce où ont lieu les incestes, une porte fermée qui protège les agresseurs, et que j’ouvre symboliquement pour que tout le monde sache ce qui se passe à l’intérieur.

Le tournage a donné lieu à des poursuites judiciaires, puisqu’on apprend dans le film que l’épouse de ton père a porté plainte pour violation de domicile et atteinte à la vie privée. Comment as-tu vécu cette information ?

Vous avez vu la scène : après un refus initial, elle se ravise. Elle nous fait entrer, elle nous conduit dans le salon et parle en se sachant filmée. Après l’entretien, elle nous raccompagne à la porte en nous disant que cette rencontre était nécessaire...



Je n'ai pas imaginé un instant qu'elle allait vouloir revenir en arrière. À la suite de sa plainte, j'ai été interrogée par un juge à Strasbourg pendant sept heures. C'est un des pires moments de ma vie. Quand le mot "victime" était utilisé ce n'était pas moi qu'il désignait, mais la femme de mon père, qui se permet d'exprimer des doutes sur l'inceste. C'était horrible. Mais maintenant, le film existe, il va être montré, on voit les choses telles qu'elles se sont passées. La procédure qu'elle a déclenchée est une tentative de blanchiment, consistant à effacer le viol commis par mon père, son mari, en le remplaçant par une violation de domicile, parce que j'ai cherché à parler. Ça me rend malade.

Dans une autre scène d'Une famille, tu parles avec ton ex-mari, Claude, d'une scène racontée dans Le Voyage dans l'Est où il sait que tu es dans une chambre à l'étage avec ton père, que l'inceste se reproduit et il n'intervient pas. Est-ce que cet échange n'a été possible que parce qu'il était filmé? Ou aviez-vous déjà parlé de cela?

Nous n'avions jamais eu cette discussion. Parfois, bizarrement, quand tu parles de certaines choses difficiles avec des gens que tu connais, on pourrait se demander si ce n'est pas filmé tellement on fait tous attention à ce qu'on dit! [rires] Alors que quand c'est filmé, comme là, si on a quelque chose à dire, il faut le faire, là, maintenant, parce qu'il n'y aura pas la caméra tout le temps... Si on doit dire quelque chose, là, il faut le faire. Et c'est souvent ce qui se passe. Quand j'ai appelé Claude pour lui demander s'il accepterait d'être filmé, il a d'abord dit oui, puis s'est désisté. Je n'ai pas insisté. Puis j'ai repensé qu'il avait été lui-même victime d'un viol quand il était très jeune. Je l'ai rappelé en lui demandant si, au moins, il accepterait que je lui pose une question là-dessus. Il a accepté. Mais, pour revenir à votre première question, je dirais que pour que quelque chose qui a toujours été tu entre deux personnes s'exprime, pour que ça puisse advenir devant la caméra, ça demande une concentration extrême.

Quelque chose est frappant dans les prises de parole des personnes qui apparaissent dans ton film : les gens parlent surtout d'eux-mêmes, de façon très aut centrée. Comme s'il y avait une impossibilité d'entendre l'autre...

Je pense que la culpabilité est plus forte que l'empathie. Et la culpabilité est un sentiment qui a à voir avec le narcissisme. On se lamente de ne pas avoir fait bien, on attend qu'on nous rassure, qu'on nous dise qu'en fait on a fait comme on a pu... Assister à ça, voir se débattre ceux qu'on aime avec leur culpabilité, c'est très dur à vivre. Parce que ça laisse très seul. Mais je pense qu'il ne faut pas trop en vouloir aux gens. Parce que vivre l'inceste, le viol incestueux, ça fait partie des choses tragiques qui ne sont pas vraiment partageables. Pour la plupart des gens, c'est inimaginable, donc pas partageable. C'est terrible, car ça ne permet pas de produire une parole de fraternité.

✓ Avec sa fille Léonore dans *Une famille*.

✎ Mariage de Christine et Claude dans les années 1980.

Christine Angot

Il y a néanmoins dans le film une phrase prononcée par ta fille, Léonore, dont tu dis qu'elle t'avait jusque-là manqué...

Oui. Il faut la laisser découvrir... Mais disons qu'en formulant que ça aurait pu ne pas arriver, elle retire toute responsabilité, toute culpabilité dans le fait que ça me soit arrivé. C'est un accident. Ça veut dire aussi "ça n'aurait pas dû t'arriver". Autrement dit, elle me redonne ma vraie vie.

Le film comporte des images de natures très différentes. On trouve notamment des images enregistrées au caméscope de toi jeune maman au début des années 1990 tenant dans tes bras Léonore, encore bébé. Pourquoi avoir monté ces images du passé?

Je ne l'ai pas vraiment décidé. Quand j'ai commencé le montage, j'ai apporté ces images à la monteuse à tout hasard, sans trop savoir pourquoi. On les a laissées dans un coin, et puis ça s'est imposé. Ça apporte une part romanesque. ...



Les Inrockuptibles n°28

Entretien

* Photo de classe de CM1, avec Christine Angot en haut à droite.



→ Je ne voulais pas réduire le film à une série d'entretiens documentaires qui aurait transformé mon livre, *Le Voyage dans l'Est*, en une série d'informations plus ou moins romancées. La dimension didactique d'une œuvre, renseigner, être renseigné sur quelque chose, n'est pas ce qui m'intéresse. C'est la base, c'est le minimum syndical de toute écriture, c'est inhérent. De la même manière, le récit, raconter une histoire, est inhérent aussi, mais n'est pas ce qui me motive. Vivre, voir vivre, reconnaître la vie qu'on vit tous les jours, la reconnaître dans un espace autre, ça j'adore. Ces images d'archives m'ont bouleversée. Je les avais oubliées. On oublie ce qui a été vécu. Ce n'est pas tellement mon propre bonheur que je voyais. C'était le bonheur d'avoir eu cette enfant petite, dans ma vie, au quotidien. J'avais ça. Je ne l'ai plus. Évidemment, ce bonheur-là me saisit quand je revois ces images. Ça prend un temps fou de se préparer à la séparation avec son enfant. À l'admettre, la vivre, l'accepter. Il faut qu'elle le soit, bien sûr. Mais la très grande proximité de la toute petite enfance, c'est quand même un sentiment incomparable.

On trouve aussi dans *Une famille* des extraits de deux émissions de Thierry Ardisson dont tu es l'une des invité-es. On se souvenait de ces extraits comme si c'était hier. Mais en les revoyant, on a l'impression que c'était il y a cent ans. Qu'un tel niveau d'irrespect, de sexisme, d'inconscience des mécanismes d'abus et de domination ne serait plus tout à fait possible aujourd'hui... As-tu aussi ce sentiment ?

Ce qui est certain, c'est que depuis MeToo, parler des agressions qu'on a subies est totalement intégré à ce qu'on peut dire publiquement. Jusque-là c'était inaudible, irrecevable – ou très codifié. Que cette parole soit désormais admise dans l'espace public, je n'avais jamais connu ça, et c'est une très

“On ne supporte plus Macron et son monde, et les postures d'autorité... On n'en peut plus de la clownerie masculine.”

bonne chose pour la société. Mais ce n'est pas si confortable pour soi. Avant, j'en parlais dans des espaces que j'avais trouvés : l'analyse, certaines personnes proches. Mais les moments où je ne pouvais plus en parler permettaient aussi de penser à autre chose. Maintenant j'y pense tout le temps. Même dans les espaces sociaux. Je suis envahie tout le temps. Je ne regrette pas l'époque d'avant, bien sûr, celle où on n'en parlait pas. On en parle, c'est bien, c'est important. Mais aussi très éprouvant. Tu as tout le temps cette saloperie dans la tête, et c'est dur.

Ce qui se passe aujourd'hui dans le cinéma français avec les prises de parole de Judith Godrèche, Judith Chemla, tout ce qui se joue autour de Gérard Depardieu, tu le suis avec un très vif intérêt ?

Oui, bien sûr. Qu'est-ce qu'on voit ? On mesure avec le recul qu'on a accepté, pendant très longtemps, et au-delà du cinéma, que la société, le monde, ce soit les hommes. Que les réalisateurs soient les hommes. Que les écrivains qui s'internationalisent, ce soit les hommes. Que les écrivains qui racontent des trucs importants sur le monde, ce soit les hommes. Ceux qui ont une vision, de la société, du contemporain, où je ne sais quoi – les hommes... On a vécu là-dedans tout le temps. Je crois que

100

Les Inrockuptibles n°28

Archives Christine Angot



ce qu'on n'avait pas vu, et qu'on commence à voir, c'est la dimension ridicule de la comédie de la masculinité. C'est assez frappant aussi de voir à quel point on ne supporte plus Macron et son monde, et les postures d'autorité... On n'en peut plus de la clownerie masculine. C'est ça qui vacille.

Avant même que tu ne réalises *Une famille*, le cinéma a accompli un chemin dans ton œuvre. Il a d'abord été l'objet d'une satire sociale dans *L'Inceste* (1999), avec ce personnage de réalisatrice légèrement moqué, ou encore dans *Les Désaxés* (2004), dont les personnages principaux sont cinéastes et où se déploie derrière eux tout le petit milieu du cinéma français...

Probablement parce que, par rapport au milieu de l'édition tel que je le connaissais à l'époque où j'écrivais *L'Inceste*, le cinéma m'est apparu comme une industrie culturelle de luxe. Ce sont des artistes, mais qui constituent une classe sociale un peu particulière. En tout cas pour les plus aisés d'entre eux. Avec une vie et des rites privilégiés, entre les festivals, les liens avec la mode...

Et ensuite tes livres ont été adaptés au cinéma, avec ou sans ton concours : *Un amour impossible* de Catherine Corsini (2018), *Avec amour et acharnement* de Claire Denis (2022)... Claire Denis, avec qui tu as écrit aussi le scénario d'*Un beau soleil intérieur* (2017).

Oui. Il y a eu aussi un ou deux projets qui n'ont pas abouti avec des cinéastes qui m'ont demandé d'écrire pour eux. Au cinéma, je collabore à une œuvre que je ne signe pas mais où je peux apporter des choses qui m'intéressent. Ça concerne souvent les dialogues, le soin apporté à comment les gens parlent. Et à ce qu'ils disent. C'est ce qui me plaît. Ça reste secondaire dans ma vie par rapport aux livres. Mais j'aime bien pour ça. Il y a moins d'enjeu, c'est plus léger.

Et en tant que spectatrice, le cinéma est-il quelque chose de secondaire dans ta vie ou de très important ?

Le cinéma m'intéresse forcément, parce que c'est du récit, parce que c'est l'affirmation d'un point de vue sur les choses, et une façon particulière de les montrer. J'aime aussi, au cinéma, que ça puisse toucher tout le monde. Que ce soit une forme à ce point populaire mais qui a donné de très grands artistes et de très grandes œuvres. Et aussi que, la plupart du temps, on voit de quoi les gens parlent lorsqu'ils parlent des films qu'ils ont vus. Avec les livres, c'est moins sûr. Il en sort tellement... Le cinéma reste un espace commun. Souvent je vais voir des films pour ça, pour voir de quoi les gens parlent. Dans *Anatomie d'une chute*, j'ai aimé particulièrement un des acteurs, Antoine Reinartz, qui joue l'avocat général. Je l'ai vu aussi dans un ...



Carnet de notes de montage.

“Scènes de la vie conjugale est un document exceptionnel sur des gens qui parlent, tout ce qu’on voit lorsque quelqu’un parle, et l’écart intérieur.”

→ autre film récent, *Les damnés ne pleurent pas* de Fyza Boulifa. Il y a dans son jeu une intelligence du monde social, une connaissance des archétypes de classe que j’adore et que je trouve incroyables, car il n’a pas peur de les jouer comme s’ils étaient liés à sa propre personne – c’est ça un acteur de cinéma, cet alliage-là.

Est-ce que ton attachement pour certains films a nourri celui que tu as réalisé ?

Le seul film auquel j’ai repensé pour *Une famille*, c’est *Shoah*. Pour une raison simple : il fallait juste aller voir les endroits et écouter les gens. Le film, c’est juste ça. C’est la seule chose qu’il fallait pour que le film existe. *Shoah* m’a permis de me dire que, d’une certaine façon, il n’y avait rien à faire, pas besoin d’écrire... Il suffit d’être là, et de savoir. Savoir, c’est essentiel. Tu ne crées rien. Aucune scène. Tu vas voir. Les lieux. Les gens. Tu ne cherches pas ce qui s’est passé. Tu sais. Mais tu veux montrer comment ça se passe. Comment ça se raconte. Comment ça continue de se passer. Parce que ça n’appartient pas seulement au passé. D’ailleurs, Claude Lanzmann a ajouté à *Shoah* d’autres films. Il n’a cessé d’en filmer les ramifications.

Tu as vu *Shoah* il y a longtemps ? À l’époque, as-tu mesuré, comme tu viens de le faire, que le film te parlait si personnellement ?

Il nous parle personnellement à tous. Il filme des gens en vie, qui parlent. On sait, et on sent, que ce qu’ils disent est résiduel. Ce sont des traces d’eux-mêmes, de ce qu’ils ont vu, de ce qu’ils savent, de ce qu’ils peuvent dire. On entend ce qu’on entend, et tout ce qui manque. Il y a beaucoup de paroles dans *Shoah*, c’est saturé de paroles, et donc de silence. C’est ce qui est extraordinaire, c’est la beauté du cinéma : des gens qui parlent, comment ils parlent, avec quel visage, quels mots, quelle intonation, quelle pensée intérieure, c’est au fond la seule chose qui m’intéresse et que le cinéma parfois arrive à saisir de façon unique. Dans *Shoah*, des dizaines de personnes parlent et il n’y en a pas une qui parle pareil. C’est la vie. C’est l’opposé du reportage. C’est aussi la raison pour laquelle j’aime tellement *Le Joli Mai*, le film de Chris Marker et Pierre Lhomme [1963]. Là non plus, personne ne parle de la même façon, et pourtant tout le monde est le témoin du même temps – en l’occurrence le début des années 1960 à Paris, près du quartier de la Bourse, ou ailleurs. On voit les choses être et ne plus être en même temps.

Tu as cité deux documentaires. Est-ce que certains films de fiction t’ont autant saisi sur le surgissement de la parole ?

Bien sûr. Je pense à certains films de Bergman. *Sonate d’automne*, *Scènes de la vie conjugale*... Mais *Scènes de la vie conjugale* touche à une zone proche du documentaire. C’est un document exceptionnel sur des gens qui parlent, tout ce qu’on voit lorsque quelqu’un parle, et l’écart intérieur.



Comment perçois-tu la transposition de certains de tes textes à la scène ? Par exemple Stanislas Nordey, qui monte *Le Voyage dans l’Est* à Strasbourg cet hiver et au Théâtre Nanterre-Amandiers en mars.

Le spectacle de Stanislas Nordey est extraordinaire [lire p.150]. Quand je l’ai découvert, je lui ai dit quelque chose qui peut paraître une appréciation minimale, mais qui est très important pour moi : à aucun moment je n’ai été gênée. Rien n’a été interprété. Rien ne m’a été pris. Mais tout a été lu.

Y aura-t-il d’autres films après *Une famille* ?

J’aimerais bien, oui. ■

Une famille de Christine Angot (Fr., 2024, 1 h 22). En salle le 20 mars.

Le Voyage dans l’Est de Christine Angot, mise en scène Stanislas Nordey, avec Carla Audebaud, Cécile Brune, Claude Duparfait, Charline Grand... Au Théâtre Nanterre-Amandiers, du 1^{er} au 15 mars.

Participation à l’exposition *Entre les lignes*. Art et littérature, où Christine Angot présente une œuvre cocréée avec l’architecte Patrick Bouchain, au MO.CO., Montpellier, du 2 mars au 19 mai.

Archives Christine Angot



Scènes



LE VOYAGE DANS L'EST
par Stanislas Nordey

Bouleversé par le texte
de Christine Angot, le metteur
en scène monte pour la première
fois de sa carrière une œuvre
de littérature et réussit un coup
de maître.

Jean-Louis Fernandez



En ce soir de première, le chemin qui mène au Théâtre national de Strasbourg est parsemé d'affiches du spectacle *Le Voyage dans l'Est*. Impossible de les rater... Comme autant de balises dénonciatrices, elles sont fixées à l'arrache avec du Scotch sur les panneaux publicitaires du tramway. On peut lire une phrase extraite du roman de Christine Angot, imprimée en noir sur une vaste page blanche : "Le crime d'inceste n'a rien à voir avec la pulsion sexuelle." Une manière très politique d'interpeller le public en posant le débat dans la rue en écho à la colère qu'exprime l'autrice : "Pour vous, l'inceste, c'est juste un truc sexuel. Vous ne comprenez pas. Vous ne comprenez pas."

C'est le pouvoir ultime du patriarcat. C'est le sceptre. L'accessoire par excellence. Le signe, absolu, d'un pouvoir privé qui s'exerce sur un cercle, et qui est respecté au-delà du cercle, par tous ceux qui s'inclinent devant le rapport d'autorité."
Un précipité de ce qu'elle pense et que la petite fille qu'elle était n'aurait su exprimer qu'à travers un souhait : échapper à l'enfermement de l'inceste pour revendiquer son droit à des rapports normaux avec son père.
Après la mort du père, Christine Angot revient avec *Le Voyage dans l'Est* sur des années de chaos où elle tente d'échapper à une destruction de soi propre au pouvoir que son géniteur s'est arrogé sur son corps. Ce chaos a commencé par un premier baiser sur la bouche à 13 ans et les choses ont continué après sa majorité et durant la décennie suivante, jusqu'à la date de la prescription du crime et la fin de la possibilité de dénoncer la culpabilité paternelle.
Alors qu'il n'avait jamais porté sur scène un matériau romanesque, Stanislas Nordey s'enflamme : "Pour moi, c'est une de ses plus belles œuvres, une forme d'accomplissement. Ce qui me touche dans ce texte, c'est le chemin parcouru pour parvenir à cet accomplissement. Pour être sincère, ce texte m'a sauté à la figure à la première lecture. J'ai appelé très rapidement Christine pour lui dire que je voulais en faire quelque chose si elle était d'accord. Je n'ai pas trop réfléchi, finalement."
Très vite se pose la question de la transposition au plateau d'un texte qui articule plusieurs modes d'écriture ; en revenant avec une précision clinique sur les faits, en passant par l'épisode d'un journal intime, avant de prendre le recul d'une réflexion sur la solitude d'être une victime sans que personne ne vous reconnaisse comme telle. "Au-delà de l'indifférence, c'est la question de la complicité, de la non-assistance à personne en danger qui est en jeu dans le roman, précise le metteur en scène. On ne voit pas ce qu'on ne veut pas voir. C'est ce

non-vouloir-voir qui est intéressant. Pourquoi ce non-vouloir-voir ? C'est cette position qui m'intéresse car, au fond, c'est par sa banalité qu'elle nous concerne tous, c'est 'le nous tous' qu'elle interpelle."
Pour témoigner de l'écriture de l'autrice, il est hors de question de passer par une refonte du texte. Pour Stanislas Nordey, conserver la structure de l'œuvre et son architecture est un impératif. Il décide de procéder par condensation et réduction pour adapter le roman au temps de la représentation. D'autorité, le metteur en scène précise que les scènes crues et violentes entre le père et la fille sont irréprésentables. Sa belle idée est de diviser le rôle de Christine en l'offrant à trois actrices. La Christine juvénile de 13 à 25 ans est incarnée par Carla Audebaud et l'interprétation de la femme de 30 à 40 ans est confiée à Charline Grand ; il a enfin choisi Cécile Brune pour celle d'aujourd'hui, devenue écrivaine. Les trois se croisent sur le plateau dans l'étrange mise en perspective d'un temps du jeu qui devient celui de tous les âges d'une vie.
Sur scène, l'objectif reste celui d'un "théâtre de la parole" cher à Stanislas Nordey. Reprenant la scénographie d'un spectacle précédent, il se contente de l'utiliser comme une boîte à jouer de récup, un support abstrait qui lui permet d'inclure différents types d'éléments et de signes ; vidéo live, images filmées en extérieur, textes projetés, musique, micro, voix off, etc. "Il faut imaginer et orchestrer différentes entrées pour que le roman et sa structure puissent se déployer au maximum sur le plateau."
Le travail dramaturgique, d'une grande puissance, subjugué par sa limpidité, qui permet d'éclairer le propos de Christine Angot avec pudeur, grâce et détermination. Un moment de théâtre grandiose. ■ Patrick Sourd

Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène Stanislas Nordey, avec Carla Audebaud, Cécile Brune, Claude Duparfait, Charline Grand... Au Théâtre Nanterre-Amandiers, du 1^{er} au 15 mars.
Retrouvez notre entretien avec Christine Angot p.96.



MADAMECULTURE

CHRISTINE ANGOT & STANISLAS NORDEY

“L’inceste est une déflagration”

L'ÉCRIVAIN SORT UN FILM CHOC SUR SON HISTOIRE FAMILIALE DANS LE PROLONGEMENT DE SON LIVRE *LE VOYAGE DANS L'EST*. METTRE EN SCÈNE CE ROMAN ÉTAIT UNE ÉVIDENCE POUR L'HOMME DE THÉÂTRE. DIALOGUE SENSIBLE.

ILS SONT CÔTE À CÔTE SUR LA BANQUETTE DU CAFÉ DE FLORE. Même génération, même exigence, même sensibilité. Elle, Christine, écrivaine, chroniqueuse et désormais cinéaste. Lui, Stanislas, homme de théâtre, acteur (qui alterne sept pièces cette année) et metteur en scène. À la croisée de leur travail, *Le Voyage dans l'Est*, prix Médicis 2021. Dernier livre d'Angot, nouvelle traversée de l'inceste que son père lui a fait subir à 13, puis à 26 ans. Elle l'a prolongé d'un film uppercut, *Une famille* (1), et lui l'a adapté sur scène avec radicalité (2). À l'heure où ce sujet n'en finit plus de faire l'actualité – les chiffres de la Ciivise à l'appui, 160 000 enfants étant victimes de violences sexuelles chaque année –, et où les livres de Camille Kouchner et de Neige Sinno (*Triste Tigre*, prix Femina 2023) se succèdent, ces deux artistes nous livrent, chacun à leur manière, une œuvre forte.

MADAME FIGARO. – VOUS CONNAISSEZ-VOUS DEPUIS LONGTEMPS ?

CHRISTINE ANGOT. – On s'intéresse aux mêmes choses, donc...

STANISLAS NORDEY. – Christine aime le théâtre, va au théâtre.

On a des amis en commun. C'est un peu comme dans le générique d'*Amicalement vôtre*... On a avancé côte à côte dans nos chemins. Et à un moment donné, ils se croisent.

C. A. – Tu me lis depuis toujours...

S. N. – Chaque année, je regarde le nouveau film d'Assayas, je lis le nouveau livre d'Angot... Ce sont des rendez-vous importants qu'on a avec des artistes qui vous font avancer. Vous les voyez

construire une œuvre. Je lis Christine depuis quasiment le début, mais je ne m'étais jamais posé la question de la rencontrer dans le travail, alors qu'elle a écrit du théâtre. Quand j'ai lu *Le Voyage dans l'Est*, j'ai décroché mon téléphone. Il m'est arrivé quelque chose. Je me suis dit : « Ça doit être sur scène. » Ça me sautait au visage. Ça me ravageait... À la fois le contenu du texte, mais aussi l'architecture, la structure, le squelette. Je voulais mettre en scène le roman. J'avais besoin d'y aller seul. J'aurais très bien pu lui demander de faire l'adaptation. Mais on serait allé vers un autre objet.

C. A. – Maintenant que j'ai vu la pièce, je pense que tu voulais trouver une traduction de ce livre dans ton langage, ton espace, c'est-à-dire un plateau. C'est juste ça. Il avait lu, et compris très profondément. Donc il n'avait absolument pas besoin de moi ! Qu'est-ce que j'ai à lui expliquer ? Il a lu le livre très profondément...

S. N. – Et pas seulement le livre. J'ai relu tout ce que Christine a écrit. Comme une espèce de voyage dans le temps, dans la durée, à la façon du *Voyage dans l'Est*, qui convoque différentes temporalités. Je citais aux acteurs le titre de Maupassant, *Une vie*. Je trouvais important que les acteurs lisent l'ensemble. Selon les livres, on retrouve les mêmes choses, mais différemment.

UN PEU COMME MARGUERITE DURAS, QUI REVIENT SUR LE MOTIF DANS PLUSIEURS LIVRES, UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE, L'AMANT, L'AMANT DE LA CHINE DU NORD, VOUS ÉCRIVEZ L'INCESTE, PUIS UNE SEMAINE DE VACANCES, UN AMOUR IMPOSSIBLE, LE VOYAGE DANS L'EST...

S. N. – Christine a énormément écrit, et pas que sur l'inceste.





MADAMECULTURE

“On ne se rend *PAS* *COMPTE* de l’extrême *DIFFICULTÉ*, voire *impossibilité*, de parler”

Christine Angot

C. A. – Et toutes les autres choses sont nourries de la connaissance que me donne l’inceste. Les rapports entre les gens, les rapports d’obligation, de hiérarchie, de langage.

DE DOMINATION...

C. A. – Le langage est le vecteur des rapports de pouvoir.

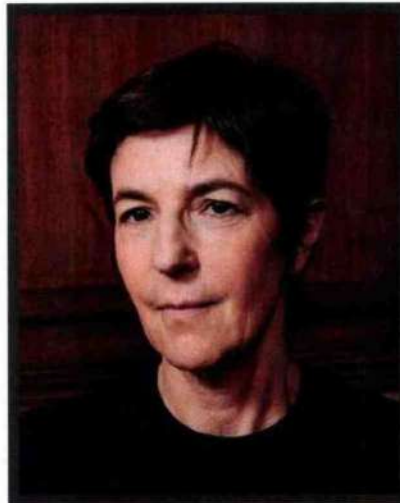
S. N. – C’est ce que tu dis dans le film, quand tu dis à la femme de ton père : « Tu ne m’as rien dit. » En face de la question du langage, il y a la question du silence.

LE SILENCE DE VOTRE BELLE-MÈRE QUI N’EST PAS CAPABLE DE RECONNAÎTRE LES FAITS.

C. A. – Ce n’est pas qu’elle n’en soit pas capable, c’est qu’elle ne veut pas. Elle en est capable, mais elle rame en sens inverse. Il y a une volonté claire. Là, dans ce film, ce qui est extraordinaire, c’est qu’on le voit. On a vu *Festen*, qui est scénarisé. On a vu des télé-réalités, des documentaires, des spots, tous ces régimes de paroles pour engager à parler... Ce sont des mises en scène, ou des invitations de gens sur des plateaux à qui on dit : « C’est triste. Est-ce que vous allez mieux ? » Ce sont des figures imposées que j’appelle de la télé-réalité. Tout est reconstruit, et scénarisé. Là, dans mon film, *Une famille*, il n’y a pas de scénario, rien d’écrit à l’avance. Et cette scène-là, je ne l’avais jamais vue.

S. N. – Ce qu’il y a aussi de très troublant dans ton film, ce sont les deux séquences avec ta mère. La séquence où elle n’arrive pas à dire, et celle où elle lit. C’est magnifique ! Et on comprend qu’elle ne peut que lire ce qu’elle a écrit. Ces deux scènes sont en miroir.

C. A. – Ça me touche que tu dises ça, vraiment. Parce que c’est exactement ça. On dit aux gens : « Il faut parler, il faut parler. » On ne se rend pas compte de l’extrême difficulté, voire impossibilité, de le faire... Cette femme, ma mère, elle n’est pas écrivain, elle n’est pas écrivaine. Elle fait partie de ceux qui ont recours à un carnet de notes, qu’ils n’utilisent jamais. Mais, un beau jour, ils le prennent et écrivent ce qu’ils ont sur le cœur. Elle écrit ce qu’elle a sur le cœur. Parler devant la justice est peut-être possible, mais il faut rentrer dans des qualifications juridiques, sinon exit !



UN MOT DE LA “SCÈNE ARDISSON”...

C. A. – C’est l’histoire d’une gamine de 13 ans qui se fait violer par son père, des années plus tard, elle se retrouve sur un plateau de télé, et tout le monde se moque d’elle.

CES ARCHIVES DATENT D’IL Y A VINGT ANS. ON A CHANGÉ DE MONDE. IL NE POURRAIT PLUS VOUS PARLER AINSI À LA TÉLÉVISION... AVEC CETTE INDÉCENCE.

C. A. – À la télévision, non, ou en tout cas pas dans des émissions culturelles, mais il y a d’autres espaces pour affirmer sa puissance, et faire passer ce genre de messages. Et même des espaces très en vue.

S. N. – On peut ne rien dire, et ne pas en penser moins. Il y a plein de stratégies

C. A. – Les vrais trucs sérieux, la protection de la famille, la protection de la structure familiale, du pouvoir institué, ça ne change pas. Un groupe tire son autorité du personnage fort du groupe auquel il appartient, que ce soit le père...

S. N. – Ou le président de la République. J’entends ce que veut dire Christine. On a l’impression que ça bouge,

mais en fait les stratégies de pouvoir perdurent et se transforment.

C. A. – C’est cette compréhension-là, Stanislas, qui rend ta mise en scène super forte. Elle s’occupe du livre, elle s’appuie sur le livre, elle montre le livre. Et on comprend le livre.

S. N. – Ma clé d’entrée pour *Le Voyage dans l’Est*, c’est la figure de Claude, le mari. Quand on décide de monter un texte, de prendre tout un temps de sa vie pour un projet, il faut qu’il y ait quelque chose d’irrépressible. Je ne pouvais pas m’identifier au père. J’avais du mal à m’identifier aux autres figures. Mais à la figure de Claude, oui. C’est celui qui est à côté, qui voit. Or, on ne fait que ça : être à côté de gens qui traversent des choses. On voit, on ne voit pas ; on veut voir, on ne veut pas voir ; on fait, on ne fait pas. Et puis, on sait faire ou on ne sait pas faire... La place de Claude est très particulière. Dans le film, tu as inclus des archives. On le voit à deux moments. Dans son regard, il y a un truc, je vais mal le dire, mais de lapin pris dans les phares. Le mot terreur est peut-être trop fort. En sortant du film, on a peur

pour lui : Il est face à un gouffre. Puis, il y a cette jeune femme, Léonore, ta fille, belle, l'été, qui dit cette phrase à la fin... *Une famille*, le titre est très bien choisi. L'inceste est une déflagration. Ça ne touche pas que deux personnes. Et, Léonore est là, et ça va. C'est magnifique sur ce que ça raconte du chemin parcouru.

POURQUOI AVEZ-VOUS ÉPROUVÉ LA NÉCESSITÉ DE PASSER À L'IMAGE ?

C. A. – Quand j'ai su que j'irais à Strasbourg pour la sortie de mon livre, j'ai commencé à rêver que j'allais croiser mon demi-frère et ma demi-sœur... Je me souvenais de l'adresse à laquelle j'écrivais à mon père, j'avais envie de filmer la rue, la maison... J'ai demandé à Caroline Champetier si elle accepterait de m'accompagner avec une caméra.

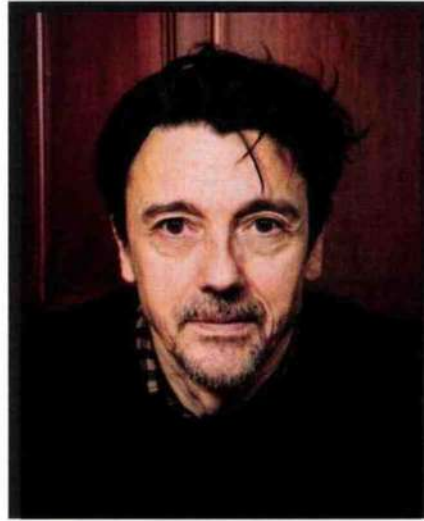
... UNE GRANDE CHEF OPÉRATRICE.

C. A. – Dans un film, il y a des images. Des choses qu'on voit. Au départ, je pensais filmer des rues, des immeubles, des quartiers... Jamais, je n'aurais imaginé pouvoir filmer la femme de mon père, l'écouter. C'est précieux, parce que tout est clair dans son propos. Ce qui m'intéresse, c'est ce que dit la personne, le point de vue.

S. N. – Quand on passe tout son temps sur l'adaptation, sur le travail avec les acteurs ou simplement quand on lit un roman, on imagine les figures, on met des visages qui n'appartiennent qu'à nous, on est seul face au roman. Le risque que je prenais en faisant du théâtre, c'est d'être obligé de mettre un visage et un corps sur le père... Et quel visage, quel corps sur Christine ? J'ai voulu qu'il y ait trois Christine pour que le spectateur oublie Christine Angot et soit juste avec Christine. On est confrontés à cette question du réel quand on est acteur. En fait, ce serait formidable de faire une performance. On lirait le roman, on assisterait à la pièce et on verrait le film.

C. A. – Quand j'ai vu la pièce de Stanislas, je n'ai pas senti de poids sur mes épaules. J'ai compris qu'il me laissait tranquille, moi. Il avait mon texte, et s'y tenait. La pièce est d'une justesse absolue. Je n'avais aucune gêne. Ça semble un peu faible comme compliment, mais c'est énorme, aucune gêne.

S. N. – Ah si, j'aime bien. Cela me touche. J'ai pris le roman pour ce qu'il était, c'est-à-dire de la littérature, un matériau littéraire, un geste artistique. J'ai été embarqué. Je ne me suis pas dit : « Il faut que je fasse un spectacle sur l'inceste. C'est vachement important. Je vais lire tous les bouquins là-dessus. »



“On a l'impression que ça *BOUGE*, mais en fait *les stratégies de POUVOIR perdurent*”

Stanislas Nordey

Comme à chaque fois, c'est la force littéraire qui me décide. C'est toute l'histoire de l'art. On est transformé, ou on transforme les gens par un geste artistique. L'art, un film, certains livres nous aident à vivre, point barre.

C. A. – Un geste artistique, voilà, c'est ça. La précision, ce n'est pas quelque chose de clinique, c'est avant tout une précision sensible. Comment dire quelque chose ? Notre seul appui, c'est la sensibilité. C'est elle qui nous agite, nous emmène, nous modifie. Il faut écouter.

EN CE MOMENT, STANISLAS, VOUS JOUEZ MON ABSENTE, DE PASCAL RAMBERT, QUI EST ENCORE UNE HISTOIRE DE FAMILLE...

S. N. – C'est une fratrie autour du cercueil de leur mère. Le geste initial de Pascal, c'était de partir de ma propre mère, Véronique Nordey. Il y a un truc sur l'acteur que je trouve très beau, c'est sa fragilité quand, sur un plateau, il a à dire « papa » ou « maman ». Il n'y a plus de fiction. Pour être à l'endroit le plus juste, tu es obligé d'aller chercher où ça résonne. Et pour « peine », « amour », « papa », « maman », tu ne peux pas faire autre chose que d'aller chercher dans ta soupe. Je pense que c'est pareil quand tu écris. En ça, l'auteur et l'acteur peuvent être très proches. Quand je joue *Clôture de l'amour*, de Pascal Rambert, je dois puiser dans ma propre saloperie. Parfois, on voudrait dire qu'on n'est que sublime. Mais les deux coexistent : l'ordure et la grâce.

ET, TOUT D'UN COUP, AU MILIEU DU FILM, ON VOIT LA PHOTO DU PÈRE. LA TÊTE DE QUELQU'UN DE BANAL, DE NORMAL.

S. N. – Ce que Hannah Arendt a appelé la « banalité du mal ».

(1) « Une famille », sortie le 20 mars. (2) « Le Voyage dans l'Est », du 1^{er} au 15 mars, au Théâtre Nanterre-Amandiers. nanterre-amandiers.com



Entretien avec Stanislas Nordey



Théâtre

PARCOURS D'ARTISTE

Podcast de la collection "Parcours d'artiste" avec une interview de **Stanislas Nordey**, metteur en scène, comédien, pédagogue et directeur de la **Compagnie Nordey**.

« Jeter son corps dans la bataille avec les armes de la poésie »... C'est ainsi que Stanislas Nordey fait du théâtre, suivant la voix du poète italien Pasolini qui accompagna son irruption sur la scène artistique au tournant des années 90. Acteur, metteur en scène, pédagogue, plusieurs fois directeur de centres dramatiques nationaux, lecteur insatiable, cet artiste intranquille reste toujours sur le qui-vive de la création, donnant la parole aux auteurs et autrices d'aujourd'hui pour ouvrir des questions et éveiller notre vigilance au monde. Le théâtre pour lui, c'est une histoire d'engagement, de transmission, de fidélité et de liberté. Il nous raconte son parcours d'artiste.

Podcast à écouter également sur :

En complément

Le Voyage dans l'Est, de Christine Angot (2023)

Le Voyage dans l'Est

de **Christine Angot**

mise en scène de **Stanislas Nordey**

TNS - Théâtre National de Strasbourg

2023

Qui a tué mon père (2019)

Comment jouer ?
Monstruosité ?
Clarté ? Opacité ?
- Christine Angot -

Le Voyage dans l'Est

Le que produit
la politique sur un corps,
sur une vie, est une
expérience universelle.
Quel que soit le pays,
si tu as un père ouvrier,
il mourra plus jeune
qu'un père cadre.

- Edouard Louis -

Qui a tué mon père

Qui a tué mon père

de **Edouard Louis**

mise en scène de **Stanislas Nordey**

TNS - Théâtre National de Strasbourg

2019



Du roman au théâtre, Stanislas Nordey adapte *Le voyage dans l'Est* de Christine Angot



"Le voyage dans l'Est" mise en scène de Stanislas Nordey, Théâtre Nanterre-Amandiers, mars 2024 - Jean-Louis Fernandez
Mardi 27 février 2024

"Le voyage dans l'Est" mise en scène de Stanislas Nordey, Théâtre Nanterre-Amandiers, mars 2024 - Jean-Louis Fernandez

Que permet le passage d'un texte romanesque à une scène de théâtre ? Aujourd'hui dans le Book Club, nous recevons le comédien et metteur en scène Stanislas Nordey pour son adaptation au théâtre Nanterre –Amandiers du dernier roman de Christine Angot, "Le Voyage dans l'Est".

Avec

- Stanislas Nordey Comédien et metteur en scène français, directeur du Théâtre National de Strasbourg (TNS)

Le Voyage dans l'Est est un roman que Christine Angot fait paraître en 2021 aux éditions Flammarion. Il lui vaut le prix Médicis. Elle y travaille énormément le rapport à la mémoire, aux faits, à la distorsion ou l'éclaircissement par le temps. Elle y dissèque patiemment le rapport à la langue entre outil de domination et outil de libération. Tout cela autour des viols commis par son père, dont elle fut la victime à partir de 13 ans. La victime et non la fille, car c'est ainsi qu'elle ne cesse de redéfinir le tabou de l'inceste, comme une négation absolue du lien de filiation, une mise en esclavage, le sceptre par excellence de la domination patriarcale. Lecteur assidu de l'oeuvre de Christine Angot, Stanislas Nordey en propose une mise en scène magistrale d'intelligence et de sensibilité et il est l'invité du Book Club aujourd'hui.

Le Voyage dans l'Est est visible au théâtre Nanterre-Amandiers du 1er au 15 mars.

Adapter un roman au plateau, un travail problématique

"Ce qui m'a plu plus que tout dans ce texte, c'est la langue qui m'a sauté à la figure. Christine Angot arrive à un point d'incandescence à cet endroit par toute sa diversité, par toutes les strates d'écriture diverses. Donc très vite, de façon irréfléchie, je l'ai appelée pour lui demander si je pouvais adapter son livre sur scène. Elle a dit oui, et je me suis

lancé, en sachant que le danger pour moi était que je n'ai jamais adapté de roman. Je respecte toujours tous les textes à la virgule. Alors adapter ce roman m'a posé problème, parce qu'en adaptant, je dois faire des choix dans l'écriture, dans l'œuvre, et donc d'une certaine manière, me substituer à l'écrivain. Pour moi, cela a été d'une violence extrême." Stanislas Nordey

La note vocale

La question de Vinciane@Louiseetlouisedeux à Stanislas Nordey :

"Lire le roman de Christine Angot est une lecture difficile. Voyage dans l'Est me fait immédiatement penser au Consentement de Vanessa Springora, et a bien d'autres romans comme L'événement, Les armoires vides, et Mémoires de filles d'Annie Ernaux, ou plus récemment Triste tigre de Neige Sinno puisque ces deux livres se font écho. Alors je voulais savoir si, pour nourrir votre travail, vous aviez ressenti le besoin d'aller puiser dans ses autres textes ?"

Stanislas Nordey : *Non, ça je ne l'ai pas fait, je ne me suis pas dit, il y a trois ans : "tiens, j'ai envie de faire un spectacle sur l'inceste, qu'est-ce que je peux trouver comme livre qui parle de ça ?" D'ailleurs, ce n'est pas un spectacle sur l'inceste, c'est un spectacle qui raconte l'histoire d'une femme qui traverse sa vie et dans cette vie-là, il y a un accident à un moment donné. Donc non, je n'ai pas été regardé autour. En plus, Christine Angot a écrit à partir de cette question dans plusieurs de ses œuvres, et là, c'était plutôt intéressant de voir ce qu'on retrouvait, ce qui changeait, et ce qui se déplaçait.*

"Le Voyage dans l'Est" de Stanislas Nordey, théâtre Nanterre-Amandiers, mars 2024

La force de l'écriture avant tout

"Et moi, ce que je trouve magistral dans ce qu'elle décrit, c'est qu'il n'y a pas une vérité, il y en a 25, et rien n'est simple. A un moment donné, quand elle a 16 ans, elle décide d'arrêter de voir son père et puis elle va vouloir le revoir 10 ans après, parce qu'elle ne cesse de dire dans ce texte, qu'elle voulait être sa fille, elle le réclamait, sauf que lui, n'a jamais voulu qu'elle le soit. Et dix ans après, quelque chose de la même violence, ou peut-être plus encore, se retisse. En fait, ce que je trouve beau, c'est que ce qu'elle raconte est littéralement incompréhensible. Ce que j'aime également, c'est que dans ce texte Christine Angot montre la violence de la société, la violence du monde, l'impossibilité de voir ce qui se passe, alors qu'elle, elle voit ce qui se passe. Finalement, si je suis totalement honnête, ce qui m'a poussé au départ à monter ce texte aussi, c'était que je voulais faire entendre la force de l'écriture de Christine. J'avais envie qu'on puisse sortir du spectacle en se disant : "quel grand texte !" Stanislas Nordey

Le grand Jeu des pages musicales

Comme chaque jour en fin d'émission, l'heure est venue de jouer à notre grand jeu des pages musicales. Pour jouer avec nous, c'est très simple : si vous repérez, au gré d'une de vos lectures, un passage qui évoque un morceau de musique, prenez-le en photo ou relevez le texte par écrit, et envoyez-le-nous via le compte Instagram de l'émission ou sur notre mail "lebookclub@radiofrance.com".

On doit la trouvaille d'aujourd'hui à Soua. Il s'agit d'un extrait du livre de Diaty Diallo *Deux secondes d'air qui brûle* (Seuil, 2022)

Archive

Christine Angot, émission *A voix nue*, France Culture, 22/09/2004

Extrait

Le Voyage dans l'Est, mise en scène de Stanislas Nordey

Références musicales

Olivier Mellano et Mona Soyoc, *Idiot*

Rone, *Les Olympiades*

Cat Power, *Bathysphere*

Retrouvez-nous sur Twitter via le hashtag **#bookclubculture** et sur Instagram à l'adresse **@bookclubculture**_Et sur le site de l'émission en cliquant sur l'enveloppe
Contacter l'émission, ou par mail : lebookclub@radiofrance.com.

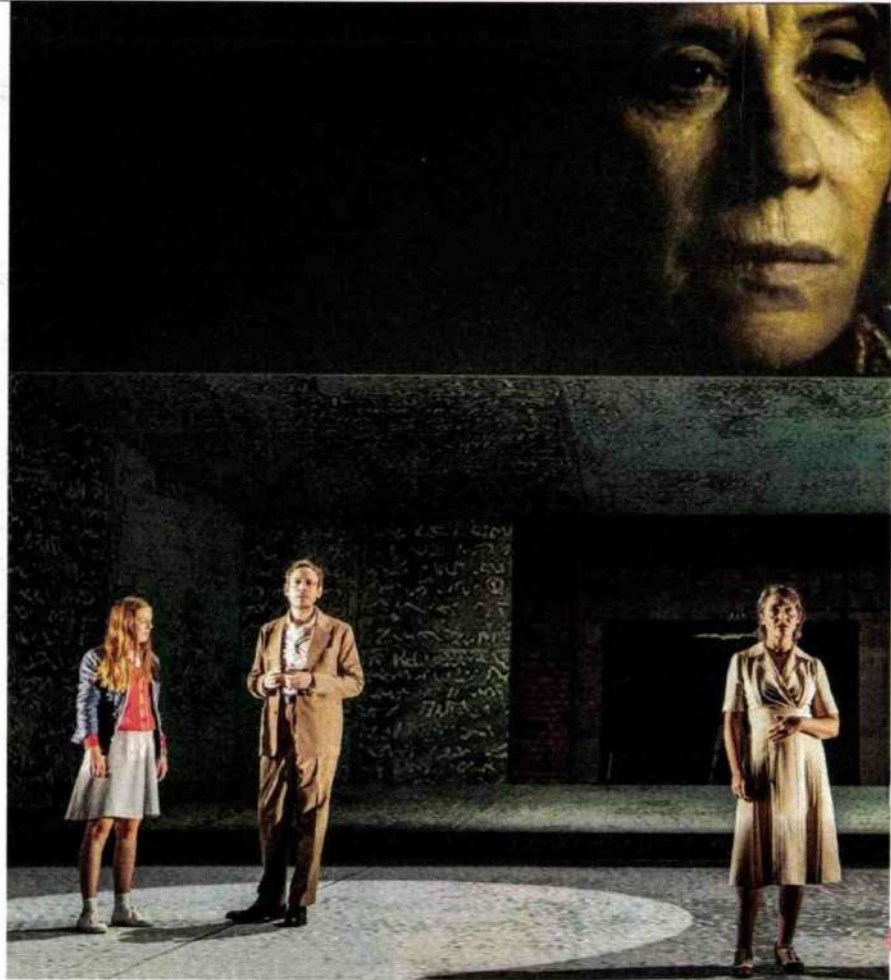
LE RENDEZ-VOUS

LE VOYAGE
DANS L'ESTTHÉÂTRE
D'APRÈS CHRISTINE ANGOT

TAT

« Tu devrais écrire sur ce que tu as vécu avec moi... C'est intéressant. C'est une expérience que tout le monde ne vit pas. » En voix off, les mots du père incestueux Pierre Angot claquent dans la salle de théâtre avec effroi, doctement adressés qu'ils sont au téléphone à sa fille, romancière qu'il a violée dès l'âge de 13 ans. Il lui recommande même avec condescendance d'adopter le style d'Alain Robbe-Grillet, cofondateur du Nouveau Roman. Face au public, une des interprètes de Christine Angot, 28 ans (Charline Grand), explose alors d'un rire rageur, sitôt l'appel terminé, criant que son père ne lui dictera plus quoi que ce soit. Elle sera pourtant la première autrice en France à écrire l'inceste, son inceste, avec tant de vérité crue, de souffrance crue qu'on sort exsangue de quatre de ses livres – *L'Inceste* (1999), *Une semaine de vacances* (2012), *Un amour impossible* (2015), *Le Voyage dans l'Est* (2021), ici porté à la scène par Stanislas Nordey – et bientôt du bouleversant documentaire, *Une famille* (en salles le 20 mars), qu'elle a elle-même réalisé.

Livres, pièce, film... Et si c'était l'éphémère théâtre, voué à disparaître dans son culte de l'instant présent, qui chahutait le plus fort? Parce que vécu en direct avec des acteurs qui jamais ne trichent mais semblent s'offrir en sacrifice. Tel Pierre-François Garel, admirable de morgue et d'élégance, monstre paternel irrésistible dans un rôle impossible. Telles ces trois comédiennes que Stanislas Nordey a choisies pour incarner l'autrice à trois âges de son existence : Carla Audebaud (13 à 25 ans), Charline Grand (25 à 45 ans), Cécile Brune aujourd'hui, toutes saisissantes de retenue, de courage, de vérité. Christine Angot serait-elle jamais devenue la magnifique autrice qu'elle est sans l'inceste? Les plus odieux paradoxes, les vérités les plus insoutenables se déclinent dans l'éblouissant et ténébreux spectacle de Nordey, soutenu par ses comédiennes quasi immobiles, debout, tout en tension et en force intérieure, stylisant l'épouvante avec une hallucinante économie de



Ci-dessus : Cécile Brune à l'écran (Christine Angot de nos jours) et, sur scène, des comédiennes tout en tension, quasi statiques. Page précédente : Cécile Brune et Pierre-François Garel (le père).

| 2h30
| Mise en scène Stanislas Nordey. Du 1^{er} au 15 mars, Théâtre Nanterre-Amandiers (92), tél.: 01 46 14 70 00.

gestes et de phrasé, tandis que les accompagne doucement ou avec fracas la musique d'Olivier Mellano.

Sur scène, *Le Voyage dans l'Est* commence pourtant comme un film. Gros plan sur le visage songeur de Cécile Brune dans un train en direction de Strasbourg. Apparaît même sur l'immense écran rectangulaire au-dessus du plateau un début de générique. Comme au cinéma. Stanislas Nordey s'est mis à la vidéo pour enrichir les types d'écriture employés par la romancière (extraits de son journal diffusés sur écran, monologues, scènes muettes), entre des moments de réflexion ou d'action sur le plateau (filmés parfois) où les comédiennes reprennent les dialogues du livre. Il n'a pas arrangé le texte à l'arraché, il a juste supprimé des passages : *Le Voyage dans l'Est* conserve son architecture. Et tétanise peu à

peu tout un public par le seul jeu dense et intense des comédiennes. La tragédie de l'inceste y est cette fois décrite côté Christine, qui cherche à décrypter, au plus profond, les sentiments éprouvés des premiers aux derniers viols, la vingtaine passée. Elle s'intéresse enfin, à 62 ans, aux batailles qu'elle a perdues et gagnées. Et revisite ses relations avec Pierre Angot, brillant directeur du service de traduction au Conseil de l'Europe, qui séduisit sa mère à Châteaurox, reconnu sa fille Christine tardivement, la viola pour la première fois à 13 ans.

Il fallait un espace singulier, mental et abstrait, et à la dimension hiératique d'une archaïque tragédie pour porter la quête forcenée de celle qui refuse d'être victime, veut reprendre en main son destin, traque pour ça tous les mensonges qu'elle a subis, toutes les



EXTRAIT

Christine à Claude : « Pardon ? J'étais allée vers mon père ? Vers mon père ? Après Bruges, je lui ai écrit une lettre pour avoir enfin des rapports normaux. Tellement j'étais naïve. Vous ne vous rendez pas compte de ce que ça fait d'avoir un père qui refuse que vous soyez sa fille. Pour vous, l'inceste, c'est juste un truc sexuel. Vous ne comprenez pas. Vous ne comprenez pas. C'est le pouvoir ultime du patriarcat. C'est le sceptre. L'accessoire par excellence. Le signe, absolu, d'un pouvoir privé qui s'exerce sur un cercle et qui est respecté au-delà du cercle, par tous ceux qui s'inclinent devant le rapport d'autorité. Je suis chez moi. Je fais ce que je veux. J'ai le droit de ne pas reconnaître la réalité. Je nie ce qui est. J'ai même le droit de ne pas reconnaître ma fille comme ma fille... Je suis au-dessus de la loi, en douce. Parce que j'ai des théories. Pharaon. Comme ça, elle sait ce que c'est qu'un homme qui l'aime. Il faut avoir des expériences. Etc. »

JEAN-LOUIS FERNANDEZ

hypocrisies, toutes les lâchetés. Jusqu'à celle de son propre mari, Claude, père de sa fille, Léonore (admirable Claude Duparfait, fragile, incertain, plein de doutes et de regrets), qui a entendu chez eux se commettre l'inceste mais n'a rien dit, pas même proposé plus tard son témoignage à la police. Bouleversant face-à-face de reproches et de regrets des années après...

Habituel complice de Stanislas Nordey, Emmanuel Clolus a imaginé une boîte, encastrée dans de hauts murs couverts d'étranges hiéroglyphes. Comme la chambre funéraire d'une pyramide égyptienne, lieu sacré d'une mort et d'un deuil toujours recommencés : la mort et le deuil de soi, fracassé par l'inceste. Les comédiens hantent l'espace de leurs mouvements lents, précis comme une infernale géométrie. Jamais ils ne se touchent. Leur terrain de jeu, de douleurs, semble même se rétrécir. Tels des spectres, ils ne déambulent plus que dans des cercles, des carrés, des rectangles lumineux marqués au sol. Comme si l'âme de Christine Angot était prise en étau, sa vie incarcérée.

On ne se remet jamais d'un inceste. On apprend à faire avec. Avec ses contradictions mortifères. L'amour fou pour le père, la volonté éperdue d'être sa fille ; et puis la honte, la destruction lente : « *L'inceste est une mise en esclavage. Vous ne savez plus qui vous êtes, lui, c'est qui, c'est votre père, votre compagnon, votre amant, celui de votre mère, le père de votre sœur ? [...] C'est un bannissement, l'inceste. C'est un déclassement à l'intérieur de la famille, qui se décline ensuite dans la société...* », déclare-t-elle à une journaliste.

Le Voyage dans l'Est est le dernier spectacle de Stanislas Nordey au Théâtre national de Strasbourg (TNS), qu'il a dirigé de 2014 à 2023, là même où résidait Pierre Angot, où se sont passés nombre d'incestes. L'art et l'horreur. Quels rapports secrets entretiennent-ils ? Nordey est parvenu à faire théâtre d'une écriture qui refusait les illusions du théâtre. Il lui fait rendre sang et larmes. Magie pure. Dans l'insondable dernière scène, son compagnon, qui l'attend à la gare de l'Est demande à Christine de retour du TNS : « *Ça s'est bien passé ? – Très bien* », sourit Cécile Brune. Seule une immense comédienne, seul le théâtre peuvent faire partager la cacophonie terrible de ce « très bien »... — **Fabienne Pascaud**

Le Voyage dans l'Est

(© DR)" id="554be622">

De Christine Angot, mise en scène Stanislas Nordey. Avec Carla Audebaud, Cécile Brune, Claude Duparfait, Pierre-François Garel, Charline Grand, Moanda Daddy Kamono, Julie Moreau.

Genres : Théâtre contemporain, Drame, Société

Lieu : Théâtre Nanterre-Amandiers, Nanterre

Date de début : 1 mars 2024

Date de fin : 15 mars 2024

Durée : 3h avec entracte

Commentaire : (6 mars : + rencontre - propos pouvant heurter la sensibilité des spectateurs)

Pour le confort et la santé de tous, merci de respecter les consignes sanitaires mises en œuvre par les lieux culturels : présentation d'un "pass sanitaire", port du masque, usage de gel hydroalcoolique et distanciation physique.

Présentation

L'autrice revient sur les lieux du crime. À l'endroit même où son père lui imposait un premier rapport incestueux. Elle décrit ce champ de bataille qu'est devenue la conscience. Ce n'est pas un retour mais une plongée en apnée dans les décors de cette ville pour reconstituer, retisser les fils de la mémoire, trouver les mots pour raconter la dévastation intérieure, croiser les voix intérieures pour exprimer tous les sentiments contraires qui ne la quittent pas.

Stanislas Nordey met en scène six interprètes dans cette adaptation du roman autobiographique de Christine Angot. Fervent lecteur de ses livres, c'est la première fois qu'il adapte un de ses textes. D'abord présenté au Théâtre National de Strasbourg, lieu que le metteur en scène a dirigé pendant neuf ans, le spectacle s'installe aux Amandiers. Publié en 2021, *Le Voyage dans l'Est* est récompensé du Prix Médicis.

Le spectacle **Le Voyage dans l'Est** est référencé dans notre rubrique **Pièces de théâtre**.

Derniers avis sur le spectacle : *Le Voyage dans l'Est*

Il n'y a pas encore d'avis sur *Le Voyage dans l'Est*.



Principaux artistes liés à l'événement

Stanislas Nordey : au théâtre, Stanislas Nordey est à l'affiche de *Ce qu'il faut dire* (mise en scène - MC 93) en 2023, *Carte blanche* à Stanislas Nordey (mise en scène - Théâtre Ouvert) en 2023 ou encore *Au bord* (mise en scène - La Colline - Théâtre national) en 2022.

Cécile Brune : au théâtre, Cécile Brune est à l'affiche de

L'Orage (interprétation - Théâtre des Bouffes du Nord) en 2023, *Au bord* (interprétation - La Colline - Théâtre national) en 2022 ou encore *Les Enfants* (interprétation - Théâtre de l'Atelier) en 2022.

Claude Duparfait : au théâtre, Claude Duparfait est à l'affiche de *Mon absente* (interprétation - MC 93) en 2024, *Oui de Thomas Bernhard* (adaptation, interprétation - Odéon - Ateliers Berthier) en 2024 ou encore *Comme tu me veux* (interprétation - Odéon - Théâtre de l'Europe) en 2021.

Pierre-François Garel : au théâtre, Pierre-François Garel est à l'affiche de *La Septième* (interprétation - MC 93) en 2022, *La Seconde Surprise de l'amour* (Théâtre Montansier) en 2022 ou encore *Les Innocents, Moi et l'Inconnue au bord de la route départementale* (interprétation - La Colline - Théâtre national) en 2020.

Julie Moreau : au théâtre, Julie Moreau est à l'affiche de *Supervision* (Théâtre 14) en 2020, *Pièce d'actualité n°6 : Kairos* (Théâtre de la Commune) en 2016, *Neuf petites filles* (Théâtre de la Ville - Les Abbesses) en 2014 ou encore *Rose Is a Rose...* (Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines) en 2014.

Coordonnées du lieu Transports

RER : Nanterre Préfecture (A)

Bus : Joliot-Curie - Courbevoie (159 / 160 / 259 / 304 / N53), Liberté (159 / 163 / 259), Balzac - Zola (159 / 160 / 559C), Palais des Sports (163 / 304 / N53), Théâtre des Amandiers (159 / 259), Les Champs Pierreux (259), Politzer (559C)

Plan d'accès Théâtre Nanterre-Amandiers - Nanterre

7 avenue Pablo-Picasso



Christine Angot et Stanislas Nordey : «On dit aux gens : “Il faut parler, il faut parler.” On ne se rend pas compte de l'extrême difficulté de le faire»

" data-modal-image-credit="Frédéric Stucin" aria-label="Agrandir l'image" role="button" data-modal-url-article="https://madame.lefigaro.fr/celebrities/culture/christine-angot-et-stanislas-nordey-on-dit-aux-gens-il-faut-parler-il-faut-parler-on-ne-se-rend-pas-compte-de-l-extreme-difficulte-de-le-faire-20240229"

data-modal-image-url="https://i.f1g.fr/media/cms/orig/2024/02/28/8214921a4eb8032ef1ad1af7df4215ca746c3e51c94d67bde8bcb65fe617814b.jpg"

data-modal-image-caption="Christine Angot et Stanislas Nordey, pour notre interview croisée au Café de Flore.">



" data-modal-image-credit="Frédéric Stucin" aria-label="Agrandir l'image" role="button" data-modal-url-article="https://madame.lefigaro.fr/celebrities/culture/christine-angot-et-stanislas-nordey-on-dit-aux-gens-il-faut-parler-il-faut-parler-on-ne-se-rend-pas-compte-de-l-extreme-difficulte-de-le-faire-20240229"

data-modal-image-url="https://i.f1g.fr/media/cms/orig/2024/02/28/8214921a4eb8032ef1ad1af7df4215ca746c3e51c94d67bde8bcb65fe617814b.jpg"

data-modal-image-caption="Christine Angot et Stanislas Nordey, pour notre interview croisée au Café de Flore.">

Christine Angot et Stanislas Nordey, pour notre interview croisée au Café de Flore.
Frédéric Stucin

L'écrivaine sort un film choc sur son histoire familiale dans le prolongement de son livre *Le Voyage dans l'Est*. Mettre en scène ce roman était une évidence pour l'homme de théâtre. Dialogue sensible.

Ils sont côte à côte sur la banquette du Café de Flore. Même génération, même

exigence, même sensibilité. Elle, Christine, écrivaine, chroniqueuse et désormais cinéaste. Lui, Stanislas, homme de théâtre, acteur (qui alterne sept pièces cette année) et metteur en scène. À la croisée de leur travail, *Le Voyage dans l'Est*, prix Médicis 2021. Dernier livre d'Angot, nouvelle traversée de l'inceste que son père lui a fait subir à 13, puis à 26 ans. Elle l'a prolongé d'un film uppercut, *Une famille* (1), et lui l'a adapté sur scène avec radicalité (2).

À l'heure où ce sujet n'en finit plus de faire l'actualité – les chiffres de la Ciivise (Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants) à l'appui, 160 .000 enfants étant victimes de violences sexuelles chaque année –, et où les livres de Camille Kouchner et de Neige Sinno (*Triste Tigre*, prix Femina 2023) se succèdent, ces deux artistes nous livrent, chacun à leur manière, une œuvre forte.

Madame Figaro.– Vous connaissez-vous depuis longtemps ?

Christine Angot.– On s'intéresse aux mêmes choses, donc...

Stanislas Nordey.– Christine aime le théâtre, va au théâtre. On a des amis en commun. C'est un peu comme dans le générique d'*Amicalement vôtre*... On a avancé côte à côte dans nos chemins. Et à un moment donné, ils se croisent.

C. A.– Tu me lis depuis toujours...

S. N.– Chaque année, je regarde le nouveau film d'Assayas, je lis le nouveau livre d'Angot... Ce sont des rendez-vous importants qu'on a avec des artistes qui vous font avancer. Vous les voyez construire une œuvre. Je lis Christine depuis quasiment le début, mais je ne m'étais jamais posé la question de la rencontrer dans le travail, alors qu'elle a écrit du théâtre. Quand j'ai lu *Le Voyage dans l'Est*, j'ai décroché mon téléphone. Il m'est arrivé quelque chose. Je me suis dit : « Ça doit être sur scène. » Ça me sautait au visage. Ça me ravageait... À la fois le contenu du texte, mais aussi l'architecture, la structure, le squelette. Je voulais mettre en scène le roman. J'avais besoin d'y aller seul. J'aurais très bien pu lui demander de faire l'adaptation. Mais on serait allé vers un autre objet.

C. A.– Maintenant que j'ai vu la pièce, je pense que tu voulais trouver une traduction de ce livre dans ton langage, ton espace, c'est-à-dire un plateau. C'est juste ça. Il avait lu, et compris très profondément. Donc il n'avait absolument pas besoin de moi ! Qu'est-ce que j'ai à lui expliquer ? Il a lu le livre très profondément...

S. N.– Et pas seulement le livre. J'ai relu tout ce que Christine a écrit. Comme une espèce de voyage dans le temps, dans la durée, à la façon du *Voyage dans l'Est*, qui convoque différentes temporalités. Je citais aux acteurs le titre de Maupassant, *Une vie*. Je trouvais important que les acteurs lisent l'ensemble. Selon les livres, on retrouve les mêmes choses, mais différemment.

Un peu comme Marguerite Duras, qui revient sur le motif dans plusieurs livres, *Un barrage contre le Pacifique*, *L'Amant*, *L'Amant de la Chine du Nord*, vous écrivez *L'Inceste*, puis *Une semaine de Vacances*, *Un amour impossible*, *Le voyage dans l'Est*...

S. N.– Christine a énormément écrit, et pas que sur l'inceste.

C. A.– Et toutes les autres choses sont nourries de la connaissance que me donne l'inceste. Les rapports entre les gens, les rapports d'obligation, de hiérarchie, de langage.

De domination...

C. A.– Le langage est le vecteur des rapports de pouvoir.

S. N.– C'est ce que tu dis dans le film, quand tu dis à la femme de ton père : « Tu ne m'as rien dit. » En face de la question du langage, il y a la question du silence.

On dit aux gens : « Il faut parler, il faut parler. » On ne se rend pas compte de l'extrême difficulté, voire impossibilité, de le faire

Christine Angot

Le silence de votre belle-mère qui n'est pas capable de reconnaître les faits.

C. A.– Ce n'est pas qu'elle n'en soit pas capable, c'est qu'elle ne veut pas. Elle en est capable, mais elle rame en sens inverse. Il y a une volonté claire. Là, dans ce film, ce qui est extraordinaire, c'est qu'on le voit. On a vu *Festen*, qui est scénarisé. On a vu des télé-réalités, des documentaires, des spots, tous ces régimes de paroles pour engager à parler... Ce sont des mises en scène, ou des invitations de gens sur des plateaux à qui on dit : «C'est triste. Est-ce que vous allez mieux ?» Ce sont des figures imposées que j'appelle de la télé-réalité. Tout est reconstruit et scénarisé. Là, dans mon film, *Une famille*, il n'y a pas de scénario, rien d'écrit à l'avance. Et cette scène-là, je ne l'avais jamais vue.

S. N.– Ce qu'il y a aussi de très troublant dans ton film, ce sont les deux séquences avec ta mère. La séquence où elle n'arrive pas à dire, et celle où elle lit. C'est magnifique ! Et on comprend qu'elle ne peut que lire ce qu'elle a écrit. Ces deux scènes sont en miroir.

C. A.– Ça me touche que tu dises ça, vraiment. Parce que c'est exactement ça. On dit aux gens : «Il faut parler, il faut parler.» On ne se rend pas compte de l'extrême difficulté, voire impossibilité, de le faire... Cette femme, ma mère, elle n'est pas écrivain, elle n'est pas écrivaine. Elle fait partie de ceux qui ont recours à un carnet de notes, qu'ils n'utilisent jamais. Mais, un beau jour, ils le prennent et écrivent ce qu'ils ont sur le cœur. Elle écrit ce qu'elle a sur le cœur. Parler devant la justice est peut-être possible, mais il faut rentrer dans des qualifications juridiques, sinon exit !

Un mot de la "scène Ardisson"...

C. A.– C'est l'histoire d'une gamine de 13 ans qui se fait violer par son père, des années plus tard, elle se retrouve sur un plateau de télé, et tout le monde se moque d'elle.

Ces archives datent d'il y a vingt ans. On a changé de monde. Il ne pourrait plus vous parler ainsi à la télévision... avec cette indécence.

C. A.– À la télévision, non, ou en tout cas pas dans des émissions culturelles, mais il y a d'autres espaces pour affirmer sa puissance, et faire passer ce genre de messages. Et même des espaces très en vue.

S. N.– On peut ne rien dire, et ne pas en penser moins. Il y a plein de stratégies...

C. A.– Les vrais trucs sérieux, la protection de la famille, la protection de la structure familiale, du pouvoir institué, ça ne change pas. Un groupe tire son autorité du personnage fort du groupe auquel il appartient, que ce soit le père...

S. N.– Ou le président de la République. J'entends ce que veut dire Christine. On a l'impression que ça bouge, mais en fait les stratégies de pouvoir perdurent et se transforment.

C. A.– C'est cette compréhension-là, Stanislas, qui rend ta mise en scène super forte. Elle s'occupe du livre, elle s'appuie sur le livre, elle montre le livre. Et on comprend le livre.

S. N.– Ma clé d'entrée pour *Le Voyage dans l'Est*, c'est la figure de Claude, le mari. Quand on décide de monter un texte, de prendre tout un temps de sa vie pour un projet, il faut qu'il y ait quelque chose d'irrépressible. Je ne pouvais pas m'identifier au père. J'avais du mal à m'identifier aux autres figures. Mais à la figure de Claude, oui. C'est celui qui est à côté, qui voit. Or, on ne fait que ça : être à côté de gens qui traversent des choses. On voit, on ne voit pas ; on veut voir, on ne veut pas voir ; on fait, on ne fait pas. Et puis, on sait faire ou on ne sait pas faire... La place de Claude est très particulière. Dans le film, tu as inclus des archives. On le voit à deux moments. Dans son regard, il y a un truc, je vais mal le dire, mais de lapin pris dans les phares. Le mot terreur est peut-être trop fort. En sortant du film, on a peur pour lui : il est face à un gouffre. Puis, il y a cette jeune femme, Léonore, ta fille, belle, l'été, qui dit cette phrase à la fin... *Une famille*, le titre est très bien choisi. L'inceste est une déflagration. Ça ne touche pas que deux personnes. Et, Léonore est là, et ça va. C'est magnifique sur ce que ça raconte du chemin parcouru.

À lire aussi L'insoutenable poids des secrets de famille

Pourquoi avez-vous éprouvé la nécessité de passer à l'image ?

C. A.– Quand j'ai su que j'irais à Strasbourg pour la sortie de mon livre, j'ai commencé à rêver que j'allais croiser mon demi-frère et ma demi-sœur... Je me souvenais de l'adresse à laquelle j'écrivais à mon père, j'avais envie de filmer la rue, la maison... J'ai demandé à Caroline Champetier si elle accepterait de m'accompagner avec une caméra.

... Une grande chef opératrice.

C. A.– Dans un film, il y a des images. Des choses qu'on voit. Au départ, je pensais filmer des rues, des immeubles, des quartiers... Jamais, je n'aurais imaginé pouvoir filmer la femme de mon père, l'écouter. C'est précieux, parce que tout est clair dans son propos. Ce qui m'intéresse, c'est ce que dit la personne, le point de vue.

S. N.– Quand on passe tout son temps sur l'adaptation, sur le travail avec les acteurs ou simplement quand on lit un roman, on imagine les figures, on met des visages qui n'appartiennent qu'à nous, on est seul face au roman. Le risque que je prenais en faisant du théâtre, c'est d'être obligé de mettre un visage et un corps sur le père... Et quel visage, quel corps sur Christine ? J'ai voulu qu'il y ait trois Christine pour que le spectateur oublie Christine Angot et soit juste avec Christine. On est confrontés à cette question du réel quand on est acteur. En fait, ce serait formidable de faire une performance. On lirait le roman, on assisterait à la pièce et on verrait le film.

C. A.– Quand j'ai vu la pièce de Stanislas, je n'ai pas senti de poids sur mes épaules. J'ai compris qu'il me laissait tranquille, moi. Il avait mon texte, et s'y tenait. La pièce est d'une justesse absolue. Je n'avais aucune gêne. Ça semble un peu faible comme compliment, mais c'est énorme, aucune gêne.

S. N.– Ah si, j'aime bien. Cela me touche. J'ai pris le roman pour ce qu'il était, c'est-à-dire de la littérature, un matériau littéraire, un geste artistique. J'ai été embarqué. Je ne me suis pas dit : « Il faut que je fasse un spectacle sur l'inceste. C'est vachement important. Je vais lire tous les bouquins là-dessus. » Comme à chaque fois, c'est la force littéraire qui me décide. C'est toute l'histoire de l'art. On est transformé, ou on transforme les gens par un geste artistique. L'art, un film, certains livres nous aident à vivre, point barre.

C. A. –Un geste artistique, voilà, c'est ça. La précision, ce n'est pas quelque chose de clinique, c'est avant tout une précision sensible. Comment dire quelque chose ? Notre seul appui, c'est la sensibilité. C'est elle qui nous agite, nous emmène, nous modifie. Il faut écouter.

En ce moment, Stanislas, vous jouez *Mon absente*, de Pascal Rambert, qui est encore une histoire de famille...

S. N.– C'est une fratrie autour du cercueil de leur mère. Le geste initial de Pascal, c'était de partir de ma propre mère, Véronique Nordey. Il y a un truc sur l'acteur que je trouve très beau, c'est sa fragilité quand, sur un plateau, il a à dire « papa » ou « maman ». Il n'y a plus de fiction. Pour être à l'endroit le plus juste, tu es obligé d'aller chercher où ça résonne. Et pour « peine », « amour », « papa », « maman », tu ne peux pas faire autre chose que d'aller chercher dans ta soupe. Je pense que c'est pareil quand tu écris. En ça, l'auteur et l'acteur peuvent être très proches. Quand je joue *Clôture de l'amour*, de Pascal Rambert, je dois puiser dans ma propre saloperie. Parfois, on voudrait dire qu'on n'est que sublime. Mais les deux coexistent : l'ordure et la grâce.

Et, tout d'un coup, au milieu du film, on voit la photo du père. La tête de quelqu'un de banal, de normal.

S. N.– Ce que Hannah Arendt a appelé la « banalité du mal ».

(1) « Une famille », sortie le 20 mars 2024.

(2) « Le Voyage dans l'Est », du 1^{er} au 15 mars 2024, au Théâtre Nanterre-Amandiers.

nanterre-amandiers.com

THÉÂTRE

Nouveaux spectacles

VOYAGE DANS L'EST

Théâtre contemporain – De Christine Angot, mise en scène Stanislas Nordey. Avec Carla Audebaud, Cécile Brune, Claude Duparfait, Pierre-François Garel, Charline Grand, Moanda Daddy Kamono, Julie Moreau :

● L'autrice revient sur les lieux du crime. À l'endroit même où son père lui imposait un premier rapport incestueux. Elle décrit ce champ de bataille qu'est devenue la conscience. Ce n'est pas un retour mais une plongée en apnée dans les décors de cette ville pour reconstituer, retisser les fils de la mémoire, trouver les mots pour raconter la dévastation intérieure, croiser les voix intérieures pour exprimer tous les sentiments contraires qui ne la quittent pas.

● Stanislas Nordey met en scène six interprètes dans cette adaptation du roman autobiographique de Christine Angot. Fervent lecteur de ses livres, c'est la première fois qu'il adapte un de ses textes. D'abord présenté au Théâtre National de Strasbourg, lieu que le metteur en scène a dirigé pendant neuf ans, le spectacle s'installe aux Amandiers. Publié en 2021, *Le Voyage dans l'Est* est récompensé du Prix Médicis.

Théâtre Nanterre-Amandiers - Nanterre 92 ("Pièces de théâtre")

JEANNE

Théâtre contemporain – De Yan Allégret, mise en scène Jérôme Wacquier, composé par Demi Mondaine. Avec Alice Benoit, Michel Chiron, Makiko Kawai et Radoslav Majerik :

● Sans raison explicable, Jeanne, un jour, ne rentre plus chez elle, délaisse travail, amour, enfants, et se réfugie dans une chambre d'hôtel, puis dans la ville elle-même. Au gré de ses errements, elle rencontre le « vieil homme étourneau », un vieillard qui lui semble être un ange, et une jeune fille répondant au nom de Lou Reed dont la chambre d'hôtel s'est peu à peu transformée en marais...

● Inspirée du phénomène des « disparus volontaires », *Jeanne* est l'histoire d'une rupture avec le monde comme il va, d'une sécession, d'une impossibilité d'accompagner plus avant la course folle des choses. Fondée par Yan Allégret, la compagnie (&) So Weiter mène depuis 1998 des activités de création, de diffusion et de transmission dans le champ de la scène contemporaine. Depuis 2006, elle entretient des liens privilégiés avec le Japon où plusieurs créations ont vu le jour.

Belleville 11* ("Pièces de théâtre")

LICHEN

Théâtre contemporain – De Magali Mougel, mise en scène Julien Kosellek. Avec Natalie Beder, Ayana Fuentes-Uno, Viktoria Kozlova :

● *Lichen* nous place, à travers le regard d'une petite fille, dans un lotissement en voie de destruction, destiné à être remplacé par des ateliers d'artistes. Perdue entre sa mère absente et son père qui s'accroche à une maison que rien ne sauvera de la ruine, cette enfant voit son monde s'écrouler au rythme des pelleteuses qui démantèlent son quartier.

● Récit polyphonique nous plongeant dans les rêves et les ressentis d'une petite fille, cette pièce donne à voir la vie et le combat d'une famille refusant de se faire déposer de son foyer et de son histoire au profit d'un changement sociétal imposé. Avec *Lichen*, texte encore inédit à la scène, l'ensemble théâtral Estrarre propose un oratorio interprété par trois actrices-musiciennes, approfondissant son travail sur les liens entre texte et musique.

Belleville 11* ("Pièces de théâtre")

INCANDESCENCES (REPRISE)

Théâtre contemporain – De et mise en scène Ahmed Madani. Avec Aboubacar Camara, Marie Ntotocho, Julie Plaisir, Philippe Quy, Merbouha Rahmani, Jean-Baptiste Saunier, Izabela Zak, Romain Bouillaguet, Nathan Mawatu :

● Neuf adolescents, en pleine puberté, se livrent sur scène pour raconter leurs premiers émois avec pudeur, maladresse et sincérité. Si parfois les mots sont bancals ou inaptes à capter ces moments d'épiphanie, qu'à cela ne tienne, on les danse, on les chante. Il faut que ça sorte coûte que coûte pour faire résonner ces voix de la jeunesse que l'on entend trop peu – ces corps chauffés à blanc dans l'espoir de mieux s'intégrer, de se fondre enfin.



6 - THÉÂTRE : Nouveaux spectacles

● Dans le sillage d'*Illumination(s)* et *F(l)ammes, Incandescences* est le dernier chapitre de la trilogie créée par Ahmed Madani, *Face à leur destin*. Cette nouvelle aventure s'inscrit dans la dynamique des deux premiers spectacles : faire entendre la voix d'une jeunesse rarement entendue, y amener d'autres corps, d'autres visages, d'autres histoires, poussée par un vent de liberté, de joie et d'espérance.

Cartoucherie - Théâtre de la Tempête 12° ("Pièces de théâtre")

NORA, NORA, NORA ! DE L'INFLUENCE DES ÉPOUSES SUR LES CHEFS-D'ŒUVRE

Théâtre contemporain - D'après Henrik Ibsen, de et mise en scène Elsa Granat. Avec en alternance Achille Aplincourt, Maëlys Certenais, Jules Cibrario, Hélène Clech, Victor Hugo Dos Santos Perreira, Niels Herzhaft, Chloé Hollandre, Juliette Launay, Anna Longvixay, Clémence Pillaud, Lucile Roche, Clément-Amadou Sall, Lucas Siri, Juliette Smadja, Gisèle Antheaume, Victoria Chabran :

● Quand 14 jeunes actrices et acteurs se penchent en 2023 sur *Une maison de poupée*, pièce d'Ibsen écrite en 1879, les questions fusent, ça tiraille de partout. Comment Nora a-t-elle pu ainsi accepter son sort et abandonner ses enfants ? Pourquoi ce sacrifice ? Tout ça pour une histoire de fausse signature ! Comment libérer Nora aujourd'hui ? Avons-nous encore besoin de la revoir subordonnée, posture que nous connaissons par cœur ?

● Après avoir exploré la personnalité du roi shakespearien dans *King Lear Syndrome*, Elsa Granat continue son travail de déconstruction des grandes figures théâtrales avec l'héroïne d'Ibsen. Pour nourrir la fiction, elle va fouiller du côté des enfants de Nora, aujourd'hui devenue vieille. Comment ont-ils réagi à cet abandon ? En scrutant son passé, ils comprendront peut-être ce qui n'a pas pu se dire. Cette relecture d'*Une maison de poupée* sera interprétée par des jeunes comédiens issus de l'École supérieure d'art dramatique.

Cartoucherie - Théâtre de la Tempête 12° ("Pièces de théâtre")

CONTES D'ÉTAT

Théâtre contemporain - De Raphaël Kempf, Sandra Lucbert, adaptation et mise en scène Aurélia Ivan. Avec Raphaël Kempf, Aurélia Ivan, Flor Paichard, Volodia Piotrovitch d'Orlik :

● Que faut-il pour que l'Ordre tienne et se perpétue ? La force. La loi. Et les mots. L'un étayant, cimentant, masquant l'autre. Vieille machinerie toujours renouvelée : d'un côté, les gardes ; de l'autre, les mots pipés, les contes à dormir debout. Prendre le pas des raisonnements rythmés de l'avocat Raphaël Kempf et de l'écrivaine Sandra Lucbert offre de nouvelles voies à la magie théâtrale, toujours propre à révéler par le biais du sensible ce qui est masqué.

● Après la création de *Si la voiture est fétiche, l'accident ne l'est pas* en 2022, Aurélia Ivan retourne au Théâtre de la Cité Internationale. Avec *Contes d'état*, la metteuse en scène poursuit ses recherches « sur un théâtre qui partirait d'événements et de personnages réels, sans pour autant intégrer la catégorie du théâtre dit du réel, documentaire ou politique. »

Cité Internationale Universitaire - Théâtre de la Cité Internationale 14° ("Pièces de théâtre")

CAVALIÈRES

Théâtre contemporain - De et mise en scène Isabelle Lafon. Avec Isabelle Lafon, Sarah Brannens, Karyll Elgrichi, Johanna Korthals Altès :

● Qui sont-elles ? Et pour qui se prennent-elles ? Se connaissent-elles ? Oui elles se connaissent. Est-ce qu'elles montent à cheval ? Pas toutes probablement. Elles ont en commun d'être très « cavalières » au sens d'avoir un comportement impertinent, insolent, audacieux. Et elles montent facilement sur leurs « grands chevaux ». Il ne faut ni les énerver, ni les brusquer. Elles aiment s'écrire des lettres. Entretiennent une correspondance qu'elles signent souvent « Cavalières ».

● *Cavalières* est la première création d'Isabelle Lafon destinée au Grand théâtre de La Colline, après avoir présenté au Petit théâtre la trilogie des *Insoumises* (*Deux ampoules sur cinq, Let me try* et *L'Opoponax*) en 2016, *Vues Lumière* en 2019, *Les Imprudents* en 2022 et *Je pars sans moi* en 2023.

Colline 20° ("Pièces de théâtre")

Nouveaux spectacles : **THÉÂTRE - 7**

LES GARÇONS ET GUILLAUME, À TABLE !

Seul en scène – De Guillaume Gallienne, mise en scène Patrice Mincke. Avec Jean-François Breuer :

- Guillaume Gallienne dresse le portrait d'un garçon perdu, sujet d'une confusion sexuelle troublante. Il en vient à s'interroger sur sa propre identité, construite selon les « normes » sociales. Il brouille les pistes, entretient la confusion, s'amuse de cette « fragilité » et rend hommage à la féminité.
- Guillaume Gallienne présente *Les Garçons et Guillaume, à table !* pour la première fois en 2008 au Théâtre de l'Ouest Parisien. Ce seul en scène lui vaut le **Molière** de la Révélation théâtrale. Suite au succès de la pièce, il décide de l'adapter au cinéma où il reprend son rôle. Le film est récompensé de cinq César dont celui du Meilleur film. Ici, le comédien belge Jean-François Breuer s'empare de ce texte.

Funambule Montmartre 18* ("Pièces de théâtre")

HAMLET

Tragédie – De William Shakespeare, mise en scène Christiane Jatahy. Avec Isabel Abreu, Tom Adjibi, Servane Ducorps, Clotilde Hesme, David Hourri, Tónan Quito, Matthieu Sampeur :

- Le héros de Shakespeare traverse quatre siècles pour atterrir aujourd'hui. À l'issue d'une si longue histoire, la lutte contre la violence patriarcale sera menée par un personnage féminin : Hamlet. Le jeune homme est devenu une femme dans la maturité. Parallèlement, Gertrude (sa mère) et Ophélie (sa fiancée), ici fantômes ou projections du désir d'Hamlet, partagent son intimité, la poussent à affronter le passé et à revivre l'histoire – et à changer la leur, en même temps.

- Christiane Jatahy s'est fait remarquer par ses adaptations radicales de classiques au prisme d'un alliage unique, qui fait sa signature, entre théâtre et cinéma. Dans sa relecture féminine de cette célèbre pièce, elle fait rencontrer l'écriture de Shakespeare et la question qui traverse tout son théâtre : identifier les leviers du changement. Elle confie le rôle-titre à la comédienne Clotilde Hesme, récemment vu sur scène dans *Stallone* (**Molière** 2022 de la comédienne de théâtre public).

Odéon - Théâtre de l'Europe 6* ("Pièces de théâtre")

THE EXTERMINATING ANGEL

Opéra – De Thomas Adès, Tom Cairns, mise en scène Calixto Bieito, composé par Thomas Adès, dirigé par Gustavo Dudamel. Avec Jacquelyn Stucker, Gloria Tronel, Hilary Summers, Claudia Boyle, Christine Rice, Amina Edris, Nicky Spence, Frédéric Antoun, Jarrett Ott, Anthony Roth Costanzo, Filipe Manu, Philippe Sly, Paul Gay, Clive Bailey, Thomas Faulkner, Ilanah Lobel-Torres, Julien Henric, Nicholas Jones, Andres Cascante, Bethany Horak-Hallett :

- L'œuvre débute par un dîner entre amis de la haute société dans une demeure cossue après une représentation lyrique. Mais peu à peu, une force mystérieuse



Nora, Nora, Nora !
De l'influence des épouses
sur les chefs-d'œuvre
Cartoucherie
Théâtre de la Tempête

© Christophe Raynaud de Lagie

8 - THÉÂTRE : Nouveaux spectacles

empêche les 15 convives de quitter la réception. Dans ce confinement sans raison apparente qui s'étire sur plusieurs jours, le vernis des convenances se craquèle, révélant le pire de la nature humaine.

● Après *The Dante Project* la saison dernière, l'Opéra national de Paris continue d'explorer la musique du compositeur contemporain Thomas Adès avec la création française de *The Exterminating Angel*, opéra créé en 2016 au Festival de Salzbourg d'après le film éponyme de Luis Buñuel. La mise en scène de ce huis clos est confiée à Calixto Bieito, fasciné depuis longtemps par l'univers du cinéaste.

Opéra Bastille 12* ("Opéras / Ballets-Danse")

KIDS

Théâtre contemporain – De Fabrice Melquiot, composé par Nathan Dugray, mise en scène François Ha Van. Avec Nathan Dugray, Montaine Frégeai, Axel Godard, Yann Guchereau, Hoël Le Corre, Sylvain Le Ferrec, Julie Bulourde ou Lara Melchiori, Manon Preterre :

● Sous le siège de Sarajevo, huit adolescents apprennent à (sur)vivre ensemble, au-delà de toutes considérations ethniques et religieuses, sorte de « meute » plurielle, avec son chef, ses aspirants, ses rivalités, ses complicités et ses rêves. Mais voilà, le conflit touche à sa fin et il faut vivre sans la guerre, libres, mais aussi sans repères.

● Comment réapprendre à vivre sans couvre-feu, sans bombardements, libres ? Et si créer un spectacle pouvait tout sauver ? Un texte de Fabrice Melquiot, teinté d'humour et rempli d'émotion, en hommage à la vie malgré la guerre. Une jeunesse fougueuse et brûlante ! Présenté en 2022 au Studio Hébertot, *Kids* s'installe à La Scala.

Scala 10* ("Pièces de théâtre")

BÉRÉNICE

Tragédie – De Jean Racine, mise en scène Romeo Castellucci. Avec Isabelle Huppert, Cheikh Kébé, Giovanni Manzo :

● Bérénice, Titus, empereur de Rome, et Antochius, au-delà du douloureux triangle amoureux et politique, révèlent l'histoire d'une femme. Une femme qui sombre, dont la profondeur des silences est aussi tonitruante que le son de voix. Peuplé d'êtres quasi spectraux, un univers fantasmagorique laisse apparaître une icône, car il s'agit bien là de la quintessence du théâtre, par le théâtre, pour le théâtre.

● Après avoir incarné Mary Stuart pour Bob Wilson et s'être illustrée dans *La Ménagerie de verre* et *La Cerisiate*, respectivement pour Ivo van Hove et Tiago Rodrigues, Isabelle Huppert fait équipe cette fois-ci avec Romeo Castellucci pour revisiter la célèbre tragédie en 1 506 alexandrins. En maître du Gesamtkunstwerk wagnérien – œuvre totale, réunissant les arts dans la perspective d'exprimer l'unité de la vie –, le metteur en scène convoque dispositifs sonores et plastiques à l'appui du jeu de la comédienne.

Théâtre de la Ville - Sarah Bernhardt 4* ("Pièces de théâtre")



© E. Bauer / OnP

The Exterminating Angel
Opéra Bastille

[Cinéma](#) [Plateformes](#) [Séries](#) [Télévision](#) [Livres](#) [Théâtre](#) [Musique](#) [Radio & Podcasts](#) [A](#)[Accueil](#) [Théâtre](#)

"Le Voyage dans l'Est" de Christine Angot : une pièce éblouissante sur la vérité crue de l'inceste

Au plus près du récit de Christine Angot, Stanislas Nordey signe une mise en scène impeccable servie avec justesse par ses comédiens. Une démonstration implacable de ce que l'inceste détruit, et que rien ne répare.

TTTT Bravo



Cécile Brune à l'écran (Christine Angot de nos jours) et, sur scène, des comédiens tout en tension, quasi statiques.
Photo Jean-Louis Fernandez

Par Fabienne Pascaud

Réservé aux abonnés

Publié le 01 mars 2024 à 10h00 | Mis à jour le 14 mars 2024 à 12h04



Noter (0)

Critiquer (0)

Lire dans l'application

« **T**u devrais écrire sur ce que tu as vécu avec moi... C'est intéressant. C'est une expérience que tout le monde ne vit pas. » En voix off, les mots du père incestueux Pierre Angot claquent dans la salle de théâtre avec effroi, doctement adressés qu'ils sont au téléphone à sa fille, romancière qu'il a violée dès l'âge de 13 ans. Il lui recommande même avec condescendance d'adopter le style d'Alain Robbe-Grillet, cofondateur du Nouveau Roman. Face au public, une des interprètes de Christine Angot, 28 ans (Charline Grand), explose alors d'un rire rageur, sitôt l'appel terminé, criant que son père ne lui dictera plus quoi que ce soit.

Elle sera pourtant la première autrice en France à écrire l'inceste, son inceste, avec tant de vérité crue, de souffrance crue qu'on sort exsangue de quatre de ses livres — *L'Inceste* (1999), *Une semaine de vacances* (2012), *Un amour impossible* (2015), *Le Voyage dans l'Est* (2021), ici porté à la scène par Stanislas Nordey — et bientôt du bouleversant documentaire, *Une famille* (en salles le 20 mars), qu'elle a elle-même réalisé.

Une économie de gestes

Livres, pièce, film... Et si c'était l'éphémère théâtre, voué à disparaître dans son culte de l'instant présent, qui chahutait le plus fort ? Parce que vécu en direct avec des acteurs qui jamais ne trichent mais semblent s'offrir en sacrifice. Tel Pierre-François Garel, admirable de morgue et d'élégance, monstre paternel irrésistible dans un rôle impossible. Telles ces trois comédiennes que Stanislas Nordey a choisies pour incarner l'autrice à trois âges de son existence : Carla Audebaud (13 à 25 ans), Charline Grand (25 à 45 ans), Cécile Brune aujourd'hui, toutes saisissantes de retenue, de courage, de vérité.

Christine Angot serait-elle jamais devenue la magnifique autrice qu'elle est sans l'inceste ? Les plus odieux paradoxes, les vérités les plus insoutenables se déclinent dans l'éblouissant et ténébreux spectacle de Nordey, soutenu par ses comédiens quasi immobiles, debout, tout en tension et en force intérieure, stylisant l'épouvante avec une hallucinante économie de gestes et de phrasé, tandis que les accompagne doucement ou avec fracas la musique d'Olivier Mellano.



Cécile Brune (Christine Angot aujourd'hui) et Pierre-François Garel (le père). Photo Jean-Louis Fernandez

Sur scène, *Le Voyage dans l'Est* commence pourtant comme un film. Gros plan sur le visage songeur de Cécile Brune dans un train en direction de Strasbourg. Apparaît même sur l'immense écran rectangulaire au-dessus du plateau un début de générique. Comme au cinéma. Stanislas Nordey s'est mis à la vidéo pour enrichir les types d'écriture employés par la romancière (extraits de son journal diffusés sur écran, monologues, scènes muettes), entre des moments de réflexion

ou d'action sur le plateau (filmés parfois) où les comédiens reprennent les dialogues du livre. Il n'a pas arrangé le texte à l'arraché, il a juste supprimé des passages : *Le Voyage dans l'Est* conserve son architecture. Et tétanise peu à peu tout un public par le seul jeu dense et intense des comédiens.

Voir notre entretien vidéo

Christine Angot : "L'inceste est un puissant agent de destruction de la pensée"

La tragédie de l'inceste y est cette fois décrite côté Christine, qui cherche à décrypter, au plus profond, les sentiments éprouvés des premiers aux derniers viols, la vingtaine passée. Elle s'intéresse enfin, à 62 ans, aux batailles qu'elle a perdues et gagnées. Et revisite ses relations avec Pierre Angot, brillant directeur du service de traduction au Conseil de l'Europe, qui séduisit sa mère à Châteauroux, reconnut sa fille Christine tardivement, la viola pour la première fois à 13 ans.

Il fallait un espace singulier, mental et abstrait, et à la dimension hiératique d'une archaïque tragédie pour porter la quête forcenée de celle qui refuse d'être victime, veut reprendre en main son destin, traque pour ça tous les mensonges qu'elle a subis, toutes les hypocrisies, toutes les lâchetés. Jusqu'à celle de son propre mari, Claude, père de sa fille, Léonore (admirable Claude Duparfait, fragile, incertain, plein de doutes et de regrets), qui a entendu chez eux se commettre l'inceste mais n'a rien dit, pas même proposé plus tard son témoignage à la police. Bouleversant face-à-face de reproches et de regrets des années après...

À lire aussi :

Édouard Durand publie un essai essentiel et implacable sur les violences sexuelles faites aux enfants

Habituel complice de Stanislas Nordey, Emmanuel Clolus a imaginé une boîte, encastrée dans de hauts murs couverts d'étranges hiéroglyphes. Comme la chambre funéraire d'une pyramide égyptienne, lieu sacré d'une mort et d'un deuil toujours recommencés : la mort et le deuil de soi, fracassé par l'inceste. Les comédiens hantent l'espace de leurs mouvements lents, précis comme une infernale géométrie. Jamais ils ne se touchent. Leur terrain de jeu, de douleurs,

semble même se rétrécir. Tels des spectres, ils ne déambulent plus que dans des cercles, des carrés, des rectangles lumineux marqués au sol. Comme si l'âme de Christine Angot était prise en étau, sa vie incarcérée.

On ne se remet jamais d'un inceste. On apprend à faire avec. Avec ses contradictions mortifères. L'amour fou pour le père, la volonté éperdue d'être sa fille ; et puis la honte, la destruction lente : « *L'inceste est une mise en esclavage. Vous ne savez plus qui vous êtes, lui, c'est qui, c'est votre père, votre compagnon, votre amant, celui de votre mère, le père de votre sœur ?[...] C'est un bannissement, l'inceste. C'est un déclassement à l'intérieur de la famille, qui se décline ensuite dans la société...* », déclare-t-elle à une journaliste.

À lire aussi :

Théâtre : les spectacles les plus attendus en 2024

Le Voyage dans l'Est est le dernier spectacle de Stanislas Nordey au Théâtre national de Strasbourg (TNS), qu'il a dirigé de 2014 à 2023, là même où résidait Pierre Angot, où se sont passés nombre d'incestes. L'art et l'horreur. Quels rapports secrets entretiennent-ils ? Nordey est parvenu à faire théâtre d'une écriture qui refusait les illusions du théâtre. Il lui fait rendre sang et larmes. Magie pure. Dans l'insondable dernière scène, son compagnon, qui l'attend à la gare de l'Est demande à Christine de retour du TNS : « *Ça s'est bien passé ? — Très bien* », sourit Cécile Brune. Seule une immense comédienne, seul le théâtre peuvent faire partager la cacophonie terrible de ce « *très bien* »...

EXTRAIT

Christine à Claude : « *Pardon ? J'étais allée vers mon père ? Vers mon père ? Après Bruges, je lui ai écrit une lettre pour avoir enfin des rapports normaux. Tellement j'étais naïve. Vous ne vous rendez pas compte de ce que ça fait d'avoir un père qui refuse que vous soyez sa fille. Pour vous, l'inceste, c'est juste un truc sexuel. Vous ne comprenez pas. Vous ne comprenez pas. C'est le pouvoir ultime du patriarcat. C'est le sceptre. L'accessoire par excellence. Le signe, absolu, d'un pouvoir privé qui*

s'exerce sur un cercle et qui est respecté au-delà du cercle, par tous ceux qui s'inclinent devant le rapport d'autorité. Je suis chez moi. Je fais ce que je veux. J'ai le droit de ne pas reconnaître la réalité. Je nie ce qui est. J'ai même le droit de ne pas reconnaître ma fille comme ma fille... Je suis au-dessus de la loi, en douce. Parce que j'ai des théories. Pharaon. Comme ça, elle sait ce que c'est qu'un homme qui l'aime. Il faut avoir des expériences. Etc. »

Le Voyage dans L'Est, de Christine Angot, mise en scène Stanislas Nordey. 2h30.
Du 1^{er} au 15 mars au Théâtre Nanterre-Amandiers.



Théâtre

Inceste

Christine Angot

L'AVIS DES ABONNÉS

Votre pseudo : **micka742000-82aead3e** [Modifier](#)

Ma note (obligatoire)

Note

Rédiger ma critique...

400 caractères restants



La tragédie de l'inceste aux Amandiers

Stanislas Nordey signe une adaptation fulgurante du « Voyage dans l'Est » de Christine Angot. Le livre de douleur et de colère de l'écrivaine devient un geste théâtral puissant, porté notamment par la prestation hors norme de Cécile Brune. Créé au TNS, ce spectacle rare est à l'affiche des Amandiers de Nanterre pour quinze jours. Par Philippe Chevilley, A livre implacable, spectacle implacable. Stanislas Nordey est l'homme de la situation : l'exigeant metteur en scène a su adapter fidèlement, sans déluge d'effets ni pathos, « Le Voyage dans l'Est » de Christine Angot. Récit clinique de l'inceste que lui a fait subir à l'âge de 14 ans, puis jeune adulte, son monstre de père, cet ouvrage couronné du prix Médicis 2021 est sans doute le plus complet et le plus profond qu'elle ait écrit sur son calvaire. Comment transformer un tel geste littéraire en geste théâtral ?, Lire aussi : Douze spectacles de printemps, Des « Bonnes » incandescentes au Théâtre 14, Stanislas Nordey y est allé un peu à l'aveugle. Lui qui n'a jamais adapté de roman au théâtre a dû se colleter à un texte sophistiqué alternant narration, dialogues au couteau, introspection et journal intime. Pas question d'en modifier la forme : l'écriture a juste été resserrée pour aboutir à une représentation de 2h30 sans temps mort. Créé au Théâtre National de Strasbourg fin novembre 2023, le spectacle est aujourd'hui à l'affiche du **Théâtre des Amandiers** de Nanterre. Dans un décor abstrait, sorte de temple aux mosaïques psychiques, le metteur en scène orchestre des monologues fulgurants, des scènes cruciales à deux ou à trois, en utilisant la vidéo pour créer des gros plans ou mettre en valeur des phrases clés du livre., Juste trio, Sa direction d'acteurs au cordeau donne de la vérité à chaque mot. Trois comédiennes prêtent corps à la narratrice : Carla Audebaud (Christine de 13 à 25 ans), Charline Grand (Christine de 25 à 45 ans) et Cécile Brune, qui campe l'héroïne aujourd'hui. Le trio est d'une grande justesse, dominée par la technique imparable, l'intensité et l'humanité de l'ex-comédienne du Français. Dès les premières images en vidéo dans le train qui l'embarque vers l'Est, Cécile Brune nous vrille le coeur., Le duo masculin est également impressionnant. Stanislas Nordey a transmis tout son art de la distanciation à Pierre-François Garel qui joue avec une morgue froide le personnage impossible du père. Claude Duparfait bouleverse dans le rôle de l'ex-époux qui n'a pas su protéger Christine, partagé entre remords et hébétude. Julie Moreau (la mère lointaine) et Moanda Daddy Kamono (Charly, le doux amant) jouent leur partition avec la même sobriété., Ce « Voyage dans l'Est » aurait pu se borner à une « mise en espace » un rien compassée. C'est un spectacle à part entière qui nous confronte intellectuellement et émotionnellement à la tragédie de l'inceste. La douleur, la colère de Christine Angot y sont tout entières. Sa dénonciation du patriarcat, comme moteur de la mécanique infernale du crime, retentit puissamment sur la scène du théâtre. « Vous ne comprenez pas », s'indigne l'écrivaine au centre de son « Voyage ». Au sortir de ce spectacle aussi puissant qu'inédit, on a le sentiment d'avoir enfin compris., Le Voyage dans l'Est, de Christine Angot, Mise en scène de Stanislas Nordey, Nanterre-Amandiers, du 1e au 15 mars, nanterre-amandiers.com, Philippe Chevilley

Les images du village olympique des JO de Paris 2024

52 hectares, 40 bâtiments, jusqu'à 3.500 ouvriers au pic des travaux... Visite du futur village olympique des JO de Paris 2024 où logeront des milliers d'athlètes.

Qui a cassé Boeing ?

Jair Bolsonaro dénonce son inéligibilité devant une foule de partisans à São Paulo

Pourquoi tout le monde veut retourner sur la Lune



Pierre-François Garel, spectre paternel hantant *Le Voyage dans l'Est d'Angot*



Après le TNS en novembre dernier, c'est aux Amandiers que le comédien pose ses valises et se glisse dans la peau du père incestueux de l'autrice dans la mise en scène puissante de Stanislas Nordey. Une traversée fantomatique fulgurante !

Qu'est-ce qui vous a donné envie de faire du théâtre ?

Pierre-François Garel : D'arrêter le sport. J'en avais ras le bol de l'esprit de compétition inhérent à ce genre d'activité physique. Je voulais bien me dépenser mais autrement. Lors d'une conversation avec ma mère, l'idée de m'inscrire à un cours de théâtre est venue sur le tapis. C'est ainsi que tout a commencé.

Qu'est-ce qui vous a plu ?

Pierre-François Garel : instinctivement, je dirais que j'y ai trouvé un endroit de libre expression, qui me correspondait et dont j'avais besoin. Je n'ai pas eu tout de suite un rapport au texte, au style. C'était surtout à l'époque des cours d'improvisation, donc c'est clairement cet espace inattendu où tout semble possible.

Comment êtes-vous arrivé sur le projet de porter au plateau le roman de Christine Angot ?



Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène de Stanislas Nordey © Jean-Louis Fernandez

Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène de Stanislas Nordey © Jean-Louis Fernandez

Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène de Stanislas Nordey © Jean-Louis Fernandez

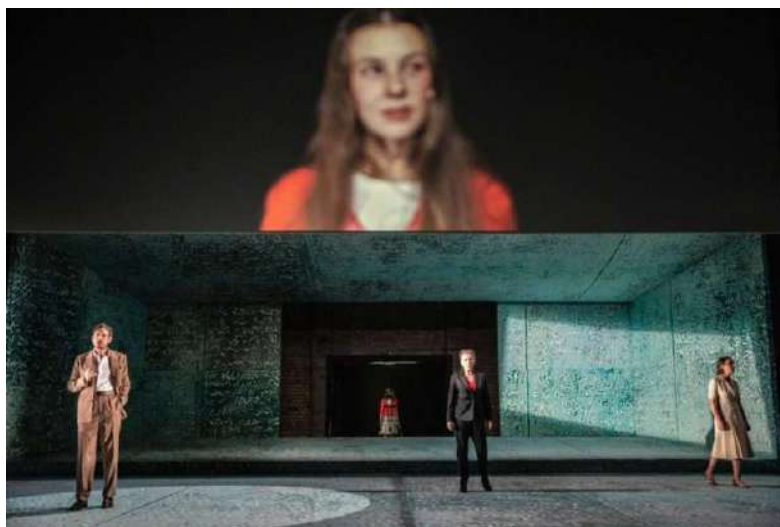
Pierre-François Garel : Par **Stanislas Nordey**. Quelques mois avant le lancement du projet, je lui avais envoyé une lettre lui exprimant tout le regret que j'avais eu de ne pas avoir pu suivre son enseignement quand il était directeur pédagogique du TNB à

Rennes et qu'à l'occasion j'aimerais que l'on se rencontre. J'ai grandi à Dinan. Je ne connaissais que peu de chose au théâtre public. Je l'ai découvert en arrivant à Rennes quand j'ai intégré le conservatoire de la ville pour mes études préparatoires aux grandes écoles de Théâtre. J'ai tenté plusieurs concours. Alors que j'étais sélectionné pour le second tour pour entrer à l'école du TNB, j'ai été admis au Conservatoire national supérieur d'Art dramatique de Paris. J'ai hésité à faire le stage, notamment pour rencontrer **Stanislas**, et puis j'ai décliné pour laisser ma place à un de ceux qui étaient sur liste d'attente. Le rendez-vous à l'époque a donc été manqué. Mon courrier a reçu un bel écho. Très vite, il m'a répondu en me disant qu'en effet ce serait formidable de faire connaissance, d'autant plus que cela faisait deux trois ans qu'il parlait de moi avec sa plus proche collaboratrice **Claire Ingrid Cottenceau**. Dans la foulée, on s'est croisé pour voir de quelle manière nous pourrions travailler ensemble. Il était en plein processus d'adaptation du *Voyage dans l'Est* de **Christine Angot**. Il m'a proposé d'interpréter le père, tout en m'avertissant que ce n'était certes pas un gros rôle, mais que c'était clairement complexe à jouer. Je n'ai pas hésité.

Qu'est-ce qui vous a plus dans ce texte, somme toute, assez dur ?

Pierre-François Garel : Depuis plusieurs années, je m'intéresse aux écrits de **Christine Angot**. J'avais d'ailleurs lu le livre à sa sortie en 2021. À l'époque, j'étais à Lille en pleine création avec **Alain Françon**, de *La Seconde Surprise de l'amour* de **Marivaux**. Il connaît bien **Angot**. Ensemble, nous en avons beaucoup discuté. Ce qui m'a le plus frappé, c'est comment à travers son phrasé, ses mots, sa ponctuation, elle apparaissait en filigrane des lignes. C'est la première fois que je ressentais cela en la lisant. Elle était physiquement présente dans le texte. C'est comme si j'entendais sa voix. Je me suis dit, elle a enfin trouvé ce quelque chose autour duquel elle tournait depuis plusieurs années. Donc quand Stanislas m'a présenté le projet. Tout m'est revenu en mémoire. J'étais plus que ravi de travailler avec lui et tout particulièrement sur cette œuvre. Par ailleurs, de par mon parcours, je suis plus habitué aux classiques. Je m'aventure rarement dans le contemporain, car souvent on y retrouve tous les stigmates de l'écriture de plateau. Que ce soit avec *La Septième* d'après le roman de **Tristan Garcia**, ou ici avec *Le Voyage dans l'Est*, on est vraiment sur une écriture romancée et romanesque. Il faut donc l'adapter pour lui donner une oralité, la rendre accessible au plateau sans pour autant en dénaturer la teneur. C'est un défi que je trouve assez passionnant.

Comment aborde-t-on ce personnage du père incestueux, autant charismatique que détestable, voir haïssable ?



Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène de Stanislas Nordey

© Jean-Louis Fernandez

Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène de Stanislas Nordey

© Jean-Louis Fernandez

Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène de Stanislas Nordey

© Jean-Louis Fernandez

Pierre-François Garel : Stanislas m'a demandé au tout début des répétitions, si j'avais des idées par rapport au personnage. Je n'en avais aucune. Pour donner corps au rôle que j'incarne, j'ai besoin de les éprouver au plateau. Avant ce n'est que verbiage sans intérêt, pensées en tous sens, qui ne vont pas plus loin que cela. Par conséquent, tout le travail a consisté, à la demande de Stanislas, de faire glisser l'image potentielle du père vers un ailleurs où il ne serait pas figé. Il était important de ne pas l'ancrer dans sa figure de père incestueux, de grand méchant loup attendu. En tout je n'ai pas essayé de composer un personnage, de lui trouver un background. Je n'ai pas tenté de lui trouver des excuses. Pour moi, il est comme un clown qui apparaît au début du spectacle et disparaît à la fin. Ceux qui viennent voir la pièce savent à quoi s'attendre, savent ce qu'il a fait. Ce n'est pas la peine de surligner ses travers. Il fallait donc trouver un endroit de jeu où apparaisse de lui quelque chose d'un peu flou, de tremblant, de vibrant. On a dû y arriver car un soir à Strasbourg, une dame qui avait connu Pierre Angot, m'a dit qu'elle avait été choquée par mon interprétation. Quand je lui ai répondu, pourquoi ? Elle m'a tout simplement dit, c'est exactement lui. Le mimétisme est incroyable. C'est assez troublant, d'autant que ce n'est absolument pas cela que nous avons travaillé et surtout que je n'ai pas cherché à l'imiter ou à savoir comment il était. D'ailleurs, il y a peu d'informations et pas de photo de lui sur Internet.

D'ailleurs qu'elles ont été les consignes de Stanislas Nordey lors des répétitions ?



Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène de Stanislas Nordey

© Jean-Louis Fernandez

Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène de Stanislas Nordey

© Jean-Louis Fernandez

Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène de Stanislas Nordey

© Jean-Louis Fernandez

Pierre-François Garel : Assez simple. Il m'a mis à un endroit de travail assez solitaire. Mon parcours est finalement un long monologue, entrecoupé des textes des autres

las Nordey © Jean-Louis Fernandez" id="7051c38c">

Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène de Stanislas Nordey

© Jean-Louis Fernandez

Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène de Stanislas Nordey

© Jean-Louis Fernandez

Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène de Stanislas Nordey

© Jean-Louis Fernandez

Pierre-François Garel : Assez simple. Il m'a mis à un endroit de travail assez solitaire. Mon parcours est finalement un long monologue, entrecoupé des textes des autres comédiens. Je suis d'ailleurs sur scène souvent seul à jardin. Les autres personnages gravitent autour de moi sans vraiment interagir. C'est comme si je traversais la pièce comme un spectre quasi immobile, aux gestes très lents. C'est presque quelqu'un d'abstrait dans sa consistance. Il est à la fois omniscient et empreint d'une grande solitude.

Et travailler avec Stanislas alors ?

Pierre-François Garel : une belle expérience que j'espère poursuivre. J'aime bien les collaborations qui durent. J'ai besoin de temps pour me familiariser avec un style, un esthétisme, un univers. Je me livre peu. Je m'ouvre aux autres lentement. Il faut du temps pour m'appivoiser et réciproquement. Alors je souhaite que d'autres aventures nous réunissent au plateau.

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Voyage dans l'Est de Christine Angot

création en novembre 2023 au TNS

reprise du 1er au 15 mars 2024 à Nanterre – Les Amandiers

Durée 2h30

Mise en scène de Stanislas Nordey

Collaboratrice artistique de Claire Ingrid Cottanceau

Avec Carla Audebaud, Cécile Brune, Claude Duparfait, Pierre-François Garel, Charline Grand, Moanda Daddy Kamono, Julie Moreau, en alternance les 6 et 7 décembre avec Claire Ingrid Cottanceau

Scénographie d'Emmanuel Clolus

Costumes d'Anaïs Romand

Lumière de Stéphanie Daniel

Vidéo de Jérémie Bernaert

Cadre – Félicien Cottanceau

Musique d'Olivier Mellano

Enregistrement piano – Barbara Dang

Le Voyage dans l'Est d'Angot'); return false;" title="Printer Friendly, PDF & Email">

**CULTURE & SAVOIRS**

L'entêtante partition de Christine Angot

THÉÂTRE En mettant en scène *le Voyage dans l'Est*, Stanislas Nordey laisse entendre les déflagrations intérieures de l'autrice. Un geste d'une très grande puissance.

Les mots pour l'écrire. Les mots pour le dire. Écrire, dire, entendre ces mots qui, un à un, racontent la sidération, le silence, la douleur d'une enfant violée par son père. Il y a ce long cheminement pour libérer les sentiments qui se bousculent et vous rongent de l'intérieur, culpabilité, honte, jusqu'à ce qu'éclatent la colère, la révolte. Livre après livre, Christine Angot a fait plus que lever le tabou sur l'inceste. Elle n'a cessé d'écrire pour en démonter la mécanique, montrer la perversité du prédateur guettant sa proie, le chantage affectif, le phénomène d'emprise, ce « *pouvoir ultime du patriarcat* ». Et dénoncer le silence. Un silence insupportable et les regards qui se détournent imperceptiblement, ne veulent pas voir. Elle décrit par le menu tous les sentiments contraires qui l'assaillent, ne se ménage pas dans son processus de résilience.

En remettant sur le métier l'inceste paternel dont elle a été victime dans *le Voyage dans l'Est*, elle écrit sa prise de conscience. Désormais, la honte a changé de camp. La femme peut enfin regarder la jeune fille qu'elle n'aimait pas. « *J'ai rencontré mon père dans un hôtel à Strasbourg, que je ne saurais pas situer.* » Ainsi commence le livre de Christine Angot.

La pièce a été créée au Théâtre national de Strasbourg, au printemps 2023. Symboliquement, ce retour sur les lieux du crime au théâtre va créer cette distance nécessaire pour incarner le récit que Stanislas Nordey a confié à trois actrices. Carla Audebaud, visage légèrement flouté mais dont aucune impression ne nous échappe, est Christine, de 13 à 25 ans ; Charline Grand, Christine de 25 à 45 ans, et Cécile Brune, Christine aujourd'hui. L'adolescente, la jeune femme, la femme. Trois corps, trois voix qui vont se croiser, s'entremêler pour ne former qu'un seul et même récit. Pierre-François Garel endosse le rôle de ce père, élégant et répugnant à la fois, qui ne se départit jamais de son assurance. Claude Duparfait joue tout en nuance la partition du premier mari qui n'a pas su, ou pu, la protéger quand elle l'appelait à l'aide. Julie Moreau, la mère, et Moanda Daddy Kamono, dans le rôle du dernier amant, complètent cette distribution de très haute tenue.

Les Christine vont ainsi se relayer et déployer le récit, face public, dans un jeu tout en retenue et chaque mot va provoquer des déflagrations puissantes qui nous parviennent par vagues successives. Stanislas Nordey croise les temporalités, les lieux. Les mots

jaillissent sans se bousculer et nous atteignent, nous touchent au plus profond de nous-mêmes. Il fallait un metteur en scène de sa trempe pour adapter ce livre à la scène. En portant au théâtre le roman de Christine Angot, Stanislas Nordey transcende cette partition écrite d'une voix blanche, clinique, libère les mots sans jamais trahir l'écriture entêtante de l'autrice, sa traque incessante pour s'affranchir de sa condition de victime et devenir une femme libre. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 15 mars, au Théâtre Nanterre-Amandiers.
Rens. : 01 46 14 70 00
ou billetterie@amandiers.com

La pièce a été créée à Strasbourg, un retour sur les lieux du crime, créant la distance nécessaire pour incarner le récit.



Stanislas Nordey fait son “Voyage dans l’Est” dans les mots de Christine Angot



par Patrick Sourd

Publié le 28 février 2024 à 8h00 Mis à jour le 14 février 2024 à 10h31

Le metteur en scène monte pour la première fois de sa carrière une œuvre de littérature et réussit un coup de maître.

En ce soir de première, le chemin qui mène au Théâtre national de Strasbourg est parsemé d'affiches du spectacle *Le Voyage dans l'Est*. Impossible de les rater... Comme autant de balises dénonciatrices, elles sont fixées à l'arrache avec du Scotch sur les panneaux publicitaires du tramway. On peut lire une phrase extraite du roman de Christine Angot, imprimée en noir sur une vaste page blanche : *“Le crime d’inceste n’a rien à voir avec la pulsion sexuelle.”*

Une manière très politique d’interpeller le public en posant le débat dans la rue en écho à la colère qu’exprime l’autrice : *“Pour vous, l’inceste, c’est juste un truc sexuel. Vous ne comprenez pas. Vous ne comprenez pas. C’est le pouvoir ultime du patriarcat. C’est le sceptre. L’accessoire par excellence. Le signe, absolu, d’un pouvoir privé qui s’exerce sur un cercle, et qui est respecté au-delà du cercle, par tous ceux qui s’inclinent devant le rapport d’autorité.”* Un précipité de ce qu’elle pense et que la petite fille qu’elle était n’aurait su exprimer qu’à travers un souhait : échapper à l’enfermement de l’inceste pour revendiquer son droit à des rapports normaux avec son père.

Après la mort du père, Christine Angot revient avec *Le Voyage dans l'Est* sur des années de chaos où elle tente d’échapper à une destruction de soi propre au pouvoir que son géniteur s’est arrogé sur son corps. Ce chaos a commencé par un premier baiser sur la bouche à 13 ans et les choses ont continué après sa majorité et durant la décennie suivante, jusqu’à la date de la prescription du crime et la fin de la possibilité de dénoncer la culpabilité paternelle.

“Pour moi, c’est une de ses plus belles œuvres, une forme d’accomplissement.” Stanislas Nordey

Alors qu’il n’avait jamais porté sur scène un matériau romanesque, Stanislas Nordey s’enflamme : *“Pour moi, c’est une de ses plus belles œuvres, une forme*

d'accomplissement. Ce qui me touche dans ce texte, c'est le chemin parcouru pour parvenir à cet accomplissement. Pour être sincère, ce texte m'a sauté à la figure à la première lecture. J'ai appelé très rapidement Christine pour lui dire que je voulais en faire quelque chose si elle était d'accord. Je n'ai pas trop réfléchi, finalement."

Très vite se pose la question de la transposition au plateau d'un texte qui articule plusieurs modes d'écriture ; en revenant avec une précision clinique sur les faits, en passant par l'épisode d'un journal intime, avant de prendre le recul d'une réflexion sur la solitude d'être une victime sans que personne ne vous reconnaisse comme telle. *"Au-delà de l'indifférence, c'est la question de la complicité, de la non-assistance à personne en danger qui est en jeu dans le roman, précise le metteur en scène. On ne voit pas ce qu'on ne veut pas voir. C'est ce non-vouloir-voir qui est intéressant. Pourquoi ce non-vouloir-voir ? C'est cette position qui m'intéresse car, au fond, c'est par sa banalité qu'elle nous concerne tous, c'est 'le nous tous' qu'elle interpelle."*

Un "théâtre de la parole"

Pour témoigner de l'écriture de l'autrice, il est hors de question de passer par une refonte du texte. Pour Stanislas Nordey, conserver la structure de l'œuvre et son architecture est un impératif. Il décide de procéder par condensation et réduction pour adapter le roman au temps de la représentation. D'autorité, le metteur en scène précise que les scènes crues et violentes entre le père et la fille sont irréprésentables. Sa belle idée est de diviser le rôle de Christine en l'offrant à trois actrices. La Christine juvénile de 13 à 25 ans est incarnée par Carla Audebaud et l'interprétation de la femme de 30 à 40 ans est confiée à Charline Grand ; il a enfin choisi Cécile Brune pour celle d'aujourd'hui, devenue écrivaine. Les trois se croisent sur le plateau dans l'étrange mise en perspective d'un temps du jeu qui devient celui de tous les âges d'une vie.

Sur scène, l'objectif reste celui d'un *"théâtre de la parole"* cher à Stanislas Nordey. Reprenant la scénographie d'un spectacle précédent, il se contente de l'utiliser comme une boîte à jouer de récup, un support abstrait qui lui permet d'inclure différents types d'éléments et de signes ; vidéo live, images filmées en extérieur, textes projetés, musique, micro, voix off, etc. *"Il faut imaginer et orchestrer différentes entrées pour que le roman et sa structure puissent se déployer au maximum sur le plateau."*

Le travail dramaturgique, d'une grande puissance, subjugué par sa limpidité, qui permet d'éclairer le propos de Christine Angot avec pudeur, grâce et détermination. Un moment de théâtre grandiose.

Le Voyage dans l'Est de Christine Angot, mise en scène Stanislas Nordey, avec Carla Audebaud, Cécile Brune, Claude Duparfait, Charline Grand... Au Théâtre Nanterre-Amandiers, du 1^{er} au 15 mars.



Christine Angot : “Soit des films pornos, soit des films de guerre”



La Prix Médicis 2021 pour *Le Voyage dans l'Est* (Flammarion), et actuelle membre de l'Académie Goncourt, Christine Angot, signe son premier long-métrage, *Une famille*. Un documentaire qui débute par un déplacement... dans l'est (là-encore) de la France, pour promouvoir son dernier roman en date. À Strasbourg, ville où elle a rencontré son père à l'âge de treize ans seulement, munie d'une caméra, elle décide de rendre visite à la veuve et aux enfants du paternel incestueux, à présent décédé...

Publié le :

05/03/2024 à 14:55

Fin juin 2021, alors que l'autrice finalisait les dernières corrections de son livre *Le Voyage dans l'Est*, elle a reçu un appel de la personne en charge des déplacements chez son éditeur. Cette dernière avait besoin de confirmer sa présence à des événements à **Nancy, Strasbourg, et Mulhouse**.

N'ayant pas encore lu l'œuvre, elle ignorait son contenu, et lui proposait un petit voyage dans l'Est... Elle a alors pensé que ce serait intéressant d'être **accompagnée d'une caméra**. Quelques jours plus tard, elle en parla à Caroline Champetier, la directrice de la photographie.



Une Famille. Nour Films.

Après l'autofiction littéraire, l'autofiction documentaire. Christine Angot décrit son approche : « *Je veux qu'on voie, je veux qu'on sache, qu'il y ait une connaissance, une intelligence de ce qui survient. Je veux qu'il y ait la même vérité que dans un livre. Dans un livre, on n'observe pas, la scène apparaît, c'est tout. Elle n'a pas à être expliquée, elle s'impose par les mots. Là, ça doit être pareil, mais avec une preuve visuelle.* »

Je voulais me rendre à l'adresse à laquelle j'ai longtemps écrit à mon père, et où je suis allée une fois, il y a trente-cinq ans. Je me pensais incapable de sonner. Par peur qu'on ne me réponde pas, ou qu'on me refuse l'entrée. Comme on ne répond pas aux quelques messages laissés par téléphone depuis quelques années. Et je sais que s'il n'y avait pas eu une caméra avec moi, s'il n'y avait pas eu Caroline Champetier filmant les sonnettes, mon doigt n'aurait pas appuyé dessus. **Je n'étais pas seule, c'est essentiel.**

Je n'y serais pas allée seule. Par peur. Par impossibilité. Je suis quelqu'un qui réfléchit assez peu, en fait, et en fait, c'est mon doigt, à un moment, qui appuie sur la sonnette, quand Caroline en approche la caméra. (...) Dans ce domaine des viols sur enfant et des incestes, de toute façon, c'est soit des films pornos, soit des films de guerre.

- Christine Angot



Une Famille. Nour Films.

Celle qui a rencontré sa demi-sœur à 28 ans à Paris explore les liens familiaux longtemps dissimulés. Son parcours de réconciliation commence à Nice avec cette demi-sœur, puis à Strasbourg avec son demi-frère. Après des retrouvailles à Reims et

un échange tendu avec sa mère à Montpellier, le film évolue vers l'exploration des impacts familiaux. Les séquences filmées, notamment la lecture émotive d'un carnet par sa mère, offrent une introspection sur la capacité de l'écriture **à soigner les blessures**.

Ce voyage cinématographique n'est pas une quête de réponses mais une exploration de la manière dont chacun façonne sa propre narration face aux défis de la vie, soulignant **l'importance de l'histoire personnelle** et la puissance de la réconciliation, raconte l'écrivaine.

Le **premier film** de Christine Angot est le fruit d'une collaboration avec les producteurs Bertrand Faivre et Alice Girard, et bénéficie de l'expertise de Caroline Champetier à la direction de la photographie. La production est assurée par Lilah Girardot et Ambre Guillou, sous l'égide de la société de production Le Bureau, en coproduction avec Rectangle Productions et France 2 Cinéma. Il a remporté le Prix du Jury des lecteurs Tagesspiegel à la Berlinale 2024



Une Famille. Nour Films.
Casser un tabou

Christine Angot, née le 7 février 1959 à Châteauroux, est reconnue pour son style d'écriture brut et sans concession, qui explore les méandres de l'intimité, de l'identité, et des relations familiales complexes. Dès ses premières publications dans les années 90, Angot s'est démarquée par sa capacité à mêler fiction et autobiographie, un procédé qui a souvent suscité la controverse et alimenté de vifs débats dans le milieu littéraire et au-delà.

Parmi ses œuvres les plus marquantes, ***L'Inceste*** (1999) occupe une place centrale, livre dans lequel elle aborde avec une crudité et une honnêteté déstabilisantes sa propre expérience de l'inceste. Ce roman a notamment ouvert la voie à des discussions plus larges sur un sujet longtemps considéré comme tabou, et qu'a récemment traité Neige Sinno dans son *Triste Tigre*, Prix F mina 2023. Au fil des années, Christine Angot a continué à explorer les thèmes de l'amour, du désir, de la violence et du traumatisme.



Une Famille. Nour Films.

Parmi ses autres œuvres les plus notables, on retrouve *Un amour impossible*, Prix Décembre en 2015, ou encore *Le Voyage dans l'Est*, lauréat du Prix Médicis en 2021. Son roman *Pourquoi le Brésil ?* (2002) a notamment été porté à l'écran en 2004 par Laetitia Masson sous le titre *Pourquoi (pas) le Brésil*. En 2018, *Un amour impossible* est également adapté pour le grand écran par Catherine Corsini.

L'écrivaine a par ailleurs collaboré avec Claire Denis, contribuant aux scénarios d'*Un beau soleil intérieur*, inspiré de ses livres *Rendez-vous* (2006, Prix de Flore) et *Le marché des amants* (2008), ainsi que d'*Avec Amour et acharnement*, tiré de son roman *Un tournant de la vie* (2018). Elle est **membre de l'académie Goncourt** depuis le 28 février 2023.

À LIRE - Un biopic sur le Prix Nobel Luigi Pirandello, avec Valeria Bruni Tedeschi

Récemment, Son *Voyage dans l'Est* a été adapté pour le théâtre par le comédien, metteur en scène français et directeur du théâtre national de Strasbourg de 2014 à 2023, Stanislas Nordey.



Une Famille. Nour Films.

Crédits photo : Nour Films



Théâtre : "Le Voyage dans l'Est", une mise en scène de l'inceste



Couronné par le prix Médicis en 2021, "Le Voyage dans l'Est" est un roman de Christine Angot racontant l'inceste subi par cette dernière de la part d'un père qui ne l'avait jamais reconnue et qu'elle allait rencontrer pour la première fois. Le dramaturge Stanislas Nordey met en scène ce texte fort reconstituant les fils de la mémoire à propos de l'indicible et insoutenable drame vécu par l'auteure. Créé au Théâtre National de Strasbourg, "Le Voyage dans l'Est" est programmé jusqu'au 15 mars 2024 au **Théâtre des Amandiers** de Nanterre.



- 20:01:54 "Le Voyage dans l'Est" de Christine Angot : une pièce éblouissante sur la vérité crue de l'inceste.
- 20:02:06 Stanislas Nordey a fait une pièce donnée au Théâtre des Amandiers de Nanterre.
- 20:02:20 Reportage de Frédéric Cantu. Dans cette pièce, Christine Angot se remémore, analyse et dissèque la mécanique de l'inceste dont elle a été victime de la part de son père de 13 à 26 ans.
- 20:02:50 Interview de Stanislas Nordey, metteur en scène.
- 20:04:59



«Le Voyage dans l'Est», le désir «normal» d'une enfant saccagée par l'emprise du père

À gauche, Christine jeune (Carla Audebaud), encadrée par ses parents. À droite, Christine aujourd'hui (Cécile Brune). | Jean-Louis Fernandez

Tout le monde connaît l'histoire de Christine Angot. Ces viols répétés par son père, entre ses 13 et ses 28 ans, elle nous les a racontés.

Dans *L'Inceste*, en 1999, sans ménager des lecteurs pas encore prêts à entendre ce que les victimes avaient à leur dire. Dans *Une Semaine de vacances*, en 2012, litanie de viols et d'agressions sexuelles description factuelle des maux que peut faire subir un père à sa fille. Dans *Un Amour impossible*, en 2015, pour nous parler de l'autre violence, symbolique celle-ci, exercée par Pierre Angot, brillant directeur du service de traduction au Conseil de l'Europe, dont le statut social revendiqué et intégré semble lui autoriser l'appropriation du corps de cette enfant, pas vraiment sa fille, pas vraiment sa caste.

Tout le monde connaît l'histoire de Christine Angot, elle structure son œuvre et sa manière d'être dans le monde, en révolte, avec force, colère et fragilité. Abonnez-vous gratuitement à la newsletter de Slate ! Les articles sont sélectionnés pour vous, en fonction de vos centres d'intérêt, tous les jours dans votre boîte mail. Angot fut un objet, elle se fait désormais sujet

Vingt-deux ans après *L'Inceste*, la France n'est plus la même. Elle a connu #MeToo, *La Fabrique des pervers* de Sophie Chauveau, *La Familia grande* de Camille Kouchner, *Le Consentement* de Vanessa Spingora, *Ou peut-être une nuit* de Charlotte Pudlowski. Christine Angot nous raconte son histoire, encore, quand bien même elle dira, trois ans plus tard, dans son film *Une Famille*, en salles le 20 mars 2024: «*J'en ai marre de parler de ça, j'en ai marre que mon travail soit envahi par ça.*»

Dans *Le Voyage dans l'Est*(2021), elle y est revenue différemment. L'histoire reste, le récit change. Dès les premiers chapitres, l'autrice explique «*hésiter*»: «*Assembler les pièces éparses, avec le secours de la trame romanesque, et présenter un tissu reconstitué et logique? Ou poser les pièces les unes à côté des autres, comme celles d'un vase retrouvé dans des fouilles, pour permettre aux autres de savoir ce qui s'est passé? Et qu'ils puissent reconstituer l'ensemble. Dans mes livres précédents, j'ai utilisé les deux options. Ce que je n'ai jamais fait, que je n'ai jamais pu, ou voulu faire, ou cru utile, c'est faire reposer toute l'architecture romanesque sur la solidité de mes points de vue, successifs, leur évolution, leur coexistence.*»

Christine Angot choisit de redire les moments, les baisers, les caresses, l'horreur de l'inceste dans le secret de chambres d'hôtel. Elle y ajoute ses «*points de vue*»; éclaire toute la complexité d'un désir légitime, être la fille d'un père de manière «*normale*», exploité par l'emprise d'un père qui a oublié qu'elle était sa fille; interroge la passivité de son entourage et la nôtre, en utilisant le personnage de son ex-mari, Claude, pour nous tendre un miroir. Angot fut un objet, elle se fait désormais sujet.

Sur le même sujet

Lire ces mots est une chose, les entendre en est une autre

Comment une œuvre si littéraire, dans laquelle l'autrice donne autant de «*moi*» que de «*je*», dont l'expression du ressenti reste essentielle à l'appréhension des faits, pouvait-elle s'adapter au théâtre? Sans toucher une virgule, s'autorisant à peine quelques ellipses, Stanislas Nordey est parvenu à donner brillamment corps au *Voyage*

dans l'Est, actuellement au **Théâtre des Amandiers**, à Nanterre, après une série de représentations au Théâtre national de Strasbourg en novembre.

Pendant près de deux heures trente, les points de vue coexistent grâce à la juxtaposition des valeurs de plan, avec l'utilisation d'un écran géant où sont diffusés des extraits du texte, des vidéos et la captation en direct de moments de la pièce sous un autre angle. Trois actrices incarnent Christine à trois âges de sa vie, mêlant tour à tour narration et dialogues, pour soutenir le double niveau de récit et poser les réflexions d'Angot en surplomb des faits.

Les actes du père sont dits sans jamais être montrés, dans un jeu sobre et dépouillé. Le désir sordide de Pierre Angot se dévoile sans pudeur ni excès, contrebalancé par les pensées de Christine, à la fois lucide et soumise, consciente mais dissociée. Et ce sont ces pensées, ce discours, qui se déploient sur scène. Ces mots qu'on a lus résonnent autrement, claquent, portés par les comédiennes Cécile Brune (Christine aujourd'hui), Carla Audebaud (Christine entre 13 et 25 ans) et Charline Grand (Christine entre 25 et 45 ans).

Sur le même sujet

Au sein d'une mise en scène minimaliste mais d'une rare intensité, les trois Christine livrent quatre monologues puissants: une réflexion sur la forme littéraire que doit prendre le *Voyage*, l'espoir quand les agressions semblent cesser, la révolte de la jeune autrice face à un père qui lui dicte avec condescendance comment écrire son histoire, et l'adresse aux autres, conclusive.

Lire ces mots est une chose. Nous pouvons lever les yeux, fermer le livre le temps de reprendre notre souffle. Les entendre en est une autre. Il nous devient alors impossible de fuir lorsque nous sommes sommés de voir ce que, collectivement, nous feignons ignorer.

Le Voyage dans l'Est, de Christine Angot. Adapté et mis en scène par Stanislas Nordey. Avec Carla Audebaud, Cécile Brune, Claude Duparfait, Pierre-François Garel, Charline Grand, Moanda Daddy Kamono et Julie Moreau. Théâtre Nanterre-Amandiers, du 1^{er} au 15 mars 2024.



Le voyage dans l'Est mis en scène par Stanislas Nordey au Théâtre Nanterre les Amandiers : l'aviculteur Transfuge



(C) Jean-Louis Fernandez
• Scène

Une vie confisquée

Par Hugues Le Tanneur
06/03/2024 - numéro 176

En transposant au théâtre *Le Voyage dans l'Est*, Stanislas Nordey restitue avec tact, distance et sensibilité l'écriture précise et implacable du roman de Christine Angot.

Le visage à l'écran est légèrement flou. Comme si à soixante ans Christine – interprétée

par Cécile Brune – avait du mal à se représenter l'enfant qu'elle était à treize ans. Ce visage en gros plan – celui de la comédienne Carla Audebaud qui joue Christine de treize ans à vingt-quatre ans – on l'a vu nettement un peu plus tôt. On a vu la moue qui déforme sa bouche. Les lèvres tordues ou pincées, comme si elle les mordait. Par ces mouvements minuscules, l'actrice exprime ce que les mots ne sauraient dire : un embarras mêlé d'étonnement, un trouble face à quelque chose qui la dépasse. Ce langage du corps se double d'une réflexion tout à fait lucide : « Tiens, ça m'arrive à moi, ça !? ». Le « ça » dont il est ici question, c'est pour le moment un simple baiser – a priori, pas de quoi fouetter un chat. Sauf que celui qui vient de l'embrasser sur la bouche, c'est son père. Un homme qu'elle voit pour la première fois.

La scène intervient au début du roman *Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot. Dans son adaptation, créée en novembre dernier au Théâtre national de Strasbourg, Stanislas Nordey la restitue telle quelle. Pour autant loin d'être une reconstitution naturaliste, c'est par le biais d'un dispositif très efficace associant vidéo, texte projeté, et relations plus ou moins distancées entre les protagonistes que sa mise en scène donne vie dans l'espace du plateau à ce qui se joue dans le roman. Ainsi tandis qu'on entend les mots évoqués plus haut avec à l'écran le visage flou de Carla Audebaud, sur la scène, au centre d'un cercle lumineux, l'acteur Pierre-François Garel dans le rôle du père se tient debout sans bouger. En costume deux pièces et chemise blanche au col ouvert, décontracté, élégant, il a quelque chose d'un mannequin de mode prenant la pose. C'est aussi une figure inaccessible, comme évoluant dans un espace parallèle. Le choix de cette mise à distance du personnage du père, une des idées lumineuses de ce spectacle, témoigne du tact et de l'intuition dont fait preuve Stanislas Nordey face à un sujet aussi délicat.

En débarquant depuis Châteauroux avec sa mère à Strasbourg pour rencontrer ce père encore jamais vu, la jeune Christine est pleine d'espairs. Déjà il doit officiellement la reconnaître comme sa fille ; lui qui est marié avec une autre femme dont il a deux enfants. Mais surtout elle va enfin avoir un père. C'est là que se noue le drame affectif traumatisant auquel à son corps défendant elle ne peut échapper. Car cet homme brillant, parlant plusieurs langues, travaillant pour le Parlement Européen, doté d'une très haute idée de lui-même, lui impose une relation incestueuse aux antipodes de l'amour qu'une fille est en droit d'attendre de son père. La façon dont cet amour est dévoyé, bafoué, Christine Angot la détaille dans des séquences d'une crudité provocante par la précision des descriptions. L'homme qui se présente presque toujours devant elle en érection a volé une part essentielle de sa vie, confisqué sa jeunesse, son éveil à la sexualité, exercé une domination sans partage. Aux effets de cette relation destructrice s'ajoute le silence de l'entourage, les humiliations, la difficulté à se reconstruire.

Le spectacle expose les étapes du drame à travers le souvenir de celle qui, à soixante ans, interroge inlassablement ces événements lourds de conséquences. Charline Grand, qui joue Christine de vingt-cinq à quarante-cinq ans, face à Claude Duparfait dans le rôle de Claude, son compagnon, montre ainsi comment, devenue adulte, elle reste encore la proie de ce père abusif. On comprend alors pourquoi aujourd'hui encore Christine Angot, dont la force de caractère et le courage impressionnent, continue d'explorer ce passé douloureux. Car ce spectacle puissant, admirablement mis en scène et interprété avec beaucoup d'intelligence, de sensibilité et de justesse, suscite évidemment une foule de questions.

Le Voyage dans l'Est, de Christine Angot, mise en scène Stanislas Nordey. Du 1^{er} au 15 mars au Théâtre Nanterre-Amandiers, Nanterre (92).



Critique

Le Voyage dans l'Est

REPRISE / THÉÂTRE NANTERRE-AMANDIERS / TEXTE D'APRÈS LE ROMAN DE CHRISTINE ANGOT /
MISE EN SCÈNE STANISLAS NORDEY

Dans *Le Voyage dans l'Est*, récit paru en 2021, Christine Angot fait de nouveau littérature de l'inceste qu'elle a subi de la part de son père. Portant ce texte à la scène de la plus brillante, de la plus puissante des façons, Stanislas Nordey fait, lui, théâtre de ces mots, de ces actes, de ces faits difficiles à penser.

On connaît la voix précise, nette et tranchante de Christine Angot. Admirable lectrice, l'écrivaine a souvent dit ses propres mots lors de lectures publiques, conférant à sa prose une matérialité imparable. Lorsqu'on tourne les pages du *Voyage dans l'Est*, on ne peut s'empêcher d'entendre sa façon si personnelle de dire, de scander les phrases. Pour faire théâtre de son récit (publié chez Flammarion), Stanislas Nordey n'a pas cherché à s'approcher de la particularité de ce ton. Il a imaginé une forme théâtrale – plurielle, pointue, exigeante – capable de rendre compte, sur scène, de la

vérité et de l'intensité de cette littérature. Dans *Le Voyage dans l'Est*, comme elle l'a déjà fait dans d'autres écrits, Christine Angot revient sur les faits et les conséquences de l'inceste qu'elle a subi de la part de son père, à partir du jour où elle fait sa connaissance, à l'âge de 13 ans. Ayant grandi seule avec sa mère, l'adolescente ne connaissait cet homme, jusqu'à cette rencontre, qu'à travers une photographie. Puis l'impensable arrive. Brutal. Insoutenable. Christine Angot l'exprime par le biais de mots crus qui laissent éclater toute la violence des gestes, toute la trivialité des situations. Des



© Jean-Louis Fernandez

crimes devrait-on dire. Cette violence, cette trivialité, Stanislas Nordey s'en empare avec l'intelligence qui le caractérise.

Une fille sans père

Le metteur en scène offre trois corporalités à l'écrivaine. Carla Audebaud est Christine Angot de 13 à 25 ans, Charline Grand de 25 à 45 ans, Cécile Brune est Christine Angot aujourd'hui. Entre jeu et narration, acuité des propos et justesse des présences, les trois comédiennes se croisent et se répondent. Elles multiplient les états de conscience, les réalités émotionnelles, les capacités de rapport à soi, à l'autre, à l'existence. Dire est au cœur de ce geste théâtral qui revêt une dimension profondément politique. Dire, mais aussi être, incarner, partager avec les publics

– dans un silence grave, dense, qui participe à la force de la représentation – une authenticité, une puissance du texte que l'on attendait et qui advient. Claude Duparfait, Pierre-François Garel, Moanda Daddy Kamono et Julie Moreau endossent les autres personnages du récit. Ils prennent pleinement part à la réussite d'une proposition qui avance sur une ligne de crête. Cette vision sensible et radicale du *Voyage dans l'Est* fait barrage à tout relativisme. Elle met en évidence l'indignité d'un père qui refuse que sa fille soit sa fille, qui l'enferme dans une fonction sexuelle et la renvoie à un statut d'enfant de seconde zone. Elle creuse la question du silence, de l'emprise, de la lâcheté, de la parole, de la culpabilité de ceux qui savent, du regard que l'on pose sur les stratégies de survie d'une adolescente, puis d'une femme, qui cède mais ne consent pas.

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre Nanterre-Amandiers, 7 avenue Pablo Picasso, 92000 Nanterre. Du 1^{er} au 15 mars, mardi et mercredi à 19h30, jeudi et vendredi à 20h30, samedi à 18h, dimanche à 15h. Tél: 01 41 18 95 83. Spectacle vu au Théâtre National de Strasbourg en novembre 2023. Durée: 2h35.



10:54:29 Théâtre - Chroniqueurs : Vincent Josse, producteur et critique de théâtre chez France Inter ; Fabienne Pascaud, journaliste chez Télérama ; Laurent Goumarre, producteur de radio français, journaliste au quotidien Libération ; Sandrine Blanchard, journaliste et critique pour Le Monde. Coup de coeur : Le voyage dans l'Est jusqu'au 15 mars au Théâtre des Amandiers de Nanterre. Présentation de la pièce sur l'inceste.

10:55:17



UNTITLED MAGAZINE | « Le Voyage dans l'Est »



11 mars 2024, par
Vincent Bourdet

Choix radical et qui engage, le metteur en scène Stanislas Nordey a eu à coeur d'adapter le dernier roman de Christine Angot, Le Voyage dans l'Est où cette dernière revient sur les traces encore et toujours vives de l'inceste qu'elle a subi. Aux Amandiers-Nanterre jusqu'au 12 mars.

Adaptation, transposition, mise en voix, difficile de classer ce nouveau travail de Stanislas Nordey, surtout lorsque l'on connaît son respect viscéral au texte. Mais a-t-on foncièrement besoin d'une étiquette ? Certes il y a la nécessité des mots, le travail d'Angot l'affirme publication après publication, mais il rappelle aussi qu'ils ne pourront jamais figer définitivement une réalité. Alors il faut recommencer, toujours. Retourner sur les lieux, dialoguer de nouveau avec les différent.e.s protagonistes, confronter les souvenirs, dire et écrire, encore et toujours. Les mots, passeurs limités et temporaires.

Trois Christine à trois âges différents sont présentes sur le plateau. Aucune ne possède la vérité. Il n'y a pas d'échanges critiques entre elles, mais un passage de relais tout en considération envers les différentes périodes de leur être. Comme chez Springora ou chez Kouchner, c'est le contexte familial qui intéresse, qui questionne. Qu'ont fait ou pas fait ceux qui étaient au courant ? Comment l'ont-ils vécu ? La mère, le père, le premier petit ami, le mari, sont toustes présent.e.s sur scène. Mais à la différence de son documentaire à sortir (*Une Famille**), c'est médiatisé à travers le regard de Christine Angot et ses souvenirs, qu'ils évoluent à ses côtés. Cerné.e.s par cette substance traumatique, iels se meuvent difficilement, gardent les poses qui se sont inscrites dans sa mémoire. Fantômes encore bien vivants, iels infusent et diffusent ce passé qui ne passera jamais. Autant la première partie, narrative, nous laissait (in)confortables à notre place de spectateurice, autant la suite de la pièce répand une atmosphère suffocante à laquelle rien, pas même les comédien.ne.s toustes excellent.e.s, ne nous permet d'imposer une distance.

Mais pourquoi alors allez voir une pièce qui clame que cet inceste sera sans fin ? Parce que le théâtre, davantage que le livre, permet aux mots d'avoir une existence objective

et partagée. Parce que le théâtre, comme nous venons d'en faire l'expérience, est un lieu où il ne peut pas y avoir de non-lieu, contrairement à la justice.

*le documentaire sera diffusé en avant-première aux Amandiers le lundi 11 à 20h en présence de l'autrice.

crédits image Jean-Louis Fernandez

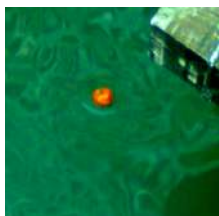
« *Le Voyage dans l'Est* »

texte Christine Angot

mise en scène Stanislas Nordey

avec Carla Audebaud, Cécile Brune, Claude Duparfait, Pierre-François Garel, Charline Grand, Moanda Daddy Kamono, Julie Moreau

aux Amandiers-Nanterre jusqu'au 12 mars.



Curieux de la rencontre des vivant.e.s, Vincent flotte de forme en forme. Théâtre, musée, salon, cuisine sont la politique de ses écrits



« Le voyage dans l'Est »

Une mise en scène éblouissante pour magnifier le texte sur l'inceste de Christine Angot

11 mars 2024



On pensait tout savoir sur l'inceste et comment cela détruit la vie de celle qui en est victime. Mais le livre de Christine Angot nous plonge au cœur de l'enfer de l'inceste. Elle tourne et retourne ce qui lui est arrivé, veut se souvenir, cherche à se remémorer avec une précision acharnée chaque détail, les lieux, les moments, sa rencontre avec son père alors qu'elle a douze ans et qu'il vient de décider de la reconnaître, sa découverte éblouie de cet homme élégant, brillant qui travaille à Strasbourg au Conseil de l'Europe, qui l'emmène en avion au Touquet et lui dit qu'elle est unique, qu'elle est la seule à qui il peut se confier. Très vite il l'embrasse sur les lèvres. Elle pense « inceste », mais n'ose rien dire. Elle pense qu'elle pourra le contenir, l'empêcher de franchir les limites mais le reste suivra, caresses, fellation, sodomie, pénétration. Sous emprise, elle ne sait pas comment réagir face à un homme qui argumente brillamment, qui promet. Elle le supplie d'avoir avec elle une relation normale de père à fille, il répond traditions des pharaons et lui dit qu'il lui fait gagner du temps. Elle voudrait parler à sa mère, mais n'y arrive pas. Même quand elle cesse de le voir elle continue à être sous emprise. Elle ne peut se débarrasser de la peur, de la honte face à sa naïveté, du sentiment de culpabilité dont parlent toutes les victimes de viol. Quand plus tard sa mère saura, elle ne portera pas plainte et quand Christine Angot ira elle-même au commissariat pour porter plainte, elle renoncera car si le policier qui la reçoit est plein d'empathie, il lui dit que ce sera difficile, qu'il n'y a pas de témoin. Tous ceux à qui elle a parlé, un ami de sa mère, son mari, n'ont pas su réagir comme elle l'aurait souhaité. La rage, la colère, le manque de confiance en elle ont dévoré sa vie, la conduisant à abandonner ses études, à devenir insomniaque et anorexique. C'est par la littérature qu'elle a pu s'en sortir. Quand son père en parfait pervers narcissique, lui écrit pour lui conseiller de faire roman de ce qu'elle a vécu avec lui, mais « à la façon d'un Robbe-Grillet », elle explose et dit « connard, pauvre con ». C'est l'écriture qui l'a enfin libérée et construite.

Stanislas Nordey, qui connaît et aime depuis longtemps les textes de Christine Angot, a très vite souhaité mettre en scène ce texte. En accord avec elle il a choisi de ne pas faire d'adaptation mais de garder son écriture, la violence des mots, et la structure du texte, alternant moments de narration et moments d'analyse. Au-dessus du plateau un grand écran vidéo situe les lieux, les dates, dont se souvient avec une précision clinique l'autrice. On y lit aussi le texte du journal qu'elle avait commencé puis abandonné avant de se mettre à l'écriture. Utilisant en même temps les acteurs au plateau et sur cet écran, le metteur en scène réussit avec une intelligence rare à nous plonger dans les dialogues des personnages ou dans la tête de Christine aux différents âges, parfois

sous le regard de la Christine d'aujourd'hui qui, sur le plateau, analyse ce qui lui est arrivé. Trois actrices interprètent Christine aux différents âges. La jeune Carla Audebaud, visage parfois flouté sur l'écran comme brouillé par le mélange d'incompréhension et de colère qui l'anime, interprète avec une sensibilité à fleur de peau Christine de 13 à 15 ans. Charline Grand est la Christine de 25 à 45 ans. Main dans les poches, marchant d'un pas décidé, celle qui a naïvement pensé qu'elle pourrait changer la relation avec son père, tente de sortir de l'emprise et de construire sa vie. Enfin Cécile Brune incarne la Christine d'aujourd'hui, celle qui sait qu'on ne peut oublier et qu'il faut tout convoquer pour comprendre. Tous les autres acteurs sont parfaits. Pierre-François Garel est le père élégant, intellectuel arrogant et dominateur, maître dans l'art d'argumenter et parfait pervers, Julie Moreau est la mère, dont on devine les sentiments contradictoires qui l'ont animée et empêchée d'agir, Claude Duparfait a la sensibilité et l'impuissance du mari doux et résigné face à l'indicible.

Une mise en scène et des interprètes admirables pour un texte fort, celui d'une écrivaine que l'on n'a pas toujours voulu entendre.

Micheline Rousselet

Jusqu'au 15 mars au Théâtre Nanterre-Amandiers, 7 avenue Pablo Picasso, 92022 Nanterre – mardi, mercredi à 19h30, jeudi et vendredi 20h30, samedi 18h, dimanche 15h – Réservations : 01 46 14 70 00 ou sur nanterre-amandiers.com



Le Voyage dans l'Est

DIRECTEUR du service de traduction au Conseil de l'Europe, à Strasbourg, côté pile, père incestueux côté face, Paul Angot a tissé sa toile autour de sa fille, âgée de 13 ans, la jeune Christine Angot. Dans son livre (1) porté à la scène, cette dernière décortique la progression de cette emprise, du premier baiser sur la bouche aux lettres dans lesquelles son père, qui a quitté le foyer familial avant sa naissance, célèbre chaque partie de son corps d'adolescente, avant de passer aux actes et de lui tenir toutes sortes de discours les relativisant. Pierre-François Garel, qui tient ce rôle, l'incarne intensément.

Face à lui, trois actrices formidables, Carla Audebaud, Charline Grand et Cécile Brune, se partagent le rôle d'Angot à trois périodes de sa

vie: l'adolescence, les années d'inceste et l'écrivaine d'aujourd'hui. Quant à Claude Duparfait, il est l'ex-mari qui a préféré détourner le regard.

Gestuelle stylisée, dialogue et narration qui alternent, extraits du texte sur grand écran, cette approche a une implacable ampleur. Pendant 2h30, si les actes de l'inceste ne sont jamais montrés, les mots en assèment toute la brutale réalité. Stanislas Nordey réussit un pari difficile: celui, sans pratiquement toucher au texte du livre de Christine Angot, non seulement de lui donner corps, mais aussi de l'amplifier.

M. P.

(1) J'ai Lu, 224 p., 7,90 €.

● Au Théâtre Nanterre-Amandiers, à Nanterre, jusqu'au 15/3.



Adieu aux hiéroglyphes



CRITIQUEThéâtre

Le Voyage dans l'Est
Pierre LesquelenFocus

13 mars 2024



© Jean-Louis Fernandez

Qu'un dispositif théâtral déploie une armature littéraire dans toute son intégrité est chose rare. « Le Voyage dans l'Est » de Stanislas Nordey n'évince en effet aucune strate du roman de Christine Angot, parvenant à exhumer ses lignes plurielles, à le saisir comme bien autre chose qu'une autofiction traumatique. Aussi implacable que complexe, le spectacle secrète autant un choc émotionnel qu'une déflagration intellectuelle.

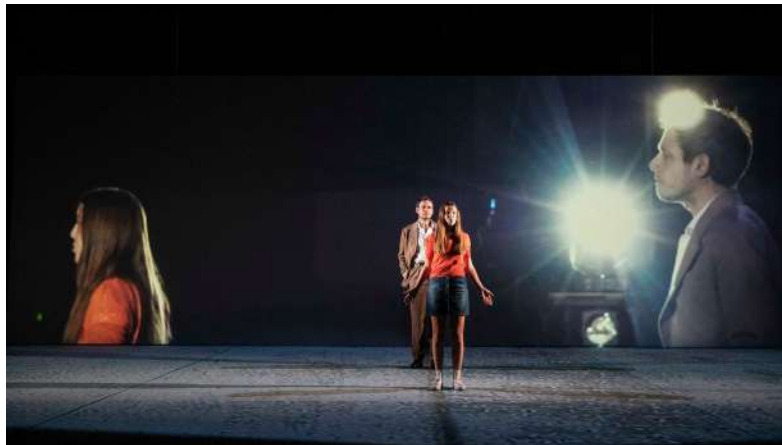
Et ce parce que le texte d'Angot fonctionne lui-même comme tentative d'intellection et non comme ressassement émotif d'une tragédie personnelle. Le roman peut se lire

effectivement comme une aventure linguistique, comme une quête de destitution du *Logos* paternel, comme une guerre contre les hiéroglyphes envoutants du Pharaon au profit d'une idée claire, d'un *signe* sauvé des ténèbres. De fait, loin de le maintenir comme *chose* impensable, le roman réussit finalement à penser l'inceste comme « signe, absolu, d'un pouvoir privé qui s'exerce sur un cercle, et qui est respecté au-delà du cercle, par tous ceux qui s'inclinent devant le rapport d'autorité. » L'espace de Nordey remise lui-même ses murs gravés de mots mystérieux, le tombeau laisse place à la boîte nue du théâtre où le réel s'impose enfin. Car « Le Voyage dans l'Est » raconte au fond une effraction langagière. À la langue du père qui maintenait l'inaccessibilité du vrai en imposant son empire de l'ambiguïté – celui-ci conseille même à Christine *l'ère du soupçon* à la Robbe-Grillet comme paradigme littéraire – s'oppose une langue au couteau qui exècre les ombres. Cette langue exclusivement nominatrice qu'incarne judicieusement Charline Grand, dont l'âge correspond à celui de l'écrivaine accomplie et engagée, et dont la diction est volontairement plus précise et plus blanche que celle des deux autres Christine.

Maintenu au départ comme matériau littéraire, auquel la scène prête volontairement peu de reliefs – les découpes lumineuses tirent le plateau vers la page blanche et les corps semblent réécrire plus qu'interpréter – le roman franchit ensuite des seuils d'incarnation. Si cette éthique de la représentation induit une première heure assez âpre, celle-ci est nécessaire pour exclure toute *mimesis* inconvenante et pour mieux autoriser le théâtre à s'imposer ensuite. Jusque là spectralisée par l'image vidéo, autant pour signifier son emprise que pour éviter sa voyeuriste incarnation, la jeune Christine impose ce changement de théâtralité lors de son monologue – parole qui cristallise le point de bascule d'une innocence à laquelle Carla Audebaud confère une ambivalence à pleurer. Voilà donc un spectacle solidement arrimé à un roman mais qui justifie sans cesse son autonomie théâtrale. En premier lieu par sa capacité à transcender la voix de Christine Angot, que l'on entend sans cesse en lisant, mais dont on oublie ici le timbre et la juste colère en étant d'abord frappé.e.s par l'acuité politique totalement universelle de son œuvre, et par la complexité jusque là sous-exposée de son esthétique.



Le roman dit la violence de l'inceste en scène, avec Stanislas Nordey et Pauline Peyrade



Le voyage dans l'Est - Jean-Louis Fernandez
Samedi 16 mars 2024

Le voyage dans l'Est - Jean-Louis Fernandez

Ce n'est pas du théâtre, ce sont des romans dont la langue dit la violence, l'inceste. Les spectateurs deviennent témoins et sont face à la littérature. Stanislas Nordey crée "Le voyage dans l'Est" d'après le livre de Christine Angot. Pauline Peyrade crée "L'âge de détruire", d'après son roman.

Avec

Stanislas Nordey comédien et metteur en scène

Pauline Peyrade Autrice, metteuse en scène.

Justine Berthillot artiste chorégraphe

Stanislas Nordey, comédien et metteur en scène, pour *Le Voyage dans l'Est*, d'après le livre éponyme de Christine Angot (éd. Flammarion, lauréat des prix Médicis et des Inrockuptibles), présenté du 1er au 15 mars au Centre Dramatique National Nanterre-Amandiers (Nanterre).

Paru en 2021, prix Médicis, *Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot est un retour sur les lieux du crime, à l'endroit même où le père, pour la première fois, imposait un rapport incestueux à sa fille. Sur le plateau, six acteurs font entendre, mot à mot, l'inceste, l'emprise, le consentement, la honte et la culpabilité.

Pauline Peyrade, autrice et metteuse en scène et Justine Berthillot, artiste circassienne, pour *L'Âge de détruire*, d'après le roman éponyme de Pauline Peyrade (éd. de Minuit 2023, prix Goncourt du premier roman 2023), présenté du

11 au 23 mars à Théâtre Ouvert (Paris) **puis en mai à la Comédie de Colmart.**

L'Âge de détruire, c'est un thriller du quotidien, le parcours d'émancipation d'une fille, Elsa, à travers les lieux et les objets qui composent le décor et les témoins silencieux de son histoire. Justine Berthillot et Pauline Peyrade se retrouvent au plateau pour composer une « lecture – action », forme hybride inspirée de la frontalité de la performance, de l'esthétique de l'installation, du dépouillement de la lecture. Au plus proche de leurs écritures, de la page et du muscle, des gestes et de la littérature, elles portent ensemble l'histoire de la jeune Elsa, victime d'une mère abusive.

Le roman de Pauline Peyrade s'appelle « *L'Âge de détruire* » et sur scène elle l'a entre les mains. Il y a une mère abusive, la violence du quotidien, les liens dégradés, l'inceste. Il y a l'appartement, les objets qui entourent la petite fille. Sur scène, l'autrice est accompagnée par Justine Berthillot, circassienne, cela fait plusieurs années que leurs écritures entre les mots et le corps se rencontrent. Le roman entre en scène donc. Il ne s'adapte pas. Ce sont nos oreilles, nos yeux, nos corps, qui vont devoir s'adapter, et recevoir les impacts de la littérature qui nous fait face.



Voyage au bout de l'inceste

Magazine Culture

Publié le 20 mars 2024 par [Morduedetheatre@_MDT_](#)

Critique du Voyage dans l'Est, de Christine Angot, vu le 2 mars 2024 au Théâtre de Nanterre-Amandiers

Avec *Carla Audebaud, Cécile Brune, Claude Duparfait, Pierre-François Garel, Charline Grand, Moanda Daddy Kamono, Julie Moreau*, mis en scène par Stanislas Nordey

Je n'aime pas particulièrement Christine Angot – et ses apparitions médiatiques sont à peu près tout ce que je déteste – mais j'avais quand même tenté l'adaptation de son *Dîner en ville* par Richard Brunel il y a quelques années à la Colline, qui m'a laissé un grand souvenir. Je sais que ce *Voyage dans l'Est* sera différent sur bien des points, mais grand, il peut l'être, d'autant plus avec cette distribution qui me fait saliver d'avance.

Lorsqu'elle publie *Le Voyage dans l'Est*, Christine Angot a déjà écrit sur le sujet de l'inceste. Mais *L'Inceste* était un roman, là où *Le Voyage dans l'Est* est un récit autobiographique qui s'appuie sur son retour dans la ville où tout a commencé pour faire émerger les souvenirs qui ont pu être enfouis plus ou moins profondément.

Comment je vais écrire sur un tel spectacle. Je sais que la pensée me traverse pendant la pièce. J'ai du mal à écrire. Moi qui ai pour habitude de prendre des notes pour essayer de transcrire le plus fidèlement possible les impressions, me voilà sans mot. Je ne vais pas essayer d'écrire une critique. C'est un beau spectacle. C'est un bon spectacle. J'ai envie de dire : on s'en doutait un peu. Vus l'équipe artistique, le metteur en scène, la distribution, on n'était pas là pour coller des gommettes. Théâtralement c'est une réussite.

Mais ce n'est pas seulement de ça dont j'ai envie de parler. Analyser la mise en scène, le jeu des comédiens aurait quelque chose de vain. Et j'en serais à peu près incapable. Car les moments qui m'ont transportée m'ont un peu mis dans un état second. C'est ça, je crois, qui me reste. Qui m'a marquée. J'ai pris un petit coup théâtre-littéraire. Et je ne m'y attendais pas. Pas comme ça.

Ecouter Cécile Brune nous dire le roman de Christine Angot aurait déjà été quelque chose de grand. Mais elle ne se contente pas de dire. Je pourrais dire qu'elle incarne, qu'elle donne vie, ce serait un peu cliché mais il y a de ça. Mais ça va au-delà. J'aurais presque envie de dire qu'elle traduit. On dit qu'il y a des traductions qui sont peut-être mieux encore que la version originale. C'est rare que l'intermédiaire ajoute. C'est le cas ici.

Le médium joue aussi. C'est étonnant. Moi qui aurais eu tendance à préférer l'imagination induite par la lecture, j'ai l'impression que la puissance des mots se retrouve ici décuplée. D'abord parce que là où j'aurais pu détourner les yeux, arrêter de lire, me perdre dans mes pensées pour éviter une phrase, je n'ai aucun moyen de ne pas entendre. Pas d'échappatoire possible. Les mots sont dits, et ils pèsent partout sur le plateau.

Mais peut-être aussi parce qu'il n'est finalement pas vraiment question d'images et qu'en cela on ne brise pas l'imagination, on y ajoute simplement une intention. J'ai l'impression d'avoir mieux compris l'oeuvre que si je l'avais lue dans mon coin. Mieux compris certaines parties, en tout cas. C'est étrange. Tout ce qui concerne l'intériorité, ainsi extériorisé, m'a semblé limpide. Et passionnant. Ce qui est dit sur les mécanismes de défense du cerveau ou sur notre incapacité à comprendre vraiment ce dont elle parle me laisseront des traces. Intellectuelles et émotionnelles. Je sais que je n'ai pas compris, que je ne comprendrai jamais. Et que la démonstration qui me l'a prouvé avait quelque

chose de brillant.

Envie de lire du Angot. Ou qu'on l'incarne encore, à nouveau, devant moi.



Le Voyage dans l'Est – Théâtre de Nanterre-Amandiers
7 Avenue Pablo Picasso, 92000 Nanterre